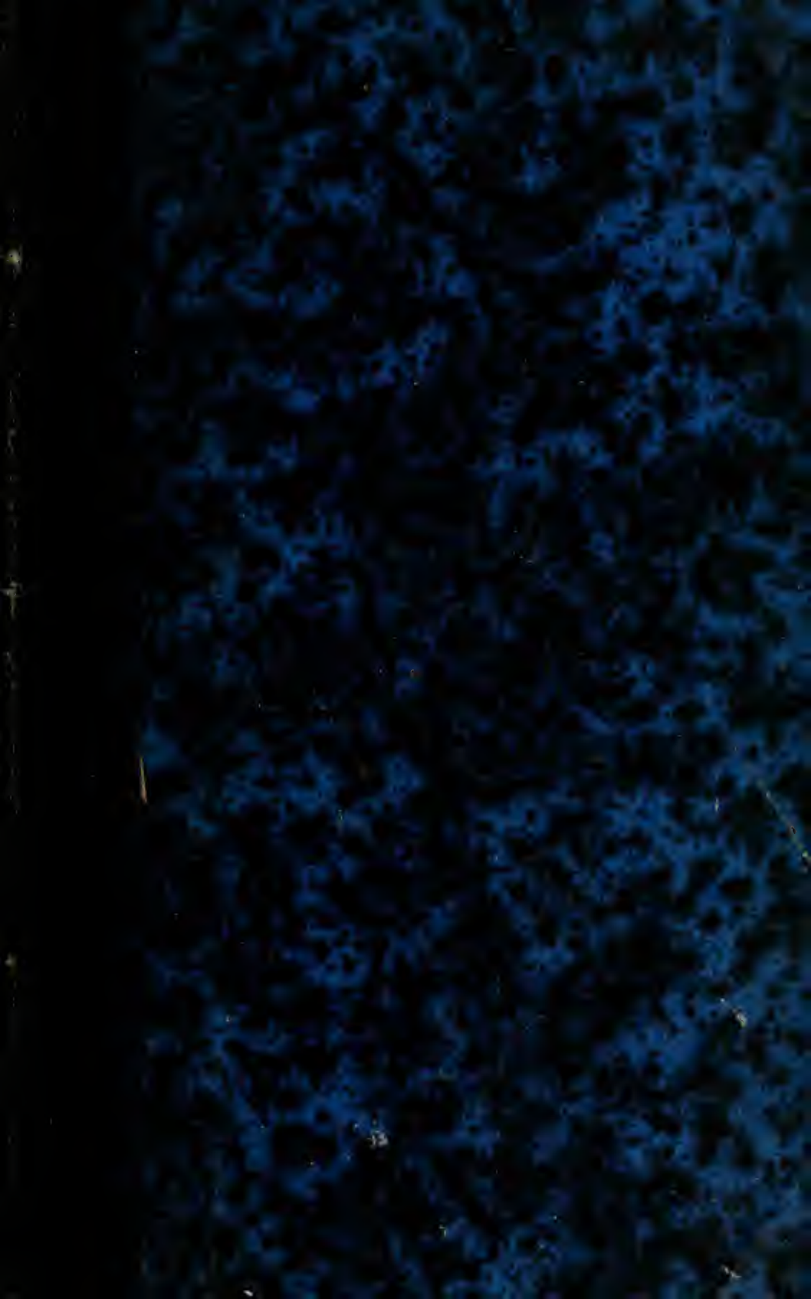


ŒUVRES

DE

LOUIS REYBAUD

DU MÊME AUTEUR

JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale. . . . . 1 vol.

JÉRÔME PATUROT à la recherche de la meilleure des Républiques. . . . . 4 »

NOUVELLES. . . . . 1 »

ROMANS. . . . . 1 »

LA COMTESSE DE MAULÉON. . . . . 1 »

Sous Presse

LA VIE A REBOURS. . . . . 1 »

MARINES ET VOYAGES. . . . . 1 »

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE ET Cᵉ, RUE SAINT-BENOÎT, 7.

MŒURS

ET

PORTRAITS DU TEMPS

PAR

LOUIS REYBAUD

Auteur de *Jérôme Paturot*

TOME PREMIER



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—

1853

I

CROQUEMITAINE

Y songez-vous? Écrire aujourd'hui? Dire librement sa pensée sur ce qui se passe? Blâmer le mal, louer le bien, berner les sots, démasquer les charlatans, est-ce possible, grands dieux!

Voilà ce que j'entends répéter autour de moi avec des airs effarés et un accent mélancolique.

Et je réponds : Pourquoi pas? où serait l'obstacle? Sous quelque gouvernement que l'on vive, même le plus parfait, n'y a-t-il pas quelques travers à railler et quelques ridicules à peindre? Manque-t-il de ces vices qui marchent le front levé et ivres d'eux-mêmes, auxquels l'esprit du temps résiste mal et qui, s'ils n'étaient combattus, corrompraient jusqu'à la moelle les générations

qui arrivent? Dès lors comment hésiter et prévoir des entraves? Non, la lice est ouverte, et tous les cœurs sincères y sont conviés : qui oserait se ranger du côté des mauvaises habitudes et des mauvaises mœurs?

Même sous les régimes les plus ombrageux, cette liberté fut laissée aux écrivains, et ils en usèrent avec une louable hardiesse. Dieu me garde de faire des rapprochements; ils sont toujours ou écrasants ou inexacts. Mais en citant les noms de La Bruyère et de Beaumarchais, il est permis de se souvenir des époques où ils ont écrit et de rappeler sous quel règne vécut Juvénal, qui ne ménagea personne, pas même le favori de l'empereur. Encore une fois, je ne compare rien, ni les hommes, ni les temps. La seule conséquence que je veuille en tirer, c'est qu'une part a toujours été laissée à la plume dans la conduite et la surveillance des sociétés, et que, sans elle, bien des passions resteraient sans frein, bien des écarts sans châtiment.

Pourquoi donc ne reprendrais-je pas mon rôle avec une entière sérénité d'esprit? Ce n'est pour

moi un rôle ni d'emprunt, ni de circonstance, je l'ai plusieurs fois rempli et sous des régimes bien divers. Et d'ailleurs que faire de mieux? à quoi employer plus utilement les loisirs que les événements m'ont faits? où trouver une occupation plus saine, un débouché plus naturel?

Je sais bien que la passementerie donne; mais tout le monde ne peut pas se faire passementier.

Je sais qu'en se tenant sur le passage des grands financiers, on peut assister au baptême d'une affaire et attraper au vol quelques-uns de ces coupons qu'ils jettent à leurs parasites en guise de dragées; mais les goûts sont libres et je n'en ai aucun pour la mendicité, même sous sa forme la plus perfectionnée.

Bref, tout bien pesé, je retourne au drapeau sous lequel j'ai fait mes premières armes et gagné mes meilleurs chevrons. Je redeviens ce que j'étais, un modeste peintre de mœurs, affranchi de tout lien et ne relevant que de ma conscience. Je parlerai des mœurs comme je les juge, comme je les vois; j'en parlerai en homme qui, dans aucune circonstance de sa vie, n'a manqué de justice ni

de modération; mais qui ne manque pas non plus de sincérité ni de courage. J'en parlerai de manière à faire aimer ce qui doit être aimé, haïr ce qui doit être haï. Surtout j'aurai le soin d'écarter de mes tableaux tout ce qui pourrait ressembler à de la prévention ou à de la colère; je trouverai dans le respect constant de moi-même la volonté et la force de respecter les autres, m'appliquant à voir toute chose en soi et en dehors des noms propres, et repoussant comme indigne d'une main généreuse l'arme blessante des personnalités. Tel est mon dessein, et, si j'y échoue, c'est qu'à l'œuvre les facultés n'auront pas répondu aux intentions.

— Tout ceci est bon pour vous, dit une voix à mes côtés; mais moi?

Je me retourne; c'est mon éditeur.

— Oui, moi, ajoute-t-il; on dirait vraiment que vous ne me comptez pour rien. Vous faites vos déclarations publiques, vous prenez des engagements et tracez des programmes sans me demander seulement si j'y accède. Oubliez-vous, par hasard, qu'il ne peut rien vous survenir de fâcheux sans

que je n'y sois mêlé, qu'une page, un mot de vous suffisent pour attirer sur ma tête les foudres de la persécution, briser ma carrière, ruiner mon établissement, et quel établissement! me vouer au souci, à la ruine, à l'exil peut-être, sans compter la paille fétide des cachots?

— Assez, mon ami, n'allons pas plus loin; l'émotion vous égare. Vous êtes dans un jour d'idées noires; vous cédez à des terreurs répandues dans l'air et qui sont d'autant plus vives qu'elles manquent de motif. Vous croyez aux calomnies, aux chimères qui se débitent; pour un rien vous plongeriez votre front dans les profondeurs de votre manteau, à la manière antique et en homme qui attend le coup fatal.

Voyons, remettez vos esprits et raisonnons de sang-froid. Vous parlez de paille et de cachots, il n'y en a plus; c'est passé d'usage; il y a des cellules à Mazas, très-saines, très-aérées, au rapport de toutes les commissions, et où l'on est comblé d'égards, au dire de tous les prisonniers.

Mettons les choses au pire; vous y voici; vous y êtes : ne vous récriez pas; de plus fiers que vous

y ont passé. Vous y êtes donc sous bonne garde et derrière d'excellents verrous. Comprenez-vous alors votre situation? Tous les avantages du monde et point d'inconvénients. Vous allez voir.

D'abord vous êtes jeune. Jeune? c'est le bel âge pour la persécution; l'auréole en sied à la jeunesse; c'est un titre, une date, un souvenir pour les vieux jours.

Ensuite vous avez pour vous le célibat. Le célibat? Apanage précieux; et quel prix de plus il tirerait de la circonstance? Point de femme qui viendrait gémir sur votre sein; point d'enfants qui sangloteraient à vos pieds; rien de ce qui peut ébranler un cœur stoïque.

Allons, allons, vous seriez trop heureux d'aller au martyre à si bon compte et d'en ceindre les palmes à si peu de frais. Vous en convenez, n'est-ce pas? Vous désarmez? Eh bien, je passe outre.

— Et moi donc? dit une autre voix.

Je me retourne, c'est mon imprimeur.

Il y a écho dans la plainte, écho dans le grief. De nouveau il s'agit d'une responsabilité en jeu, de risques à courir, de dommages, d'amende, de

procès et le reste. On dirait vraiment que nous sommes en pays d'ogres, à qui un auteur ne suffit plus et qui éprouvent le besoin de dépecer du même coup un éditeur et un imprimeur avec les accessoires qui s'y rattachent.

Non, je ne veux, ni ne puis croire à rien de pareil : ce sont là des fantômes, et pour s'en assurer il suffit de marcher droit à eux. Non, il n'y a jamais eu crime d'État à dire honnêtement et sensément leur fait aux parasites et aux bouffons de tous les régimes, aux éternels coureurs de places et de faveurs, aux immuables adorateurs des soleils qui se lèvent, aux oiseaux de proie qui font leur pâture des événements et les estiment en raison du profit qu'ils en tirent, aux braves à la suite qui se cachent pendant le combat et enflent leurs joues après la victoire, enfin à cette foule d'esprits mobiles, envieux ou ingrats, qui passent en un jour de l'hommage à l'insulte et trouvent dans les idoles détruites un marchepied naturel pour se mieux rapprocher de celles qui sont debout.

Prenez garde, me dit-on encore, voilà des gens

bien forts sous tous les règnes et bien écoutés. J'en conviens; mais il y a quelque chose de plus écouté et de plus fort qu'eux, c'est le cri de la conscience publique; c'est la voix de l'éternelle morale et de l'éternel bon sens.

Je me mets sous leur égide et je commence.

II

L'AGE D'OR

Il est convenu que nous y touchons et j'ai l'esprit trop bien fait pour nier ce que tant de gens attestent. D'ailleurs comment nier? Les âges d'or ont leur cachet, et l'œil le moins clairvoyant les reconnaît à des signes qui ne sont point équivoques. Le genre est classé; il a des règles, des traditions; essayons d'y recourir.

Que disent les prophètes hébreux et en particulier Isaïe? Qu'à un moment donné le Seigneur créera de nouveaux cieux et une terre nouvelle, où la paix régnera sans interruption et d'où la discorde sera à jamais bannie. Par suite, les mœurs des êtres animés se modifieront sensiblement; le loup et l'agneau prendront, sur le même pré, leurs repas en commun; le lion se nourrira d'her-

bage et le serpent de poussière : quant à l'homme, il n'aura guère plus de besoins que les séraphins et les anges, boira de l'eau de source et vivra de l'air du temps.

Voilà pour les Hébreux; voyons maintenant les Latins et en particulier Ovide. De quelles couleurs ce poëte revêt-il son âge d'or? Des plus brillantes que l'on puisse imaginer. Saturne règne, et c'est un monarque qui s'y entend : Rhée est près de lui et l'aide dans son administration. Que de merveilles! Les métaux précieux se montrent à fleur de terre sans que personne daigne les ramasser, les épis se reproduisent d'eux-mêmes; les fruits les plus exquis naissent spontanément et s'offrent en abondance à la main de l'homme. Veut-il apaiser sa faim? il a le miel que distillent les arbres. Veut-il se désaltérer? il a des fleuves de nectar et de lait : quant aux vêtements, à peine en est-il question; un printemps éternel se charge d'y suppléer.

Tels sont les deux âges d'or connus, celui des Hébreux, celui des Latins : en sommes-nous là, et quels traits ont-ils de commun avec le nôtre? Ceci vaut la peine d'être examiné. Autrement on

glisserait en fraude quelque faux âge d'or, obtenu à l'aide de la chimie ou de l'électricité, en place du véritable âge d'or, contrôlé, poinçonné, et franc de tout alliage. Vérifions donc les choses de près.

De tous ces signes distinctifs, quel est le principal, le plus frappant? L'abondance des métaux précieux. Hébreux et Latins sont d'accord là-dessus : l'or, aux temps prédits, doit devenir aussi commun que les cailloux et se multiplier d'une manière indéfinie. Voilà où se reconnaîtra l'âge authentique, annoncé par les prophètes et les poëtes de l'antiquité.

Eh bien! ce premier signe est acquis; j'en atteste le lingot si longtemps exposé sur l'un de nos boulevards. L'or court les rues, c'est de notoriété publique; il se répand sur toutes les coutures, c'est un fait non moins évident : point de collet, de parement, ni de revers qui puisse désormais se dire à l'abri de ses atteintes; il prend mille formes ingénieuses afin de s'imposer, tantôt le plumetis, tantôt la cannetille; il s'agite, il se métamorphose, comme un article qui craint la mé-

vente et cherche des débouchés à tout prix. Et ce ne sont pas là de chimériques terreurs. La science commence à le tenir pour suspect; des économistes le déclarent à jamais avili; il n'est pas jusqu'à la nature, cette vénérable mère des hommes et des métaux, qui ne se prononce contre lui. Ici, sur une côte déserte de l'Amérique, la terre se met à enfanter de l'or; les montagnes en confectionnent et les fleuves en charrient; là, dans les solitudes de l'Australie, se révèle inopinément un autre laboratoire où l'or se trouve en blocs de tous les titres et de toutes les dimensions; de mille cotés on signale des gîtes nouveaux; en Asie, en Afrique, même dans cette vieille Europe si remuée en tous sens et où il reste si peu de chose à découvrir.

A de pareils signes le doute n'est plus permis : sur ce point du moins, notre âge a cause gagnée. Sans compter que des amis de l'humanité se proposaient naguère d'abolir l'infâme capital et de nous faire avoir l'argent pour rien. Nouveau point de rapprochement avec les temps annoncés par Ovide et par Isaïe!

Au second indice maintenant : quel est-il? Paix perpétuelle parmi les hommes, accord parfait, absence de débats publics, et par allégorie le loup et l'agneau paissant en commun, le lion et le tigre se mettant au régime de la luzerne.

En sommes-nous à cette pastorale? Mille voix se disposent à dire non; moi je dis oui, et je prouve. O gens de peu de foi, où sont vos yeux que vous ne voyez rien? N'existe-t-il pas près de vous, à vos portes, une Société des Amis de la Paix, qui en a accepté l'entreprise, sans subsides, sans rétribution et sous la seule charge de quelques petits discours? Ne la voit-on pas se former en congrès, partout où le besoin s'en fait sentir, à Francfort, à Londres, à Paris, afin d'y rendre sensibles les avantages de l'institution? N'élit-elle pas un président, des secrétaires, un bureau; n'a-t-elle pas des orateurs avec des tours de parole régulièrement maintenus? Que vous faut-il de plus, esprits sceptiques et exigeants! Où serait la paix perpétuelle, si ce n'est là? Rien n'y manque, pas même des procès-verbaux. Et lorsqu'un nuage obscurcit son programme, la Société n'accourt-elle pas vers le

point menacé? Il faut la voir alors, l'entendre surtout. Comme elle parle aux hommes d'État responsables du repos du monde! Comme elle leur signifie que, le jour où il sera troublé, elle leur retirera son estime!

Oui, c'est l'âge prédit, et le congrès de la paix en est le précurseur. Voyez comme tout invite à le croire. Naguère il existait sur beaucoup de points des avis opposés; ceux-ci voyaient d'une façon, ceux-là d'une autre; on se permettait de différer d'opinion, de ne pas tout envisager du même œil; on allait plus loin encore, on ne craignait pas de rendre ce dissentiment public, on raisonnait, on discutait : incroyable audace! De là un tapage, un bruit à irriter les plus patients. Aujourd'hui, combien les choses ont changé! Quel calme parfait! quel accord! quelle touchante unanimité! Pas une voix qui s'élève, pas un débat qui éclate! L'esprit de concorde est descendu sur la terre pour y subjuguer trente-six millions d'âmes qui composaient un ménage passablement désuni. Or, comment trouver à ce fait une explication qui ne soit mythologique? Est-ce Astrée? Est-ce Rhée et Sa-

turne? Est-ce Apollon devenu gardien de troupeau? Est-ce Orphée désarmant les peuples de la Thrace? L'un d'eux à coup sûr; peut-être tous à la fois.

Reste un dernier signe et qui n'est pas le moins décisif. L'homme, dans cet âge heureux, sera ramené, dit-on, à ses goûts naturels; il renoncera de lui-même aux boissons fermentées et trouvera dans l'eau de source des jouissances d'un caractère tout à fait nouveau.

C'est le trait final et il est pour nous. Qu'annonce-t-on en effet, qu'apprend-on de tous côtés? Quel est le cri de détresse poussé à l'envi? La vigne est malade! la vigne est malade! Et les guérisseurs se pressent autour des ceps endommagés. C'est un insecte, s'écrient les uns; c'est un parasite, répondent les autres; c'est ceci, c'est cela. Puis viennent les remèdes, et chacun fournit le sien, avec ou sans garantie du gouvernement. Qui taille, qui brosse, qui rogne, qui administre le soufre, ou le chlore, ou tout autre mélange, aussi ingénieux qu'impuissant.

Assez, Messieurs, et ne vous échauffez point au

hasard. Si la vigne est malade, c'est que les temps sont proches et que le règne de l'eau claire arrive. En veut-on une preuve de plus? les Sociétés de Tempérance se chargent de la fournir. Expédierait-elle des apôtres sur tous les points du globe, si l'invention de Noé n'avait fait son temps et si le campêche et la limaille de fer ne l'avaient ruinée dans l'estime des populations. D'ailleurs, l'eau claire n'est pas seulement une doctrine, elle est une science qui a un nom, des professeurs, des appareils et des établissements. Elle régénère les âmes et guérit les corps : le temps aidant, elle cassera aux gages la Faculté et ruinera toutes les pharmacies. Voilà les phénomènes écrits dans les cieux.

Ainsi plus d'incertitude, plus d'hésitation : nous tenons enfin cet âge longtemps entrevu ; nous y vivons, nous y sommes. Des trois signes principaux, aucun ne nous a failli : abondance de l'or, paix perpétuelle et réhabilitation de l'eau claire. La Californie répond au premier, le congrès de la paix au second, les sociétés de tempérance répondent au troisième. Quel doute ne céderait pas à ce rapprochement victorieux !

Mais ce n'est rien encore, et d'autres témoignages existent indépendamment de ceux que fournit l'antiquité. Ici pourtant j'éprouve le besoin de faire une pause. O Muse du dithyrambe, ce serait le cas de t'invoquer! Donne-moi, ô déesse! la moindre partie du souffle qui anime tes favoris habituels; donne-moi cette verve d'admiration qui ne les abandonne jamais et n'éprouve pas de lassitude. Que je pénètre leur secret, que je m'inspire de leur procédé et que ma voix ne paraisse pas trop enrouée auprès de la leur!

Par où commencer et par où finir? Les clartés m'éblouissent, les prospérités m'inondent; je sens le vertige me gagner et le terrain se dérober sous moi. Est-ce un rêve, est-ce une réalité? A mes côtés tout se transfigure : les maisons tombent en coupes réglées et ouvrent à l'air et au soleil des domaines nouveaux; l'aile du Louvre en est à fleur de sol et montre avec fierté ses arasements, les quais se renouvellent, les chaussées s'empierrent, le Champ-de-Mars se propose de doubler ses surfaces, l'Arc de l'Étoile rougit de se sentir à l'étroit, le bois de Boulogne attend des boulingrins et compte sur

une petite rivière. Ce n'est de toute part que travaux en projets et travaux en cours d'exécution : on refait les niveaux, les alignements, le pavé des rues, l'asphalte des trottoirs ; on rebâtit la France. Que de moellons et de platras! que d'affouillements et d'habitations déchaussées! Jamais plus beau spectacle ne frappa l'œil et ne réjouit le cœur du maçon.

Et cette activité n'est point isolée, elle a des échos partout. Les forges se rallument, les métiers battent, le fer retentit, mille mains industrieuses tissent la laine et le fil, la soie et le coton, les entrepôts se vident, les navires s'équipent, la spéculation se réveille, l'industrie de luxe reprend son éclat, celle des modes son empire ; Paris redevient la capitale du chiffon et du colifichet, le séjour favori des riches désœuvrés. Aussi quel bruit, quel mouvement, quels airs de fête! Les équipages se croisent en tous sens, les livrées se multiplient, les hôtels s'emplissent, les magasins étalent des merveilles aux yeux fascinés. On n'entend parler que de spectacles et de bals, de concerts et de réceptions, de velours, de dentelles, de brocart, de

toilettes à ruiner un nabab, d'agrafes en diamants, de robes à la duchesse. Comment résister à tant de séductions et se défendre de tant de splendeurs? Ceux qui boudent on les enrichit bon gré mal gré; le flot des prospérités, en montant toujours, finit par les atteindre et les porter comme les autres. Hélas! c'est une épreuve où expirent bien des ressentiments; le siècle est si peu rigoriste. Que de gens sont disposés à souscrire au marché d'Ésaü et à vendre leur droit pour un plat de lentilles!

Ainsi, toutes les preuves sont faites; notre âge d'or est le bon; celui que les anciens ont annoncé, celui qui se manifeste par lui-même; il est l'âge d'or et pour ceux qui l'affirment et pour ceux qui le nient; il est visible dans les parures et les ameublements, dans les soupers fins et les chevaux de prix, dans les soieries à quatre-vingts francs le mètre et l'augmentation du prix des loyers; il est surtout visible à la Bourse, entre une et trois heures de l'après-midi, et c'est là qu'il convient de l'étudier. Nous y retrouverons les deux traits qui

le complètent : le miel distillé des arbres, les fleuves de nectar et de lait.

Mais ceci demande à être traité à part et sérieusement.

III

LE TEMPLE DE LA RICHESSE

J'ai assez vécu pour savoir comment se faisaient autrefois les fortunes et posséder les éléments d'une comparaison avec la manière dont elles se font aujourd'hui.

Dans toute profession, humble ou élevée, il existait naguère des conditions sans lesquelles et hors desquelles le succès était impossible : il fallait, pour réussir, une aptitude spéciale, de l'ardeur, de l'activité, beaucoup de soin et un peu de bonheur; il fallait surtout de la persévérance et du temps.

Un notaire avait bien des actes à passer, bien des minutes à remplir, avant d'arriver à ce moment où le repos lui était permis, et où il jouissait du sort rêvé par les poëtes et les sages : l'oisiveté accompagnée de dignité.

Un manufacturier avait à supporter bien des fatigues, bien des nuits sans sommeil, à essuyer plus

d'une perte, à vaincre plus d'un découragement, avant de placer son industrie sur un pied solide et la léguer à ses successeurs affranchie d'embarras.

Le banquier même, cet arbitre du crédit, malgré les millions qui se succédaient dans ses mains, employait de longues années à en acquérir un ou deux qui fussent bien à lui et qu'il pût, au moment de sa retraite, mettre à l'abri des événements.

Il en allait ainsi dans toutes les situations de la vie; le succès n'était qu'au prix de constants efforts; il couronnait une carrière. Celui-ci l'obtenait à la suite d'opérations lointaines, celui-là, après les servitudes d'un commerce de détail, tous avec le concours et l'aide du temps. Rien de plus sain ni d'un meilleur exemple. L'argent gagné de cette façon avait du moins une signification honnête; il représentait une épargne lente et laborieuse, un travail utile et des services rendus. Même avec l'emploi de moyens suspects et de formes moins scrupuleuses, la fortune n'arrivait pas du jour au lendemain, sans souci, sans peine et dans un coup de dés; elle était encore le produit des années.

Voilà comment les choses se passaient jadis : on

vient de changer tout cela et de fond en comble. Il existe maintenant une manière de faire fortune, qui n'exige ni travail de corps ni dépense d'esprit, et suffit pour convertir, du matin au soir, un pauvre diable en millionnaire. Et il n'y a point là d'exagération; les exemples abondent; au besoin, les noms propres ne manqueraient pas. Tel courtaud de boutique est parti, hier, du bourg natal avec un bâton à la main et un havresac sur les épaules, qui parle aujourd'hui d'acheter tous les grands domaines qui sont à vendre, les châteaux historiques, les forêts d'apanage, les plus beaux sites, les plus belles eaux, les résidences que l'amour ou la gloire ont rendues célèbres.

C'est à la Bourse que se professe cet art nouveau de faire fortune en un clin d'œil; c'est là qu'il tient école pour la tentation et le pervertissement des âmes. Et cet enseignement n'est ni timide, ni honteux; il ne cherche pas l'ombre, il ne rougit pas de lui-même; non, il aime au contraire le bruit et l'éclat; il tranche de l'important; il a le geste aisé, le verbe haut, et toute l'assurance que donne une position autorisée.

Tristes leçons! fatal exemple! Et comment le sens moral d'un peuple n'en serait-il pas profondément atteint! Qui ne se dégoûterait d'un travail lent et ingrat, d'une aisance péniblement acquise, au spectacle de ce succès insolent, de cette surprise faite aux divinités du hasard? Qui voudrait encore rendre la justice, mettre son épée au service du pays, ouvrir un sillon, manier l'outil ou la plume, arracher à la nature ou à l'art leurs derniers secrets, agrandir le champ des connaissances humaines, si vraiment il existe un procédé plus prompt et plus sûr d'atteindre le faîte d'une société que l'argent domine, un procédé commode, accessible à tous, qui n'est le fruit ni de l'expérience ni de l'étude, qui supplée ou résume les autres moyens de parvenir, abrège les délais, abolit la lutte, et conduit à de meilleurs résultats au prix de moindres efforts?

Mon Dieu! je ne veux rien forcer, rien grossir outre mesure; je n'entends pas faire le procès à mon siècle ni trop exiger de lui; il n'en est aucun qui soit exempt de souillures, et c'est une vieille maxime que celle qui conseille de gouverner les hommes à l'aide

de leurs vices plutôt que de leurs vertus. J'admets donc qu'un aliment soit donné aux impatiences de l'esprit de gain et aux ardeurs des tempéraments aléatoires : cet aliment naturel, c'est le marché des fonds publics et des titres du même ordre et du même rang. Il est bon pour le crédit d'un État, utile pour ses créanciers, que de semblables valeurs trouvent chaque jour un placement assuré, rapide, avantageux, et ce but ne saurait être atteint, si la spéculation ne s'en mêle. Jusque là point d'objection : ainsi comprise, l'institution se justifie et se défend. Mais a-t-on su la maintenir dans cette limite? N'a-t-elle pas été détournée de son objet et presque dénaturée? Est-ce bien encore un marché de fonds publics, loyal, sincère, comme il convient de l'être sous l'œil d'un gouvernement, ou bien un champ de foire, où la grosse caisse retentit et où le public, attiré par le bruit, va, de tréteau en tréteau, porter son tribut à des spéculations équivoques?

Entrons dans l'enceinte et assurons-nous des faits. Quelles rumeurs! quel tumulte! quels cris! L'oreille s'y perd et ne recueille que des sons con-

fus; on dirait une meute qui remplit l'air de ses aboiements. C'est pourtant là, du moins l'affirme-t-on, qu'il faut étudier les défaillances et les retours de l'esprit public, l'opinion qui prévaut, l'influence qui règne, le degré de confiance qu'inspire un gouvernement; c'est de là que se dégagent la paix de l'Europe, la sécurité du pays, l'activité des transactions, le bon état des finances, toutes nos garanties, toutes nos ressources, toutes nos prospérités. Vraiment, à n'en juger que par l'aspect des lieux, il serait difficile de rien imaginer de pareil : des groupes qui se forment, des clameurs qui se croisent; quelques hommes s'agitant dans une enceinte, d'autres se pressant au dehors, tout se résumerait là, tout en partirait et viendrait y aboutir. A quoi tient la destinée des empires!

Mais du moins cette foule a la conscience de la mission qu'elle remplit; étudions-la. A coup sûr, ce n'est pas par la majesté qu'elle brille; ses airs n'ont rien d'imposant, et on ne se douterait guère qu'elle a dans ses mains le repos du monde. Le langage est-il mieux assorti; écoutons : il s'agit d'actions, d'obligations, de primes à grand écart,

de marchés à terme ou au comptant, de titres réels ou éventuels, de livraisons ou de promesses. Mots étranges, et la scène ne l'est pas moins! Les offres et les demandes voltigent dans l'air, se mêlent, se rencontrent, se heurtent. — Mille chemins? dit l'un. — Je prends! dit l'autre. — Deux cents comptoirs? — Cinq cents mines? — Trois cents canaux? — Huit cents zincs? — Deux mille docks? — Quinze cents palais? — Là-dessus, les enchères s'échauffent, les meneurs donnent, les compères suivent, il y a hausse sur toutes les valeurs et la patrie est encore une fois sauvée.

Tel est le spectacle; jouissez-en, ne l'approfondissez pas. Et d'abord, en regardant de près aux hommes qui échangent ces mille chemins, ces deux mille docks, ces quinze cents palais, il serait aisé de reconnaître que ces chemins sont dans les nues, ces docks fabuleux, ces palais imaginaires, et que vendeurs ni acheteurs ne sont en mesure ni de fournir les titres, ni de les recevoir. Ensuite il y aurait de la naïveté, si ce n'est de l'indiscrétion à rechercher les motifs de ces mouvements qui éclatent comme la foudre, mettent

les zincs au feu et les canaux hors de prix, comme si les canaux et les zincs avaient changé, dans les vingt-quatre heures, de nature et de propriétés. Que si pourtant on insiste, la réponse est prête :

— Pourquoi cette hausse? direz-vous.

— Parce que.

— Mais encore?

— Vous êtes bien curieux.

Voilà tout; à moins que, dans un jour de bonne humeur, les auteurs de ces surprises ne consentent à imaginer quelque conte bleu dont rient les initiés et qu'accueillent les esprits crédules. Et encore est-ce là un excès d'attention, une faveur, une grâce : d'ordinaire les chefs de partie y apportent moins de façon; ils n'aiment à faire les choses qu'à leurs heures et à leur gré, si bien que l'un d'eux, consulté au sujet d'une valeur qu'il avait émise et qui tournait au délaissement, prononça ces mots dignes de l'antiquité :

— Nous n'avons pas le temps d'aviser aujourd'hui; j'y songerai plus tard.

Quand il daigna y songer, il y eut deux cents francs de hausse.

Ainsi va la Bourse et l'illusion n'est plus possible sur le caractère qu'elle prend : les faits parlent trop haut et avec trop d'évidence. Ce n'est plus là un marché de rentes dans la saine et utile acception du mot ; mais bien un tapis vert devant lequel viennent s'asseoir des pontes audacieux et des pontes timides ; une partie assez mêlée où les moindres sommes ont leur place à côté des portefeuilles les mieux garnis, où toutes les conditions sont représentées, banquiers, bourgeois, douairières, portiers, employés en retraite, et où les fonds du grand seigneur peuvent se trouver aux prises avec les épargnes de ses laquais.

C'est donc un jeu, un jeu public, le seul qui survive aux jeux abolis : maintenant allons plus loin, est-ce un jeu sincère? De tout temps, et avec juste raison, la police a eu l'œil ouvert sur les industries qui consistent à fixer la fortune au moyen d'apprêts ingénieux ou d'illicites tours de main ; elle veut que les dés soient francs et les cartes loyales. Rien de mieux ; mais dans les marchés de Bourse tout est-il de bon aloi? Les chances y sont-elles égales des deux côtés? N'y

sait-on pas les moyens de maîtriser le hasard, de se le rendre favorable, d'écarter les risques et d'opérer à coup sûr? Voici les parties en présence; il suffit de les voir agir.

Ceux-ci sont les parrains d'une affaire; ils en connaissent le fort le faible; elle est dans leurs mains, à leur disposition. Rien n'est ignoré d'eux, ni ce qu'elle a d'apparent, ni ce qu'elle a de caché; ils en règlent la marche, ils en combinent l'effet extérieur. Veulent-ils lui imprimer un élan? ils ont le choix du jour, des moyens, du terrain; ils peuvent préparer leurs forces, réunir des auxiliaires, s'assurer du dévouement de leurs agents. Est-il besoin d'un aiguillon de plus? ils tiennent en réserve, pour le moment opportun, une annonce qui est de nature à entraîner les esprits; par exemple, un dividende élevé, une faveur du gouvernement, une combinaison d'intérêts entre des spéculations rivales. Levier puissant, et qui y résisterait? Personne ne l'essaie et la chose va de soi; la spéculation s'anime, les demandes abondent, les titres sont au feu. Quand il y a excès, commence la manœuvre inverse. Alors les par-

rains de l'affaire s'en retirent visiblement; ils réalisent leurs profits et laissent le champ libre aux acquéreurs de la dernière heure; ils font plus encore, ils agissent de façon à ce que les titres s'avilissent de nouveau afin de préparer les éléments d'une autre reprise. Tel est le cercle ingénieux dans lequel roulent ces opérations, il y a de quoi en tirer vingt fortunes. Au fond, qu'importe l'affaire? qui s'y arrête? qui en prend souci? c'est un prétexte, rien de plus.

Maintenant, en face d'hommes ainsi armés, forts par eux-mêmes, forts par leurs relations, connaissant leur but et assurés de l'atteindre, que l'on place un autre groupe de financiers, qui, soit calcul, soit rivalité d'état, opèrent dans un sens opposé, non pas d'une façon régulière, mais brusquement, par saccades, et à l'aide de retours offensifs; puis, entre ces deux puissances toujours aux prises, qu'on se figure, si c'est possible, la masse indisciplinée des petits spéculateurs, des petits capitalistes, des petits rentiers, qui ne savent de quel côté se mettre ni où trouver un abri, qui changent de jeu sans motif ou s'obstinent hors

de propos, et, au moment du choc, effarés, éperdus, vaincus d'avance par le bruit et les émotions du combat, mal servis par leurs hésitations, abandonnés de ceux qui les ont conduits sur le terrain, finissent par être écrasés et foulés aux pieds par les deux armées belligérantes; et l'on pourra juger si c'est là une partie égale, loyale, qui laisse des chances ouvertes de l'un et de l'autre côté, comme le veut la justice et comme il convient entre gens d'honneur, ou bien une de ces parties meurtrières dont le dénouement est prévu et où des râteaux impassibles ramassent les dépouilles de tous ceux à qui le cœur ou les forces ont manqué.

Il serait temps de s'arrêter; la Bourse prend des ambitions trop grandes; elle empiète sur la politique, elle empiète sur la morale, elle ira plus loin encore si on ne la contient. Comme toutes les puissances de la terre, elle a été gâtée par ses flatteurs; l'ivresse de l'encens est si malsaine! On lui a tant dit qu'elle est la colonne des gouvernements, la clef de voûte des États, l'arc-boutant des empires, qu'elle se croit désormais en droit

de prétendre à tout et de tout oser. Aussi comme elle étend son domaine et dans un sens suspect! combien elle admet de ces titres secondaires ou véreux, qui brillent pendant quelques heures comme des feux follets, et disparaissent en laissant dans une fondrière les malheureux qui s'y sont fiés! Combien elle multiplie les piéges et que d'amorces elle répand! Comme elle fait chaque jour une part plus grande au crédit équivoque, aux opérations de passage, aux manœuvres du jeu, et cela au préjudice du crédit sérieux, des négociations de bon aloi et des placements durables!

Encore si la Bourse s'en tenait aux âmes qui lui sont acquises et vont vers elle naturellement; aux grands financiers et à leurs assidus, aux capitalistes qui cherchent des émotions, aux hommes déclassés en quête d'un dernier abri, aux vétérans des tripots publics, aux brelandiers de toutes les classes et de toutes les volées, il n'y aurait pas lieu de s'en préoccuper aujourd'hui plus qu'hier et de pousser un cri d'alarme. Ce sont là des clients obligés et elle les aura toujours. Mais ses ravages ont porté plus loin ; ils ont atteint une

population qui devrait rester constamment en dehors de son influence. Tout y a contribué : la hausse universelle des valeurs, le scandale de quelques fortunes, la vogue de certaines opérations. Comment s'en défendre? il n'était question que de cela. Le bruit en parvenait aux oreilles les plus humbles et les plus paisibles; il allait troubler le père de famille près de son foyer, l'artisan dans sa mansarde, le commerçant derrière son comptoir : point de cerveau qui ne reçût un choc, point de chevet qui n'eût ses rêves. Il est si doux de s'enrichir sans travail!

Assez, d'un pareil jeu : l'honneur du pays s'y perdrait, sa fortune aussi : il n'en peut sortir que de mauvais penchants et de mauvaises mœurs, le dégoût des carrières honnêtes et des fonctions utiles, enfin l'habitude de poursuivre la richesse à coups de dés et de demander aux faveurs du hasard ce qu'il faut attendre de l'esprit de conduite, habitude fatale où s'énervent les forces d'un peuple et ses plus nobles facultés, et qui, en s'invétérant, pervertirait d'une manière irrémédiable les nouvelles générations.

IV

LES DEUX CRÉDITS

COMÉDIE

EN TROIS TABLEAUX ET PLUSIEURS SCÈNES

REPRÉSENTÉE TOUS LES JOURS

DE UNE HEURE A TROIS

SUR LE THÉATRE DE LA BOURSE ET AILLEURS

PAR LES ACTEURS ORDINAIRES DU LIEU

LES DEUX CRÉDITS

PREMIER TABLEAU

LE CRÉDIT MOBILIER

Le cabinet où le Crédit Mobilier a pris naissance. — Berceau de l'enfant. — Ameublement sévère. — Bustes de James Watt, de Bernoulli, de Law et de Tycho-Brahé, l'inventeur des étoiles filantes. Une bibliothèque dans le fond où l'on remarque la *Théorie des probabilités* et la *Connaissance des temps*, ouvrages reliés avec le plus grand luxe.

SCÈNE I

LE CRÉDIT MOBILIER, *en robe de chambre noir de fumée et accoudé sur un monceau de billets de première et de seconde classe. Il se gratte le front et paraît en proie aux douleurs de l'enfantement.*

Y suis-je enfin? Est-ce bien cela? O fortune, à qui les païens élevaient des temples, exauce un mortel bien digne de tes faveurs! Ce n'est plus pour autrui que je t'invoque, mais pour moi. Assez longtemps j'ai marché à la suite et traité en se-

cond; il est temps de viser plus haut. (*Il froisse avec dépit l'un des pans de sa robe de chambre noir de fumée.*) Cette livrée me pèse, me consume : quand donc me sera-t-il permis de la quitter! (*Il se jette à genoux.*) Déesse du grand et du petit écart, de la prime et du report, toi qui as le mot de toutes les Banques et le secret de toutes les Californies, je t'implore de nouveau. Détourne-toi un instant de ces hommes que tu as comblés et que tes caresses ont amollis! Viens vers moi qui suis plus fervent et plus entreprenant qu'eux. Tu vois où j'aspire, ô Fortune! éclaire ma marche d'un de tes rayons. Que si je réussis, je m'engage à brûler en six mois sur tes autels plus de coupons que tu n'en as vu fumer depuis l'origine des commandites. Porte-moi au premier rôle, sors-moi des doublures, et tu verras.

(*Changement à vue, coup de théâtre. La robe de chambre noir de fumée se déchire et s'évapore; un nuage épais remplit le cabinet, et quand il s'est dissipé, le Crédit Mobilier paraît en habit noir, en cravate blanche, tenue de rigueur; il a grandi de cinq centimètres.*

Les quatre bustes semblent s'animer et prendre des masques divers : James Watt fronce le sourcil, Bernoulli rêve aux infinitésimaux, Law sourit, Tycho-Brahé est émerveillé ; on dirait qu'il vient de découvrir une étoile. Le Crédit Mobilier demeure un instant pensif et comme plongé dans les extases de l'enfantement; puis il se réveille, se tâte, s'admire, et se frappe de nouveau le front : l'idée en jaillit.)

C'est cela! J'y touche! J'y suis! Le crédit mobilier, voilà l'objet et le mot; je m'en empare et je m'y tiens. Je suis le Crédit Mobilier. (*Il se promène de long en large avec un visible épanouissement.*) Oui, je suis le Crédit Mobilier; c'est mon nom désormais, c'est mon drapeau! Ce drapeau, je le porterai haut et loin. Admirable découverte! et pourtant il y manque un détail : tant il est vrai que rien n'est complet en ce monde. Que n'ai-je imaginé cela dans le fond d'une baignoire de l'établissement Vigier! Comme j'en serais sorti tel quel pour aller crier par la ville : Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

SCÈNE II

LE CRÉDIT MOBILIER, PREMIER ASSISTANT.

PREMIER ASSISTANT, *entrant sur ces derniers mots.*

Part à deux !

LE CRÉDIT MOBILIER, *en homme qui sort d'un rêve.*

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce ?

PREMIER ASSISTANT.

Rien que de naturel. Vous avez dit : Je l'ai trouvé ; j'ai dit : Part à deux.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Ah ! c'est vous. Eh bien ! soit.

PREMIER ASSISTANT.

Ça va, c'est lié, marchons. De quoi s'agit-il ?

LE CRÉDIT MOBILIER.

D'une inspiration comme il n'en vient pas deux dans le cours d'un siècle ; tout ce qu'il y a de plus neuf, de plus original ; des millions à gagner.

SCÈNE III

LE CRÉDIT MOBILIER, PREMIER ET SECOND ASSISTANTS.

SECOND ASSISTANT, *survenant avec plus de brusquerie que le premier.*

J'en suis.

LE CRÉDIT MOBILIER, *surpris.*

Encore ! Mais il y a des échos dans mon cabinet !

SECOND ASSISTANT.

Ne vous effarouchez pas, c'est moi ; vous parliez de millions, j'ai répondu : J'en suis. J'en serai toujours. Voyez-vous cette oreille ? J'y ai un fil électrique : quelque part qu'on dise : Millions ! le fil résonne et j'accours.

(*Il chante le refrain célèbre d'un opéra-comique :* LA CLOCHETTE) :

Me voilà ! me voilà
Pour vous que faut-il faire ?
Me voilà, me voilà, me voilà, me voilà !

LE CRÉDIT MOBILIER.

Toujours aimable !

SECOND ASSISTANT.

Ça ne gâte rien. Plutus et Momus, deux divinités faites pour s'entendre! Eh bien! c'est convenu, n'est-ce pas? J'y entre, j'en suis.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Il le faut bien; quand on ne vous ouvre pas les portes, vous les forcez.

SECOND ASSISTANT, *se levant.*

Allons toucher l'argent!

PREMIER ASSISTANT, *se levant aussi.*

C'est cela : allons toucher l'argent.

(*Fausse sortie.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *les retenant.*

Déjà! Attendez au moins que je vous aie dit de quoi il est question. Rien au monde de plus original : vous allez voir.

SECOND ASSISTANT, *toujours debout.*

Bah! une chose ou une autre, qu'importe; pourvu que les millions y soient.

PREMIER ASSISTANT, *également debout.*

En effet, tout est là : les millions!

LE CRÉDIT MOBILIER.

Mais non, mais non; vous voici de l'affaire, il

est bon que vous la connaissiez. Reprenez vos siéges, je vous en prie.

SECOND ASSISTANT.

C'est pour vous obliger seulement.

PREMIER ASSISTANT.

Il est évident que c'est de luxe, mais dès que vous y tenez!

(*Ils se décident à se rasseoir. Le Crédit Mobilier se recueille, jette un regard vers ses bustes afin de les prendre à témoin du travail de sa pensée, se compose une attitude monumentale, et commence ses épanchements.*)

LE CRÉDIT MOBILIER.

Voici : on n'a pas d'idée de ça. C'est d'une originalité dont rien n'approche. Tout y est neuf : le mot, la chose, la forme, le fond : je n'aime pas ce qui a servi. Vous allez en juger. Prenons d'abord l'étiquette, point si essentiel : c'est là-dessus que tout s'achète. Eh bien! jamais, dans le cours des âges, on n'en a trouvé une qui eût un caractère si ingénieux. Devinez.

(*Une pause. L'orateur devient solennel; ses deux*

auditeurs font tourner leurs pouces en manière de passe-temps.)

PREMIER ASSISTANT.

Dites.

SECOND ASSISTANT.

Allez toujours.

LE CRÉDIT MOBILIER, *avec un sourire majestueux.*

Vous renoncez donc ?

PREMIER ET SECOND ASSISTANTS, *impatientés.*

Mais oui, mais oui. Parlez.

LE CRÉDIT MOBILIER, *toujours grave.*

J'en étais sûr ; on ne trouve pas deux fois de ces mots-là : ils font époque. Écoutez-moi et sachez ce que vous allez être. (*Lentement et avec un accent à la hauteur de la révélation.*) Vous allez être ce que je suis déjà : le crédit mobilier !!!

(*Les deux assistants se regardent étonnés et échangent un sourire.*)

SECOND ASSISTANT.

Le crédit mobilier ?

PREMIER ASSISTANT.

Le crédit mobilier ?

LE CRÉDIT MOBILIER, *de plus en plus exalté.*

N'est-ce pas que c'est furieusement original?

(*Il se tourne successivement vers l'un et l'autre de ses interlocuteurs pour s'assurer de l'effet de sa confidence; ainsi poussés ils s'exécutent.*)

PREMIER ASSISTANT.

Très-original.

SECOND ASSISTANT.

Tout ce qu'il y a de plus original. Reste à savoir ce que c'est.

LE CRÉDIT MOBILIER, *piqué.*

Comment, ce que c'est? Comme si le mot ne parlait pas seul. Crédit mobilier, mais c'est tout ce qui existe, c'est la création, c'est la genèse! Citez-moi un seul article qui n'en soit pas : je vous en porte le défi? L'argent qui est dans votre bourse? Crédit mobilier. La montre que vous avez dans votre gousset? Crédit mobilier. Le chapeau qui vous coiffe, l'habit qui vous couvre, les souliers qui vous chaussent? Crédit mobilier, tout ce qu'il y a de plus mobilier. Vous me demandez ce que c'est! Dites-moi plutôt ce que ça n'est pas?

SECOND ASSISTANT.

Je comprends ; il s'agit d'une succursale au Mont-de-Piété. C'est très-original, très-original !

LE CRÉDIT MOBILIER.

Non pas absolument, quoique l'idée y touche. Nous avons l'infini devant nous, l'éther, l'espace : seulement il faut choisir. Par exemple ! voici les valeurs commerciales, c'est bien de notre ressort ; le papier sûr, le papier fait, à trois signatures : que vous en semble ?

PREMIER ASSISTANT.

Ah ! j'y suis ; autel contre autel ! Une concurrence à la Banque de France ! Elle ne l'aura pas volé ! Mais que ne le disiez-vous sur-le-champ ? Peste ! le friand morceau ! Voilà, par exemple, qui est très-original.

LE CRÉDIT MOBILIER.

A la rigueur, nous le pourrions ; c'est dans ma découverte, c'est dans le mot, mais soyons généreux, respectons les droits acquis : à chacun ses vignettes. Au lieu de trois signatures, nous n'en demanderons que deux ; nos statuts nous le permettent.

SECOND ASSISTANT.

A merveille ; c'est pour démolir le Comptoir d'Escompte. Au fait, il se rattache à de bien mauvais temps, et il a eu de si tristes parrains ! Ouvrir la succession d'un vivant, l'idée est originale, en effet ?

LE CRÉDIT MOBILIER.

N'est-ce pas ? Pourtant nous n'irons pas si loin. Il nous reste tant de choses à entreprendre, un si beau domaine, des horizons si vastes. Eh ! mon Dieu, j'y songe ; n'y a-t-il pas des avances à faire sur dépôts de titres, ceux des chemins de fer, entre autres ?

PREMIER ASSISTANT.

Et le Sous-Comptoir de ce nom ! Et la Banque !

LE CRÉDIT MOBILIER.

Qu'importe ! D'ailleurs nous avons les autres valeurs, et vous savez si le nombre en est grand ; nous avons les escomptes, les reports, et tous les ingénieux virements qui se font à la Bourse et ailleurs ; nous avons les comptes-courants, nous avons le prêt sur marchandises, nous avons les petites opérations d'agio, avec ou sans commission ; nous avons enfin tous les emplois possibles de l'ar-

gent et les ressources illimitées du crédit. Allez, c'est très-original.

SECOND ASSISTANT.

Très-original, en effet, puisqu'il s'agit de se faire concurrence à soi-même. Çà! raisonnons de sang-froid; nous sommes tous les trois banquiers ou à peu près, et connaissons d'une manière assez pertinente ce qui se rattache à notre profession. Eh bien! que faisons-nous chaque jour dans nos bureaux si ce n'est précisément les opérations que vous venez de rappeler. Les agios, les reports, les primes, les escomptes, les comptes courants, les ressources du crédit, l'emploi de l'argent, qu'est-ce que tout cela? Le fond du métier. Ainsi, de nos propres mains, nous nous ôterions le pain de la bouche. Je le répète, c'est très-original.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Allons, allons, vous exagérez; il y en aura pour tout le monde. Et puis voici un dernier lot qui est bien à nous, où le profit est à côté de l'honneur et qui nous place fort au-dessus des capitalistes ordinaires. Que l'État, je suppose, ait un emprunt à contracter : cela s'est vu et se verra

encore ; nous accourons alors, comme autrefois Jacques Cœur vers Charles VII, ou comme Samuel Bernard vers Louis XIV ; nous mettons généreusement nos bourses à la disposition de la patrie, afin qu'elle y puise à pleines mains.

PREMIER ASSISTANT.

C'est très-original ; malheureusement la place est prise.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Oui, l'argentier ordinaire, je le sais, un être quinteux et ombrageux, s'il en fut ; eh bien ! nous lutterons. S'il ne veut pas compter avec nous, nous compterons sans lui. Laissez venir l'occasion.

SECOND ASSISTANT.

Soit ; mais à quand ?

LE CRÉDIT MOBILIER, *mélancoliquement*.

Qui peut le dire ! ! ! (*Avec onction.*) N'importe ; notre zèle n'en est pas à cela près ; nous attendrons un siècle, s'il le faut. Les années glissent sur des cœurs comme les nôtres.

PREMIER ASSISTANT.

A la bonne heure ; mais les millions du fonds social ?

LE CRÉDIT MOBILIER.

Ils attendront aussi : l'État compte sur eux ; ils sont aux ordres de l'État : on se doit à ses convictions.

SECOND ASSISTANT.

Le mot est joli, et je demande qu'il termine la séance. Ainsi, notre compagnie ressemble au Mont-de-Piété, à la Banque de France, au Comptoir-d'Escompte, au Sous-Comptoir des chemins de fer, à toutes les maisons de banque connues, et pourtant elle n'est ni une maison de banque, ni un Sous-Comptoir, ni une Banque de France, ni un Mont-de-Piété. C'est en cela qu'elle est véritablement originale.

PREMIER ASSISTANT.

Très-originale, très-originale. Passons à la caisse.

LE CRÉDIT MOBILIER, *avec enthousiasme.*

Et à la postérité !

SECOND ASSISTANT.

J'aime mieux la caisse ; c'est plus sûr.

(*Comité secret. C'est là que s'échangent les derniers mots et que se groupent les chiffres définitifs. Pour ne pas blesser les oreilles pudiques,*

le huis clos est généralement demandé : tirons un voile.)

SCÈNE IV

La veille du grand jour. — Mouvement inusité dans le cabinet. — Des employés vont et viennent, apportant ou emportant des corbeilles de dépêches. — Une grande table en est chargée ; les unes sont ouvertes, les autres sont encore sous le cachet. — Les commis achèvent le dépouillement et classent au fur et à mesure. — Rien de plus beau à voir que le Crédit Mobilier au fort de ce coup de feu : César en deçà du Rubicon, Napoléon dans la nuit d'Austerlitz, ne durent pas faire meilleure figure. — Il foule d'un pied glorieux le tapis du cabinet, donne des ordres en plusieurs langues, préside à la besogne et en surveille les détails. — Le commandement est bref, le geste vif ; on y reconnaît un homme habitué à la grande guerre.

LE CRÉDIT MOBILIER, QUELQUES COMMIS.

LE CRÉDIT MOBILIER, *à un commis blond.*

Les correspondants de la maison sont-ils tous servis ?

LE COMMIS.

A peu près tous, Monsieur ; on en est aux derniers envois.

LE CRÉDIT MOBILIER.

C'est bien, et continuez à suivre mes instructions ; disséminez et éloignez les titres. Envoyez-en dans toute l'Europe, en Amérique aussi : il

est bon d'avoir les distances pour soi. Que Paris se dégage, voilà l'essentiel : autrement nous serions envahis dès le premier jour; il y a tant de gens qui ne peuvent pas attendre!

(*Les commis continuent leur travail et le Crédit Mobilier s'isole de nouveau de ce bruit pour s'élever à une méditation générale et à une vue d'ensemble.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *à part.*

C'est demain! Demain? Il me semble que j'y suis déjà! Au fait, on peut dire que c'est comme si j'y étais! Tout n'est-il pas prévu, réglé, arrêté? Est-ce que d'avance je ne sais pas comment les choses se passeront? Des capitaines d'aventure peuvent laisser quelque prise au hasard; mais nous? Nous, jamais! (*Avec une pointe d'ironie.*) Le hasard, voilà un mot dont on a singulièrement abusé. Un événement imprévu, une révolution, une guerre, passe, c'est du hasard, je l'admets, et nous y sommes tous sujets, petits ou grands, comme à la mort; mais, hors de là, le hasard est un esclave qui doit travailler au profit de ses maîtres, et, s'il résiste, être rudement

châtié. Ainsi mené, il marche. (*Sur un ton moins philosophique.*) Ah! çà, voyons, n'y manque-t-il rien? Sommes-nous bien armés, bien cuirassés? Si on allait faire une trouée dans notre corps de bataille? Non, non, impossible : les dispositions sont trop savantes pour cela; elles défient les ennemis et les amis. Tantôt encore j'ai vérifié les souches; beaucoup de titres au loin, d'autres ici en bonnes mains, quelques-uns distribués à l'aventure, c'est la part du feu. Ainsi, au comptant, rien à craindre, et en forçant les livraisons le jeu est maîtrisé. Que reste-t-il? Quelques étourneaux, quelques besogneux, soit; ils se hâteront de vendre et la hausse se fera par eux et à peu de frais. Nous sommes là, nos agents aussi. Confiance donc, et en avant : nous irons aux nues et même plus haut. Déjà, à la Bourse, il y a eu un mouvement pour nous; on nous y demande, quoique nous n'existions pas; c'est une simple effervescence aujourd'hui, demain ce sera une révolution.....

(*Un grand bruit se fait entendre à la porte du cabinet; des voix confuses s'élèvent, et, dans*

le nombre, celles des employés, qui semblent opposer une vigoureuse résistance.)

CRIS DE DEHORS.

Nous voulons le voir ! Nous voulons le voir !

LE CRÉDIT MOBILIER.

Qu'est-ce à dire? on demande ma tête? Garçons, ne cédez pas : qu'on vous marche sur le corps plutôt.

(*Nouvel effort de la foule; nouveaux cris; tapage à ébranler l'âme la plus héroïque; enfin la porte cède, s'ouvre avec fracas, et une foule nombreuse envahit le cabinet. Le Crédit Mobilier est inaccessible à la peur; cependant il fait deux pas en arrière; ce mouvement le trahit.*)

UNE DAME *se précipitant à ses pieds.*

Monsieur, Monsieur, une mère de huit enfants.....

UN HOMME *se prosternant aussi.*

Monsieur, un de vos coreligionnaires.

UN SECOND *l'imitant.*

Votre pharmacien, Monsieur.

SEPT OU HUIT AUTRES *embrassant ses genoux.*

Monsieur, votre ébéniste, votre droguiste, votre

lampiste, votre pianiste, votre herboriste, votre fumiste.....

(*Tableau. Le sol est jonché de suppliants et le Crédit Mobilier éprouve quelque peine à se dérober aux étreintes de ceux qui l'entourent. Les clameurs se confondent, les coudes se heurtent; c'est une mêlée générale.*)

LE CRÉDIT MOBILIER *dominant le tumulte.*

Qu'est-ce donc? Que me voulez-vous?

VOIX.

Un peu de votre emprunt, Monsieur, un peu de votre emprunt; on le dit si bon.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Vous vous méprenez, mes amis, je n'ai point d'emprunt.

AUTRES VOIX.

De votre machine alors, Monsieur; on assure qu'il y a des monts d'or à gagner dessus.

LE CRÉDIT MOBILIER *s'attendrissant.*

Aveu précieux à recueillir! témoignage significatif! Nous prenons! nous devenons populaires! Eh bien! je me montrerai digne de ce succès; je me sens en fonds de grandeur. (*Avec un geste*

approprié au discours.) Mes amis, mes enfants, relevez-vous ; j'exauce vos vœux, je m'y rends, je m'exécute. C'est le grand jour, le jour des largesses ; il y en aura pour tout le monde, les humbles comme les puissants. Je veux faire beaucoup d'heureux. (*Allant du côté de ses commis.*) Que l'on donne deux promesses d'action à chacun de mes fournisseurs, quatre à mon coreligionnaire, et six à cette mère de huit enfants. C'est à titre d'encouragement et pour qu'elle s'occupe du neuvième : je ne suis pas malthusien.

LES SUPPLIANTS, *en chœur.*

Vive le Crédit Mobilier ! O grand homme ! ô noble cœur !

LE CRÉDIT MOBILIER, *à part.*

Je sens les larmes me gagner : c'est du Berquin, décidément, c'est du Berquin.

(*Pendant que cette distribution a lieu, un homme pénètre dans la pièce en manière d'ouragan, se fait jour à travers les personnes qui l'encombrent, arrive jusqu'au Crédit Mobilier en dépit des obstacles et se précipite dans ses bras.*)

L'INCONNU.

Ah! je te trouve enfin! Ça n'est pas malheureux!

LE CRÉDIT MOBILIER *essayant de se dégager.*

Mais, Monsieur, que signifient ces procédés! Chez moi! En public!

L'INCONNU.

Que je te presse de nouveau sur mon cœur! c'est un besoin impérieux.

(*Il essaie de joindre l'effet à la menace; le Crédit Mobilier le tient cette fois en respect.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *froidement.*

Plus de ces violences, Monsieur, ou je vous fais jeter à la porte. Qui êtes-vous?

L'INCONNU.

Comment! tu ne me reconnais pas? vrai?

LE CRÉDIT MOBILIER.

Non, je vous assure.

L'INCONNU.

Tu ne reconnais pas ton petit Gabriel, ton condisciple au collége, celui dont tu faisais les pensums et qu'il t'a valu de si jolis coups de martinet.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Dans tous les cas, Monsieur, le moment est singulièrement choisi pour une reconnaissance. Il me semble que vous auriez pu attendre à demain.

L'INCONNU.

Merci! pour que les oiseaux fussent tous dénichés. (*D'un ton de reproche.*) Comment, camarade, vous faites une affaire, une superbe affaire, et vous ne songez pas à votre petit Gabriel. Ingrat!

LE CRÉDIT MOBILIER, *levant les yeux au ciel.*

Souvenirs de l'enfance, voilà de vos coups. Exécutons-nous; c'est le seul moyen de s'en délivrer. (*A un commis.*) Cinq éventualités d'action à monsieur.

L'INCONNU.

O merci! merci! Dieu, que je te reconnais là! Jeune, tu promettais tant! Et comme tu as tenu! Viens de nouveau sur mon cœur, viens!

(*Même jeu qu'auparavant.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *le repoussant avec perte.*

De la tenue, ou il n'y a rien de fait.

L'INCONNU.

Oh! alors, je retire l'accolade. N'importe, c'est mal à toi : tu es généreux mais tu n'es pas démonstratif : encore si tu avais lâché les dix coupons!

(*Il se mêle aux autres personnages.*)

UN GARÇON, *entrant.*

Monsieur, il y a dans l'antichambre je ne sais combien de domestiques en livrée avec des lettres de duchesses, de marquises, de comtesses, vicomtesses et baronnes. Ils prétendent ne pas sortir les mains vides, et coucheront là, s'il le faut. Leurs ordres sont formels.

LE CRÉDIT MOBILIER, *se frottant les mains.*

De plus fort en plus fort : il y a engouement; il y a vertige.

UN AUTRE GARÇON, *avec des airs effarés.*

Monsieur, Monsieur, ça se gâte au dehors; voici des groupes qui se forment; on nous enlèvera d'assaut, si vous n'y prenez garde. Il se dit dans la foule que l'on bat monnaie ici et qu'on y donne de l'or à poignée à qui en demande. Entendez-vous ces cris? (*Clameurs confuses.*)

LE CRÉDIT MOBILIER.

Une émeute, ce serait le comble ! Mais ce jeu n'est pas du goût de l'autorité. (*Aux garçons de bureau.*) Qu'on ferme les portes de l'hôtel et qu'on envoie chercher deux gendarmes à cheval. Il y aura deux promesses d'action pour chacun d'eux : c'est le moins qu'on puisse faire en faveur de cet estimable corps. Allez.

(*Les garçons de bureau sortent.*)

Comme ça marche ! comme c'est monté ! comme ça prend couleur ! (*Se frottant les mains avec une volupté évidente.*) Je sais quelqu'un qui en séchera de dépit. Bah ! qu'importe ! Pourquoi a-t-il l'esprit si mal fait ! Fi des envieux ! Chacun son tour ici-bas et le tour du mobilier est enfin venu. (*Se ravisant.*) Mais, j'y songe, le plus délicat de la besogne n'est pas fait, (*regardant à sa montre*) et il n'y a pas une minute à perdre. (*A ses commis.*) Emportez ces papiers dans les bureaux, et qu'on me laisse : j'ai besoin d'être seul.

(*Les employés se hâtent de faire disparaître tout ce qui encombre les tables; le cabinet se vide peu à peu.*)

SCÈNE V

LE CRÉDIT MOBILIER, *seul. Il prend un fauteuil et s'asseoit devant le feu. Un carton est sous sa main ; il en tire une liste qu'il étudie avec beaucoup d'attention.*

C'est cela, c'est cela ! et pourtant ils n'y sont pas tous. J'y aperçois plus d'un vide et aussi plus d'un double emploi. Mes deux assistants y ont passé, on le voit bien ; c'est infesté de leurs parasites. Tranchons dans le vif.

(*Il prend une plume et biffe çà et là. De temps en temps un mouvement d'épaules trahit ses impressions.*)

Quand on pense qu'il faut compter avec ces gens-là ! Moi qui les connais si bien, qui sais au juste ce qu'ils valent ! Parce qu'ils tiennent une plume, et Dieu sait comment ! parce qu'ils barbouillent de noir les colonnes d'un journal ! Eh bien, oui, il le faut, c'est de rigueur : on risquerait trop à s'en passer : à tout instant on les aurait dans les jambes. D'ailleurs, pourquoi ces scrupules ? Il

ne s'agit pas de décerner des prix de vertu, bien loin de là. C'est un jour de liesse, et je veux que tout le monde en ait sa part, je veux que le crédit mobilier laisse une date dans le pot au feu des écrivains. Oui, Messeigneurs, vous en aurez tous ; oui, on donnera du ton à vos potages. Tous, absolument tous : les propriétaires, les actionnaires, les gérants responsables ou non, les hommes sérieux, les hommes de paille, les rédacteurs du haut et du bas, les découpeurs de faits, les coureurs de nouvelles, les traducteurs, les sténographes, les metteurs en pages, les caissiers, les employés, les compositeurs, les plieuses, les porteurs, tous, jusqu'aux apprentis, sur qui retombent les soins les plus vulgaires de l'atelier. Allez-vous vous en donner, mes amis ! allez-vous porter des toasts en l'honneur de votre bienfaiteur ! Quelle noce ! il me semble que j'y suis. Surtout n'y épargnez rien ; festinez, mangez, buvez, dansez même ; le crédit mobilier paiera les violons.

UN GARÇON DE BUREAU, *entr'ouvrant la porte.*

Monsieur, une estafette qui arrive.

Qu'elle attende ; les journaux avant tout. (*Il compulse de nouveau ses listes et les charge d'annotations.*) Voyons, il y a là deux espèces bien distinctes : les aigrefins, les innocents. Aux innocents, que leur faut-il? Quelques actions au plus ; avec peu de chose on les jette dans l'ivresse. C'est du fruit nouveau pour eux. Mais les aigrefins, on ne les mène pas ainsi. On ne leur octroie rien à ceux-là, ils exigent : ils n'attendent pas leur compte, ils font celui des gens. C'est tant, disent-ils, et le chiffre est rond. (*Il touche un nom du doigt sur l'une de ses listes.*) Celui-ci, par exemple, quatre cents actions; voilà un appétit robuste. Qu'y faire? Cet homme a un pied dans la finance, un autre dans la presse, et s'alimente aux deux râteliers. Va pour les quatre cents actions; il sait le métier, du moins, et ne les galvaudera pas. (*Désignant un autre nom.*) Celui-là deux cents actions ; prétention énorme en apparence ; eh bien ! j'estime que nous en sommes quittes à bon marché. C'est le sanglier du journalisme, et lorsqu'il joue du boutoir, c'est à coups redoublés. Quant aux

autres, les chiffres sont discrets : cent, soixante, cinquante, trente actions. Allons, voilà qui est bien ; la pudeur est de mise partout, elle est l'indice d'une belle âme. Point d'objection ; passons. (*Il continue à couvrir les listes de notes confidentielles*) Au menu peuple maintenant : que de bouches à nourrir, et quelles bouches ! Que la manne du crédit mobilier les remplisse et les apaise, au moins pour quelques mois. Et surtout n'oublions pas les plumes folâtres, les plumes de paon, l'art hérissé, l'art bien peigné, les hommes de la ligne, les hommes de la couleur, les austères et les déhanchés. Devant le crédit mobilier, les écoles s'effacent ; il les confond dans ses aumônes et les couvre toutes de ses bienfaits. (*Il compte.*) Deux, trois, quatre, cinq, six actions à chacun, qui plus, qui moins, une pluie d'or, une rosée de coupons.. Vont-ils renforcer leur nourriture ! Allons, voilà qui est fait et bien fait ; c'est du Mécène, du pur Mécène : je marche évidemment sur les traces de ce Romain.

(*Il sonne ; des commis entrent, des garçons de bureau aussi.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *à un commis.*

Voici des listes qui sont en état; vous suivrez exactement les indications marginales. (*Le commis s'incline.*) Surtout expédiez les titres promptement, et, s'il le faut, mettez-vous plusieurs à la besogne. (*Le commis sort. S'adressant à un garçon de bureau.*) Maintenant, faites entrer l'estafette.

(*L'estafette entre et remet au Crédit Mobilier un pli revêtu du sceau ministériel. Celui-ci le décachète et du premier coup d'œil en saisit le contenu; il ne peut retenir un mouvement de joie.*)

LE CRÉDIT MOBILIER.

L'ampliation du décret! (*Se tournant du côté de ses commis.*) Messieurs, notre affaire est signée. Vive le crédit mobilier! Le voici, vous en aurez tous.

(*Les commis répètent le cri avec un enthousiasme incroyable.*)

SCÈNE VI

LE CRÉDIT MOBILIER.

(*Un mois après. Le quart d'heure de Rabelais. Notre héros n'a plus les mêmes airs de triomphe; il ne porte pas la tête si haut, ne foule pas le tapis d'un pas si fier.*)

Réussir! aujourd'hui, à quoi bon? Où est le mérite? Qui ne réussit pas? C'est seulement du plus au moins. Nous voici aux nues; eh bien! après? Tant il est vrai que réussir n'est pas tout. Le lendemain de leur émission, nos titres s'élevaient à quatre fois leur valeur : qu'est-ce que cela prouve? Que nous avons garni nos caisses; mais après? Nous referions ce mouvement trois fois, quatre fois, cinq fois; nous nagerions dans l'or, nous regorgerions de profits, qu'il faudrait encore et toujours répéter ce déplorable mot : Après? C'est là qu'on nous attend, c'est le piége, c'est l'embûche.

(*Il cède à un accès de dépit, se jette sur un divan, tire un cigare de son étui, l'allume et*

cherche une inspiration dans la fumée qui s'en échappe; après une pause, il reprend) :

Tant de bruit et rien au bout! Quelques millions, c'est vrai; mais on s'y blase. Rien, c'est-à-dire rien de grand, de monumental, rien de ce que j'étais en droit d'attendre. Voyez le bel honneur quand nous aurons réussi à monter une nouvelle maison de banque! Comme s'il en manquait! La noble tâche que de glaner çà et là quelques escomptes, d'émettre quelques bons, de faciliter quelques reports, d'avancer quelques sommes sur dépôts de titres! Comme si c'était du nouveau! Non, je ne l'avais pas compris ainsi : j'ai l'âme plus haut placée. J'avais rêvé pour mon institution des destinées tout autres ; je l'avais mise sur un piédestal moins obscur. J'y liais l'avenir du globe, l'amélioration de la race humaine, l'extinction du paupérisme, et une foule d'autres questions inutiles à énumérer. Mais, surtout, j'y attachais la pensée d'une grande affaire, d'une très-grande affaire. Laquelle? Peu importe ; seulement, je la voulais très-grande ; plus grande elle eût été, mieux elle m'eût convenu. L'approvisionnement de Paris, le

monopole des eaux de la Seine, la jonction du canal de l'Ourcq à la mer par une voie fluviale accessible aux plus gros navires, des projets gigantesques, dignes du gouvernement, dignes de moi; voilà ce que j'avais arrangé dans ma tête. C'était travailler pour la postérité, subjuguer l'estime de vingt générations, marcher vers cette popularité qui se manifeste par des statues. Et rien ne vient! et j'en suis encore à chercher! Oh! une affaire! une affaire! J'en rêve la nuit, j'y songe le jour, j'y épuise mes facultés d'être sensible et pensant. Qui donc m'indiquera une bonne, une excellente affaire? Il y a là trente millions qui attendent, il y en aura soixante, s'il le faut, et nous les multiplierons par les ressources du crédit. Un si bel instrument et pas de quoi l'exercer! Tant de moyens d'agir et pas de but! Non, cette situation ne peut durer; je la trancherai, si elle ne se dénoue pas. (*Il sonne; un laquais entre.*) Ma voiture.

LE LAQUAIS.

Elle est en bas, Monsieur.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Mes gants! ma canne! mon chapeau!

LE LAQUAIS.

Les voici, Monsieur.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Un pressentiment me dit que je serai plus heureux aujourd'hui. (*Au laquais.*) S'il y a quelque chose d'urgent, on me trouvera à la Bourse. (*Le laquais s'incline.*) Oh! une affaire! Une affaire! Que ne donnerais-je pas pour une affaire?

(*Il sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

LE CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Une vaste pièce qui sert de salle de conseil au Crédit Foncier de France. Grande table au milieu garnie d'un tapis vert; un bureau de luxe pour le chef dans l'un des angles de la pièce, d'autres plus modestes pour les secrétaires. Sur les étagères, des cartons qui portent chacun l'étiquette d'un département. Entre deux trumeaux, une panoplie, composée d'un sabre polonais et d'un shapska. Plus loin, gravure représentant Poniatowski emporté par son cheval dans les flots de l'Elster. Deux secrétaires sont à leurs bureaux.

SCÈNE I

LE CRÉDIT FONCIER.

Il entre le chapeau rabattu sur les yeux, l'air préoccupé; une altération profonde est empreinte sur ses traits. Sans s'inquiéter des témoins de la scène, il marche, gesticule, lève les mains au ciel et va jusqu'à frapper les tables du poing. On comprend qu'un grave motif peut seul le pousser à ces violences.

Dix millions! A moi, dix millions! Suis-je assez humilié? M'obliger à recevoir dix millions, moi,

le Crédit Foncier de France! Et quels millions! J'en frémis rien que d'y penser. (*Mélancoliquement.*) O calice de fiel! calice de fiel! Et je n'ai pas pu l'écarter de mes lèvres! Et il faudra le boire jusqu'à la dernière goutte, jusqu'au dernier écu! Dix millions! Dix mille billets de mille, dix mille sacs, cinq cent mille louis! Vous verrez qu'ils ne me feront pas grâce d'un seul. Les barbares! Y mettent-ils du raffinement? Comme ils inscrivent sur leur somme leur certificat d'origine! Noble Crédit Foncier, à quoi en êtes-vous réduit! Et que va dire mon conseil d'administration? lui qui est si austère! (*Changeant de ton.*) Ma foi, c'est fait, c'est consenti, il n'y a plus à s'en départir : d'ailleurs le but ennoblit tout. Nous voulons le bonheur des gens grevés, rien ne nous coûtera pour accomplir cette tâche. (*S'élevant peu à peu à l'enthousiasme d'auteur.*) Crédit foncier, âme de ma vie, idée fixe de ma carrière, enfin je te tiens, je te possède, je te serre dans mes bras. Tu sais si ma passion pour toi date d'hier et de quels hommages je t'ai entouré, même quand je désespérais de te fléchir. Je t'ai pris en Allemagne,

pays de nuages, pour te transporter en France, où l'on aime à voir clair dans les objets. Depuis lors, ai-je cessé un instant d'arborer tes devises et tes couleurs? Que de tournois soutenus en ton nom! Que de lances rompues à ton profit! Que de discours! Que de livres! Que de cours publics! Certes, je n'y ai épargné ni le geste, ni l'accent, ni la démonstration, ni la louange : eh bien! même aujourd'hui, même après tant d'efforts et de gages, un culte si fervent et une poursuite si obstinée, j'éprouve le besoin de me sonder, de m'interrroger, de me recueillir, tant ces millions me portent sur la conscience!

(*La mélancolie reparaît : un long silence. Avant de reprendre, le Crédit Foncier cherche un point d'appui pour ses douleurs; il choisit un excellent fauteuil, s'approche du feu, s'y assied, pose ses pieds sur les chenets et poursuit.*)

Qu'est-ce que je veux? Que voulons-nous tous? Que veut mon conseil d'administration, ce conseil austère? Se porter au secours des obérés, des endettés, c'est-à-dire de la partie la plus intéressante des populations. Voilà notre but, notre titre,

notre honneur ; aider les âmes en peine, les affermir ; les dégager s'il se peut. Quoi de plus humain et de plus moral ! Mon Dieu ! tout le monde n'en conviendra pas, je le sais. Il est encore des hommes qui se défient de l'hypothèque et ont l'emprunt en horreur, des esprits étroits, serrés, rangés, qui ne voient rien en dehors de l'ordre et de l'épargne, ne dépensent un écu que lorsqu'ils l'ont, n'acquièrent ou n'améliorent qu'avec les excédants de leur revenu. Préjugé ! pur préjugé ! Si le globe ne comptait que des habitants de cette humeur-là, il ne resterait plus au Crédit Foncier qu'à faire ses paquets et à déménager pour une autre planète. Heureusement cette infirmité est rare, peu contagieuse, et nullement en progrès : elle disparaîtra avec le temps et les moyens de s'endetter que nous allons mettre au rabais et à la portée de chacun. D'ailleurs, quelques clients de plus ou de moins, qu'importe? il nous en restera toujours assez : les fils de famille qui mangent leur blé en herbe, les riches malaisés, les cultivateurs qui achètent sans savoir comment ils paieront et se ruinent sous prétexte

de s'arrondir, les hommes que des revers inopinés ou des excès de dépense conduisent nécessairement à l'emprunt, les spéculateurs maladroits, les cœurs qu'entraînent des amitiés onéreuses, tous ceux qui, sous le coup d'engagements immédiats, affectent leurs biens à y pourvoir, vivent d'expédients, de répits, de délais, et vont d'un embarras à l'autre jusqu'à l'heure de la vente forcée; tel est notre lot et il est considérable, et il nous permet d'attendre que l'hypothèque devienne la loi générale des êtres animés, la condition naturelle de la propriété immobilière.

(*La perspective de cet avenir éclaircit décidément le front du Crédit Foncier; il est moins mélancolique; le nuage des dix millions est dissipé. On le voit porter une main caressante sur son menton, consulter le trumeau qui lui fait face, rajuster ses cheveux, raffermir ses lunettes, enfin se livrer à des actes qui témoignent d'une certaine sérénité d'esprit.*)

Voyons, aux affaires maintenant : songeons à notre petit monde; (*avec dignité*) je me dois à tous les propriétaires à sec; ils sont devenus ma

famille. (*Montrant le coffre-fort Fichet qui est dans un coin de la pièce.*) Voici des millions qui sont à eux, bien à eux : c'est un dépôt qui ne sortira de mes mains que pour passer dans les leurs. (*Riant.*) Eh! eh! les écus seraient bientôt partis si on les écoutait tous. Que de mains tendues vers nous! Que d'appétits en souffrance! Un peu de patience, mes amis, un peu de patience. Votre débine va cesser; nous y songeons. Dame! un crédit, si foncier qu'il soit, ne peut pas se donner au hasard; il faut examiner les titres, prendre quelques garanties, purger, notifier, liquider et le reste. C'est un tamis terrible, et vous y passerez. Mais en attendant ne vous sentez-vous pas soulagés à l'idée qu'il y a ici des millions pour vous, un Crédit Foncier de France créé à votre intention, destiné à vous plaire, à vous aimer et à vous servir dans la limite de ses statuts et sous la surveillance du plus austère des conseils? Allons! voilà qui doit vous suffire, endettés trop heureux! pénétrez-vous de cette pensée, puisez-y l'oubli de vos maux. (*Se tâtant avec complaisance.*) Quant à moi, je me sens tout retrempé : ce retour vers les bienfaits de l'institution a dis-

sipé mes scrupules. Je suis fort maintenant, je suis revêtu d'un triple airain : qu'on apporte les dix millions et l'on verra si je bronche.

(*A l'un des secrétaires qui travaille avec ardeur et dont la tête est plongée dans un rempart de dossiers.*)

Y a-t-il eu beaucoup de demandes par le courrier d'aujourd'hui?

LE SECRÉTAIRE.

Des masses, Monsieur; vous me voyez occupé à en faire le dépouillement.

LE CRÉDIT FONCIER.

Passez m'en quelques-unes. (*A part.*) Je suis curieux de voir s'il y a dans tout cela quelque chose de sérieux.

(*Le secrétaire apporte un énorme paquet de lettres ouvertes et déjà classées. Le Crédit Foncier en prend quelques-unes au hasard.*)

Voyons, celle-ci promet, c'est d'un Bas-Normand. (*Il lit:*)

« Aubigny, près Falaise.

« Monsieur le Crédit Foncier de France,

« J'ons entendu dire à Falaise, lors du dernier « marché aux viaux, sauf votre respect, que vous

« étiais chargé par le gouvarnement de fournir « de l'argent aux cultivateurs, toutes fois et quan- « tes ils en ont besoin pour leux fonds de tarre « et autres. C'est-il bien cela ; vous qui êtes savant, « vous me le marquerez en retour ; allais, marchais.

« Pour lorse, et à cette fin que vous le sachiais, je « vons vous dire la chose tout dret et sans bargui- « gner. Je m'ai mis en tête d'acheter le pré à Guil- « laume, qui est à toucher le mien, si bien qu'on « dirait qu'ils n'en font qu'un et me conviendrait, « en conséquence. Le voisin est un fin matois ; il « tiant haut et demande deux mille francs de son « lopin ; allais, marchais. J'attendons que vous « m'envoyiais la somme à cette fin de finir défi- « nitivement, sauf meilleur avis.

« Je vous baillons nos respects.

« GROS-PIERRE.

P.-S. « Pour en cas que l'arrangement dont « auquel je vous fons part ne fusse pas de votre « goût, réponse, S. V. P., à Falaise, jour de mar- « ché, où j'y suis toujours. »

(*Après lecture et en se tournant vers le secrétaire.*)

Singulier client! Est-il de Falaise, celui-là! Vous lui répondrez que l'affaire a besoin de quelques éclaircissements. (*Prenant une seconde lettre sur la cheminée.* Voyons si la Basse-Normandie a seule donné aujourd'hui. (*Il lit.*)

« Château dé Puffac

« Monsiur lé Crédit dé France,

« J'ai lu avec un véritable bonhur dans les co-
« lonnes d'un papier public, qué vous veniez arra-
« cher les propriétaires terriens des serres des
« ces pétits vautours que l'on nomme les notaires
« dé canton. Figurez-vous, Monsiur, que j'ai
« eu maille à partir avec tous ceux qui ont passé
« dans le ressort de mes domaines, et surtout avec
« lé dernier qui, Dieu mé damne, est encore en
« fonctions. Rien dé plus piquant qué mon his-
« toire avec cé pied-plat : souffrez qué jé vous la
« raconte.

« Il faut vous dire d'abord qué, dé père en fils,
« dé mâle en mâle, nous possédons le château de
« Puffac, et céla depuis un temps immémorial,

« comme qui dirait lé passage de César dans les « Gaules. Nos archives en font foi. Mon père fut « chévalier dé Malte, mon ayul aussi, mes bi- « sayul, trisayul aussi; ils ont tous lutté contre « l'Ottoman ou contre lé Sarrasin. Quand ils ré- « vénaient de l'Orient, chargés dé butin, ils con- « sacraient une partie dé lurs trésors à agrandir « et à embellir lé château dé Puffac, qui est ainsi « dévénu une merveille d'architecture : la Ga- « ronne qui en baigné lé pied ne réfléchit rien dé « plus beau tout le long dé son cours; des millions « et des milliasses y ont été engloutis.

« J'en réviens à mon pétit notaire. Il faut vous « dire, Monsiur lé Crédit dé France, qué, dépuis « qué Malte n'a plus dé chévaliers, les révénus de « notré maison ont singulièrément diminué. Les « Puffac avaient trois terres en Guienne, dux en « Languédoc, une en Provence, six en Poitou; il a « fallu vendre tout céla pour soutenir l'éclat de « notre nom, doter nos filles et payer les frais dé « nos campagnes en Europe. L'Occident a dévoré « ce que l'Orient nous avait rendu. Il restait à mon « ayul une escarboucle de prix, qui venait du grand

« Saladin; il la vendit, vers lé miliu du dernier « siècle, à raison d'un million, qui passa en « quelqués semaines, au lansquenet et aux fil- « les d'Opéra. C'était un gaillard que mon ayul; « après l'escarboucle, il dévora lé domaine pièce à « pièce et né s'arrêta que devant les pierres du « château. Lé sacrilége n'alla pas jusqu'au bout.

« Vous allez voir comment mon pétit notaire est « mêlé en tout céci. A vous confesser touté la vé- « rité, Monsiur lé Crédit, la vieille maison dé « Puffac est un pu déchue aujourd'hui de ses an- « ciennes grandurs. Qué voulez-vous? Il n'y a « plus ni Ottoman, ni Sarrasin, et nous ne plon- « geons plus les bras dans les coffres des sou- « dans. Cépendant il faut vivre; c'est l'éternellé « loi dé la nature. J'avais donc songé à contracter « un emprunt en offrant pour gage la vieille « loyauté dé notré maison, et lé vénérable château « de mes ancétres. C'est ici qué cé pétit notaire « entre en scène, comme vous allez voir. Un jour « jé l'envoie chercher et lui fais ma proposition. « Savez-vous comment il y répondit? par un grand « éclat dé rire. Lé pied-plat! J'en fus d'abord

« comme foudroyé ; mais bientôt le sang parla, et « j'allais traiter lé drôle comme mes ayux avaient « traité lé Turc, lorsqu'il sé mit sur la défensive et mé « montra dux poings qui paraissaient pu endurants. « Jé mé connaissais, Monsiur ; jé savais dé quoi « jé suis capable quand on m'échauffé lé sang : « j'aurais fait un malhur ; hurusément, jé sus mé « contenir ; jé quittai la place et abandonnai le « tabellion à ses remords. Voilà comment jé lui « dis son fait.

« Mais pardon si jé mé suis laissé détourner par « un récit étranger à l'objet dé ma lettre. C'est « pour vous prouver sulément combien vous avez « eu raison de couper l'herbe sous les pieds à « ces pétits grimauds qui manquent dé respect à « des noms et à des châteaux comme les nôtres. Ces « pétités gens n'ont ni lé goût des grandés choses, « ni lé sentiment des arts. Parlez-moi d'une insti- « tution supériure commé lé Crédit dé France ! « Voilà où le vieux manoir dé Puffac trouvéra les « égards qui lui sont dus. Oh ! là-dessus, jé n'ai « point balancé. Sitôt que j'ai eu vent dé la chose

« par la letture des papiers publics, jé mé suis dit :
« Anatole, voici tes gens, né cherché plus ailleurs :
« si le Crédit dé France né fait pas ton affaire,
« personné né la féra.

« C'est avec confiance, Monsiur lé Crédit Fon-
« cier, que jé m'adresse à vous. Jé démande à
« emprunter la misérablé somme dé dix mille
« francs, et offre en garantie lé château dé Puffac
« et toutés ses dépendances. Lé donjon sul les
« vaut. Jé né parlé pas des trésors cachés et des
« dépouilles des Sarrasins enfouies dans les cata-
« combes : c'est la part dé l'imprévu.

« Vous mé direz put-étre : Dix mille francs, c'est
« pu dé chose. Pourquoi pas cent mille, dux cent
« mille? Quand on a eu des chévaliers dé Malte et
« l'escarboucle du grand Saladin dans sa maison, on
« a lé droit dé tout démander au crédit dé France.
« Jé né lé contesté pas ; mais jé persisté dans mon
« chiffre. Les Puffac né sont point habitués à récé-
« voir la loi, ils la dictent. D'avance, Monsiur le
« Crédit, jé vous déclare qué jé n'acceptérai rien au
« délà, et il n'y a point dé force humaine qui soit

« capable d'ébranler cetté détermination. Vous « avez affaire à un paladin.

« Jé vous salue,

« Baron ANATOLÉ DÉ PUFFAC. »

LE CRÉDIT FONCIER, *rejetant la lettre.*

Triple Gascon! il vaut bien le Bas-Normand! (*Au secrétaire.*) N'avez-vous rien à me signaler de plus dans tout ce paquet?

LE SECRÉTAIRE.

Rien d'une manière précise, Monsieur; il y a toujours bien des propositions en l'air. (*Montrant un papier.*) Voici un cultivateur de Tramezaigues, dans les Hautes-Pyrénées, qui demande deux mille francs sur un lot de rochers situés au pied du pic de Bigorre et couverts de neige pendant douze mois de l'année.

LE CRÉDIT FONCIER.

On les lui prètera quand elle sera fondue.

LE SECRÉTAIRE, *prenant un autre papier.*

Voici un propriétaire de Grenace, près Sartène, en pleine Corse méridionale, qui voudrait

emprunter six mille francs sur un bois où on ne peut marcher que le fusil à l'épaule.

LE CRÉDIT FONCIER.

Qu'il les demande aux capitalistes des maquis.

LE SECRÉTAIRE, *feuilletant d'autres dossiers.*

Voici encore...

LE CRÉDIT FONCIER, *l'interrompant.*

Assez pour aujourd'hui. Mettez cette broutille à part et ne conservez que ce qu'il y a de sérieux. Seulement, n'excluez rien des additions générales : dès qu'on nous demande, nous sommes fondés à user du fait; c'est notre droit, et j'ajoute que c'est notre devoir. Nous ne jugeons pas, nous ne distinguons pas : nous totalisons. A quel chiffre en êtes-vous ?

LE SECRÉTAIRE.

Au cent vingt et unième million !

LE CRÉDIT FONCIER, *les mains levées au ciel.*

Cent vingt et un millions ! voilà qui est victorieux ! voilà qui répond à tout ! Qu'on vienne encore contester notre succès ! Cent vingt et un millions ! Il y a de quoi donner des accès de rage à nos envieux !

SCÈNE II

LE CRÉDIT FONCIER, UN CLIENT.

(*Vers la fin de la scène précédente, la porte a été ouverte par un employé et a livré passage à un personnage nouveau. C'est un vieillard, vert encore, proprement vêtu, et dont la physionomie respire l'honnêteté. Il s'avance avec une certaine hésitation et en jetant les yeux autour de lui pour savoir à qui il doit adresser la parole. Enfin il se décide à faire un choix et aborde le secrétaire.*)

LE CLIENT.

Suis-je bien chez le Crédit Foncier de France, Monsieur ?

LE SECRÉTAIRE.

Parfaitement, Monsieur. (*Montrant son chef.*) Le voici.

LE CLIENT, *se tournant du côté qui lui est indiqué.*

Monsieur le Crédit Foncier, n'est-ce pas ?

LE CRÉDIT FONCIER, *d'un air digne.*

Lui-même ; et à vos ordres, Monsieur.

LE CLIENT.

Il s'agit d'une affaire.

LE CRÉDIT FONCIER, *tournant au gracieux.*

Une affaire ! voici un siége, Monsieur. (*Ils s'asseoient.*) Vous pouvez parler librement, il n'y a point ici d'oreille indiscrète.

LE CLIENT.

Monsieur, ce que je désire est simple et n'a rien de mystérieux. Je possède un immeuble qui vaut, haut la main, cent mille francs, et je voudrais emprunter vingt mille francs dessus. Tel est, en deux mots, l'objet de ma visite. Mon intention était d'abord de m'adresser à mon notaire ; mais on m'a assuré que la Société du Crédit Foncier me ferait de meilleures conditions, et je suis venu pour m'en assurer. Vous voyez que je vais droit au but.

LE CRÉDIT FONCIER.

En effet, Monsieur, et je ne serai pas moins rond que vous. Vous pouvez considérer votre affaire comme faite : nous acceptons.

LE CLIENT.

Un instant, et comme vous y allez ! Encore faut-il savoir à quelles conditions ?

LE CRÉDIT FONCIER.

Celles de tout le monde, Monsieur ; celles que mon conseil d'administration a fixées avec l'austérité dont il ne se départ jamais. Naguère, c'eût été cinq et un tiers pour cent, intérêt et amortissement compris ; aujourd'hui (*la mélancolie reparaît*) c'est cinq pour cent seulement, grâce au don que le gouvernement nous a fait (*soupir*), un don qui oblige.

LE CLIENT, *faisant un mouvement pour se lever.*

Cinq pour cent ! Désolé, Monsieur, mais je trouve à quatre et demi chez les notaires.

LE CRÉDIT FONCIER, *le retenant et le forçant à se rasseoir.*

Quatre et demi pour l'intérêt.

LE CLIENT.

Pour l'intérêt.

LE CRÉDIT FONCIER.

Aussi ai-je dit (*appuyant sur les mots*) intérêt

et amortissement : les cinq pour cent comprennent tout.

LE CLIENT.

Un amortissement ! à quoi bon ?

LE CRÉDIT FONCIER.

Mais afin d'éteindre le principal, tout en servant les intérêts.

LE CLIENT.

Et que m'importe ! je suis veuf, je n'ai point d'enfants. Tant que je vivrai l'emprunt courra, et après ma mort mes collatéraux s'arrangeront. Mes collatéraux ! Des gens qui comptent mes minutes ! Supprimez l'amortissement, s'il vous plait.

LE CRÉDIT FONCIER.

Ah ! Monsieur ! pour qui nous prenez-vous ? Quelle idée vous faites-vous de notre commerce ? Est-ce que vous nous supposeriez gens capables de transiger avec les mauvaises habitudes de l'emprunteur, avec son inexactitude et son imprévoyance bien connues ? Jamais, Monsieur ! nos statuts nous le défendent. Nous lions le remboursement à l'emprunt ; ils sont indivisibles. Nous obligeons l'emprunteur à se libérer, quoi qu'il en

ait. C'est en cela que notre combinaison est nouvelle et, je dis plus, morale. Nous soulageons et nous affranchissons.

LE CLIENT.

A la bonne heure ! Et combien de temps y mettez-vous? Moi, par exemple, si je traite avec le Crédit Foncier, à quel âge serai-je affranchi, comme vous dites ?

LE CRÉDIT FONCIER.

Quel âge avez-vous, Monsieur ?

LE CLIENT.

Mais soixante ans sonnés.

LE CRÉDIT FONCIER.

Alors à cent dix ans vous serez quitte ; là, tout à fait quitte. Nous n'aurons plus rien à réclamer de vous, plus rien.

LE CLIENT.

A cent dix ans!

LE CRÉDIT FONCIER.

L'heureux moment ! Comme vous vous sentirez libre alors, et dégagé, et à l'aise ! Et d'ici là, point de gêne, point d'effort ; vous vous libérez doucement, lentement, par annuités, d'une

manière insensible. N'admirez-vous pas la combinaison ?

LE CLIENT.

A cent dix ans !

LE CRÉDIT FONCIER.

Oui, c'est demander beaucoup à la nature ; mais il y a des exemples à l'appui. Je ne veux pas remonter jusqu'à Mathusalem qui vécut neuf cent soixante-neuf ans, ni à Seth qui en vécut neuf cent douze ; ces beaux temps ont fui, et c'est dommage. Un homme eût pu alors renouveler son hypothèque dix-huit fois : c'eût été le vrai temps du crédit foncier. Mais, de nos jours même, on cite des faits de longévité qui ont un caractère encourageant pour vous ; en Laponie, en Norvége, par exemple, où ces cas sont communs ; en France même, à l'air pur de nos montagnes. Il y a partout des êtres favorisés ! Quoi d'étonnant que vous en fussiez un?

LE CLIENT.

N'avez-vous pas d'autre chance à m'offrir ?

LE CRÉDIT FONCIER.

A la rigueur, vous pourriez payer plus tôt ; c'est

une porte qui vous est ouverte. Mais alors les termes sont plus durs : le Crédit Foncier ne se dérange pas pour rien de ses habitudes. (*Voyant le client se lever et se disposer à la retraite.*) Eh bien ! Monsieur, que décidez-vous ?

LE CLIENT.

J'y réfléchirai.

(*Il salue le Crédit Foncier qui le reconduit jusqu'à la porte avec une exquise politesse.*)

LE CRÉDIT FONCIER, *à part.*

Encore un qui ne mord pas !

SCÈNE III

LE CRÉDIT FONCIER, *seul et regagnant son fauteuil.*

(*Les secrétaires sont absorbés dans les profondeurs de leurs bureaux et ne figurent plus que comme tapisserie.*)

Ils sont tous ainsi ! Décidément, c'est une maladie. Rembourser est la dernière idée qui se présente à l'esprit de celui qui emprunte ; il l'éloigne

le plus qu'il peut. Qu'il nous faudra donc de patience et de temps pour corriger tout cela !

(*La porte s'entr'ouvre et laisse voir la figure d'un survenant.*)

SCÈNE IV.

LE CRÉDIT FONCIER, UN AMI VÉRITABLE.

L'AMI, *tenant la porte entrebâillée.*

Peut-on entrer ? Ne vous dérange-t-on pas?

LE CRÉDIT FONCIER, *se retournant au bruit.*

Voas ? allons donc ! Est-ce que vous nous dérangez jamais ! (*Il se lève et va lui serrer la main.*) Un ami comme vous !

L'AMI.

C'est que vous êtes si lancé à présent !

LE CRÉDIT FONCIER.

Lancé ou non, vous serez toujours le bienvenu. Asseyez-vous là. (*Ils s'installent.*) Eh bien ! que m'apprendrez-vous aujourd'hui ?

L'AMI.

Moi, vous apprendre quelque chose? à vous? Vous voulez rire ?

LE CRÉDIT FONCIER.

Et pourquoi pas? Ne serait-ce que les propos des médisants ? Tout le monde les recueille avant nous; et pourtant j'ai un grand intérêt à les savoir : mon conseil est si austère ! (*Lui caressant le genou avec la main.*) Voyons, mon ami, que dit-on de nous? soyez franc !

L'AMI.

Eh ! eh !

LE CRÉDIT FONCIER.

Comment, eh ! eh ! J'ai donc touché juste; on nous censure, n'est-ce pas ?

L'AMI.

Qui ne censure-t-on pas ? c'est le lot commun.

LE CRÉDIT FONCIER.

Mais encore sur quoi? à quel propos? pour quels faits? Va-t-on jusqu'à contester notre succès?

L'AMI.

Succès de bourse, non ! On trouve même qu'il va trop haut, et que vous devriez y mettre ordre.

LE CRÉDIT FONCIER.

Trop de succès? le reproche est original ! J'en

ferai part à mon conseil ; son austérité en sera désarmée. Ah! trop de succès! vraiment?

L'AMI.

Oui, et l'on insiste. Comment, dit-on, eux aussi? eux du Crédit Foncier? qui l'eût cru de gens si graves? ne pouvaient-ils pas laisser de semblables moyens aux sociétés en l'air, sans objet comme sans racines? Pourquoi y recourir? pourquoi s'y prêter? Il y avait là un but sérieux et qu'il fallait poursuivre sérieusement; une expérience chanceuse, peut-être, mais curieuse assurément. Était-ce le cas d'y mêler des questions de jeu, de primes, d'écarts, de reports, enfin tout l'attirail des spéculations purement aléatoires? N'eût-il pas été plus sage d'en faire une opération décente, modeste, ennemie de tout bruit prématuré, attendant son jour et ne voulant être jugée que sur preuves! Voilà les propos que l'on tient.

LE CRÉDIT FONCIER.

Propos d'envieux! Est-ce notre faute si l'opinion nous porte?

L'AMI.

L'opinion? quelle opinion? celle de la Bourse?

On prétend que vous la faites et il est naturel qu'elle soit à vous. Où se formerait-elle d'ailleurs, si ce n'est sous vos yeux et par vos soins? Nulle autre part on n'en trouverait les éléments. A peine êtes-vous organisés à Paris et tout est à créer pour la province. Point d'exercice complet, point de compte annuel, rien qui puisse fixer l'esprit sur la valeur réelle de vos titres et les chances de vos opérations. Savez-vous seulement comment se comportera votre énorme machine? Savez-vous combien d'annuités seront régulièrement acquittées, combien vous reviendront à remboursement et jusqu'à quel point l'expropriation, cette compagne de l'hypothèque, grèvera votre gestion d'embarras imprévus et d'inévitables ennuis? Sur tout cela, vous n'avez guère que des présomptions. Et au milieu de résultats si incertains, quand l'entreprise est encore à l'état d'ébauche, les actions s'élèvent à près du double de leur prix nominal. Je vous le répète, c'est aller trop vite.

LE CRÉDIT FONCIER.

Qu'est-ce que cela prouve? qu'on augure bien de l'affaire, qu'on y entrevoit de grands profits.

L'AMI.

Ne parlez pas si haut; voilà un mot compromettant.

LE CRÉDIT FONCIER.

Quel mot ?

L'AMI.

Celui de profit; il serait aisé de le retourner contre vous.

LE CRÉDIT FONCIER.

Bah! c'est pourtant un mot qui sonne bien à l'oreille.

L'AMI.

Écoutez : vous n'êtes pas, à tout prendre, une société comme une autre, ne relevant que d'elle-même et maîtresse de ses mouvements. Vous avez été comblés de faveurs et ces faveurs sont autant de chaînes. (*La physionomie du Crédit Foncier se rembrunit de nouveau.*) Vous avez obtenu un privilége à peu près général et le droit d'hypothéquer d'une certaine façon les neuf dixièmes de la France. Vous avez en outre obtenu des subsides en argent, les dix millions que vous savez.

LE CRÉDIT FONCIER.

(*Avec mélancolie.*) A qui le dites-vous ?

L'AMI.

Eh bien! n'avez-vous pas peur qu'un jour ou l'autre le commissaire du gouvernement, chargé de vous surveiller, ne vienne vous dire : « Messieurs, ce qu'a fait l'État, il l'a fait non pour vos actionnaires, mais pour les gens qui ont recours à vos services. Il n'a pas voulu garnir les poches de ceux qui spéculent sur vos titres, mais bien procurer aux propriétaires d'immeubles de l'argent à un intérêt très-réduit. Voici pourtant que vos actions montent à vue d'œil; que faut-il en penser? De deux choses l'une : ou cette hausse repose sur une illusion, et alors c'est égarer le public; ou elle est fondée, et alors le but de l'État est manqué, vos conditions de prêt sont encore trop lourdes. Il faut les réduire de tout le profit que vous faites en excès.»

LE CRÉDIT FONCIER.

Vraiment? on nous dirait cela. Ce serait un singulier langage et une prétention qui ne le serait pas moins. Ah ! çà, voyons, est-ce sérieux? Point de hausse, de grande hausse dans les actions.

Mais, à ce compte, y aurait-il une affaire possible? Et les millions qu'il nous faut? et les versements? Allez, mon cher, c'est déjà assez dur en l'état des choses? L'argent n'est pas commode à mener : que les malveillants essaient.

L'AMI.

Que voulez-vous? C'est le destin des grandes créations que d'être enviées et dénigrées. Il y en a qui vous ajournent à cinq ans; il y en a qui doutent qu'une institution de crédit puisse se fonder sur des rentrées précaires; il y en a qui prétendent que vous n'aurez pas la fleur des placements, d'autres qui se demandent comment, dans un appareil aussi vaste, vous saurez vous garantir des rouages défectueux. Enfin, c'est un feu roulant de critiques, d'objections, de pronostics : qu'y faire? marcher; c'est une réponse d'un caractère antique et digne de vous.

LE CRÉDIT FONCIER, *fièrement.*

Nous le ferons, mon cher, nous le ferons.

L'AMI, *se levant.*

Et pardonnez-moi si je me suis ouvert si franchement; c'est que vous l'avez voulu. (*Son chapeau*

à la main et près de partir.) Mon Dieu, un dernier conseil et prenez-le en bonne part. Modérez vos agents; qu'ils ne mettent plus le feu à vos titres; c'est un ami, un véritable ami qui vous parle, croyez-le. Et là-dessus, adieu.

LE CRÉDIT FONCIER, *le raccompagnant.*

Adieu. (*Poignées de mains; l'ami sort.*)

SCÈNE V

LE CRÉDIT FONCIER, *seul.*

Un ami! un véritable ami! comme s'il en restait sur ce globe de malheur. (*Etendant le bras vers la porte.*) Va, je t'ai pénétré, j'ai lu clair dans ton âme. Tu joues à la baisse sur nos actions, rien de plus évident; tu fais cause commune avec notre Attila, notre fléau, celui qui écrase nos cours quand il le peut, et n'y épargne pas les millions. Voilà ton rôle, voilà ta manœuvre, c'est prouvé maintenant. Petit serpent! couleuvre réchauffée dans mon sein! Et moi qui l'écoutais! moi qui discutais avec lui! moi qui y mettais de la bonhomie! (*Avec

un sourire mal contenu.) O simplicité de mon cœur, quels tours abominables tu me joues !

(*Il se redresse comme un homme qui vient d'être frappé d'une idée imprévue, reste immobile pendant quelques instants, puis joint expressivement les mains.*)

Là! là! là! Comment n'y ai-je pas songé plus tôt? Pourtant la chose saute à l'œil : impossible de s'y abuser. Ce garçon vient de me parler du gouvernement : qu'est-ce à dire? Me minerait on en haut lieu? Essaierait-on de m'y desservir? Il y a des gens si sournois! (*Il réfléchit; une pause.*) Point d'illusion ; je suis toléré, voilà tout : on m'épie, on me surveille, on ne cherche que l'occasion de me trouver en défaut. (*Autre pause.*) Comment déjouer ces trames? Où prendre un point d'appui? (*Il se recueille.*) Si je joignais mon affaire à l'une de celles qui sont en faveur? Si je me rapprochais des hommes qui ont le vent pour eux, l'oreille des grands et un crédit inébranlable? Voilà une combinaison : mûrie, elle doit réussir. (*Faisant quelques apprêts pour sortir.*) En allant voir ce qui se passe à la Bourse, j'y réfléchirai.

De quoi s'agit-il? de se ménager quelques défenseurs, là où ils sont utiles. Pour peu que j'aie de chance, je dois en trouver et de premier choix.

(*Il achève ses préparatifs d'un air distrait, et dans sa préoccupation détache son schapska et son grand sabre polonais. Déjà même il vient de ceindre le sabre et de se coiffer du schapska, lorsqu'il s'aperçoit de sa méprise. Il en rit de bon cœur; ses secrétaires l'imitent.*)

Où avais-je l'esprit? Comme si j'allais en guerre! C'est bien aussi une guerre; mais elle exige d'autres armes que celles-ci. (*Il donne quelques ordres pour le travail des bureaux.*) A quatre heures, la signature; tenez les dépêches préparées. (*A part.*) Décidément, il faut que je me renforce, il faut que je me renforce! (*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU

LA BOURSE

Le perron de la Bourse à une heure et demie, un peu avant l'ouverture. — Des groupes sont formés vers les abords du monument et surtout aux deux ouvertures des grilles : çà et là des individus pérorent, gesticulent et paraissent fort échauffés. Ce sont les colporteurs de nouvelles fausses ou vraies qui doivent agir dans un sens ou l'autre sur la tenue des fonds. — A gauche et sur le préau placé hors de l'enceinte stationnent d'autres groupes que l'on peut nommer panachés, en raison du mélange des couleurs et des sexes. C'est là que se montrent tous les jours et de temps immémorial, des créatures qui n'ont de la femme que le nom, assistées de quelques vétérans de la rouge et noire qui leur servent d'intermédiaires dans leurs petites spéculations. Afin de ne pas perdre absolument leur temps, il en est, parmi ces joueuses, qui s'escriment avec leur tricot, d'autres qui se contentent de serrer dans leurs bras d'abominables petits chiens; quelques-unes, en vue des rigueurs de la saison, ont apporté leurs chaufferettes. Nulle part la conversation n'est plus animée. Les vieux courtiers au service de ces dames s'empressent de leur communiquer tous les bruits qu'ils ont pu recueillir et d'inscrire leurs ordres sur de petits carrés de papier.

SCÈNE I

VIEILLES JOUEUSES, LEURS AGENTS LIBRES.

UNE PORTIÈRE *en tartan.*

Dites donc, père Sirop, qu'est-ce qui prendra le pas aujourd'hui ?

L'AGENT *interpellé.*

La mobilière, mame Tronquet; il ne se fera que de ça.

LA PORTIÈRE.

Vous m'en noterez deux alors.

L'AGENT.

Suffit! (*Il couche l'ordre sur son carnet.*)

UNE FRIPIÈRE, *vêtue d'une robe de soie qui a de beaux états de service.*

Du mobilier, madame Tronquet? eh bien, c'est du courage à vous : jamais je ne donnerai dans ces nouveautés-là. Passe pour les chemins : un chemin ne s'envole pas; d'ailleurs on s'en assure. Quand j'étais à la tête de trois Nord, j'allais chaque matin voir s'il n'avait pas bougé de place. J'ai deux Rouen à présent; je me donne encore ce petit bonheur. On surveille au moins son affaire, on l'a sous le yeux; mais votre mobilier, où perche-t-il?

LA PORTIÈRE.

Que voulez-vous, voisine? C'est ce père Sirop qui me maîtrise; j'ai foi en cet homme; il gouverne mes capitaux.

(*Un grand bruit se fait autour de ces dames; on*

s'émeut, on regarde; c'est le père Sirop aux prises avec deux sergents de ville, qui veulent le troubler dans l'exercice de ses fonctions. Le délinquant proteste à coups de poing en l'honneur de sa liberté individuelle; on l'emmène au violon. La portière reste sans agent; son ordre court grand risque de n'être pas rempli : elle en jette des cris de paon et se prétend ruinée.)

SCÈNE II

(*Les marches du perron. On y voit réunis tous les titres qui ont les honneurs d'une cote à la Bourse. Les plus fiers, les mieux classés, sont sous le péristyle : c'est l'aristocratie du lieu. On y reconnaît les Fonds français et étrangers, qui échangent des poignées de main; le Piémont a surtout de grands airs : il se sait bien soutenu. Tout auprès sont les Chemins de fer, qui se jettent dans les bras les uns des autres, et répètent cette manœuvre à satiété. La Banque de France garde son quant à soi; à peine consent-elle à adresser la parole aux Bons du Trésor; elle ne daigne pas saluer le Comptoir*

d'escompte qui passe. La catégorie des Obligations se tient à l'écart; elle fuit le bruit et se recommande par une attitude modeste. Sur les degrés se rangent les titres d'un ordre inférieur, et ce ne sont pas ceux qui font le moins de tapage : les Mines, les Gaz, les Docks, les Palais, les Lins, les Canaux, les Forges, les Charbonnages, les Zincs, les Filatures, les Caisses financières, enfin tout le menu de la spéculation. Des conversations s'engagent, des scènes se détachent du sein de ce tableau animé.)

L'EMPRUNT TURC.

(*Il est placé sur la dernière marche du perron avec une sébile en main et une tablette portative suspendue au cou. Sur l'un des côtés de cette tablette se trouve un lot de dattes; l'autre est garni de pastilles du sérail qui fument au nez des passants. Le costume de l'Emprunt turc est celui qu'a consacré l'Opéra-Comique : le turban à aigrette, avec un nœud de pierres du Rhin, la veste de velours brodée d'or, les bottes en maroquin et le mouchoir destiné aux odalisques. Rien de plus piteux que l'attitude de cet enfant désavoué.*

Pour mieux exciter l'intérêt, il chante ses malheurs sur l'air populaire de Richard Cœur-de-Lion.)

Air : *O Richard.*

O richards ! plus de foi !
Le sultan m'abandonne ;
Sur la terre il n'est donc que moi,
Qui s'intéresse à ma personne.

UN PASSANT, *jetant un sou neuf dans la sébile.*

Tenez, Osmanli, et tâchez de ne pas nous fausser compagnie une autrefois. Soyez Turc, mais soyez honnête.

L'EMPRUNT TURC, *reprenant sa romance.*

Le sultan m'abandonne.

LE PASSANT.

Assez, enfant du Bosphore ; on vous donne un patard pour en finir. Et surtout ne nous enfumez plus avec vos pastilles ; si le sérail n'en connaît pas d'autres, je le plains.

(*Sur les marches du milieu et à quelques pas de l'Emprunt turc, le dock Napoléon et le Palais de cristal causent de leurs petites affaires.*)

LE DOCK.

Eh bien, Palais, quand quittez-vous votre collier de planches?

LE PALAIS.

Et vous, Dock?

LE DOCK.

J'attends trois décrets. Et vous?

LE PALAIS.

Moi, quatre. J'ai la promesse qu'on me comblera.

LE DOCK.

Et moi donc! Que de concessions! Ce sera à demander grâce.

LE PALAIS.

Allons-nous briller alors! On verra vos moellons du moins.

LE DOCK.

Et vos vitres, je pense.

LE PALAIS.

Il ne vous manquera que de l'eau et des vaisseaux pour être un Dock accompli.

LE DOCK.

Et à vous une destination pour être un Palais lucratif.

LE PALAIS.

Point de gros mots, nous ne sommes point ici pour cela. Chauffons nos titres.

LE DOCK.

Voilà qui est bien dit : chauffons nos titres ! Et le reste à la Pâques prochaine, n'est-ce pas ?

LE PALAIS.

Ou à la Trinité.

(*Un grand mouvement se fait dans la foule : on se pousse, on se heurte et de proche en proche l'équilibre se perd ; c'est à qui prendra un point d'appui sur le voisin. Mêlée générale : des cris s'élèvent, de gros mots s'échangent, les coudes jouent, les talons de bottes caressent les durillons. De tous les côtés on se récrie, on cherche la cause de cette alerte ; elle n'est pas difficile à trouver. Dans un vide, qui s'est formé, deux champions s'escriment avec une conscience remarquable ; les poings résonnent, les yeux sont au beurre noir et les nez en bouillie. La galerie juge des coups.*)

LE BLANC DE CÉRUSE, *détachant une bourrade.*

Tiens, capon !

LE BLANC DE ZINC, *ripostant.*

Tiens, empoisonneur.

LE BLANC DE CÉRUSE, *même jeu.*

Pare ceci, flatteur de l'autorité!

LE BLANC DE ZINC, *même jeu.*

Et toi ceci, fléau du pauvre!

(*Ce dernier coup est décisif. Le Blanc de Zinc a passé une jambe avec tant d'art, que le Blanc de Céruse se trouve à terre ébranlé dans sa base de plomb et le fondement endommagé.*)

LE BLANC DE ZINC, *achevant son œuvre de démolition.*

Tiens! tiens! tiens! (*Il le bourre avec volupté.*)

(*Les Cuivres de la Mouzaia et de Ténez, en leur qualité de minéraux, se croient appelés à intervenir; ils se jettent entre les combattants et dégagent le Blanc de Céruse. Une fois debout, celui-ci retrouve son ardeur et sa rage : on a bien de la peine à le contenir.*)

LE BLANC DE CÉRUSE, *furieux.*

Laissez-moi! laissez-moi! Il faut que je lui mange le blanc des yeux à ce Blanc de malheur. Un intrigant pareil!

LE BLANC DE ZINC, *se remettant en garde.*

Viens-y voir! on t'en repassera une deuxième et sans commission.

LE BLANC DE CÉRUSE, *hors de lui.*

Pilier d'antichambres!

LE BLANC DE ZINC, *les yeux au ciel et philanthropiquement.*

Métal sans entrailles et qui déchires celles de l'ouvrier!

LE BLANC DE CÉRUSE, *montrant le poing.*

Je te plomberai, freluquet!

LE BLANC DE ZINC, *rendant le geste.*

Et moi, je te zinguerai, c'est plus moderne.

(*On parvient enfin à les séparer et à mettre entre eux la garantie des distances.*)

CHOEUR DE CHEMINS DE FER DANS LE LOINTAIN.

AIR D'ALINE : *Il faut, il faut quitter Golconde.*

Il faut se fondre et se confondre! (*bis.*)
C'est surtout dans les mêmes mains
Que l'on fait marcher les chemins.

(*La cloche annonce que la Bourse va s'ouvrir : le perron se dégarnit.*)

SCÈNE III

LE CRÉDIT MOBILIER, LE CRÉDIT FONCIER.

(*Ces deux personnages entrent dans l'enceinte de la Bourse par les deux grilles opposées et se dirigent vers l'escalier avec une certaine vivacité. Ils paraissent préoccupés l'un et l'autre.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *à part.*

Plus que jamais je persiste dans mon sentiment : j'ai besoin d'une affaire? Où trouver une affaire?

LE CRÉDIT FONCIER, *à part.*

J'y ai bien réfléchi et c'est mon dernier mot : il faut que je me renforce! il faut que je me renforce!

(*Ils gravissent les marches en décrivant un angle qui doit les mettre nécessairement en contact. Au sommet du perron, ils se rencontrent.*)

LE CRÉDIT MOBILIER, *l'arrêtant.*

Tiens, c'est vous? Vous ici!

LE CRÉDIT FONCIER, *l'imitant.*

Comme vous voyez! Et vous donc?

LE CRÉDIT MOBILIER.

(*A part.*) O fortune, voilà ma combinaison! (*Haut.*) Enchanté de vous voir.

LE CRÉDIT FONCIER.

(*A part.*) O Dieu de hasard, voici mon homme! (*Haut.*) Enchanté aussi.

LE CRÉDIT MOBILIER.

(*A part.*) Rompons les chiens d'abord; il ferait le renchéri. (*Haut.*) Quel rude temps! Brrrrr!

LE CRÉDIT FONCIER.

(*A part.*) Ne nous livrons pas; il serait intraitable. (*Haut.*) Très-rude! Brrrrr!

LE CRÉDIT MOBILER, *gaiement.*

Eh! eh! il me semble que je vous ai vu ailleurs qu'ici et sous un autre équipement. C'était le temps des beaux discours, et comme vous parliez alors de la Pologne! Belle cause! c'est dommage qu'elle ait fait le plongeon!

LE CRÉDIT FONCIER.

(*Sombre jusqu'aux larmes.*) Ne m'en parlez pas; elle a mon cœur pour tombeau. (*D'un ton enjoué.*) Mais, vous, non plus, vous n'avez pas toujours porté ce costume? Je vous ai connu sous

l'habit bleu-barbeau des saint-simoniens! Charmant négligé! En contiez-vous alors des drôleries! Doctrine aimable, ma foi! C'est dommage qu'elle ait coulé si promptement!

LE CRÉDIT MOBILIER.

A qui le dites-vous! Nous vivons dans un temps où rien ne dure! L'essentiel est de saisir les choses à leur heure et de les lâcher à propos! Vous n'êtes point étranger à cet art.

LE CRÉDIT FONCIER.

(*Haut.*) C'est me flatter : un maître comme vous! (*A part.*) Décidément il n'est pas à ce qu'il me dit; son esprit bat la campagne.

LE CRÉDIT MOBILIER.

(*A part.*) Il me tâte, c'est évident! Où veut-il en venir? Comme son œil plonge par-dessus ses lunettes!

(*Un moment de silence où ils s'observent avec opiniâtreté. Enfin, quand ils se sont bien mesurés et reconnus de force égale, ils s'abandonnent à un de ces rires que les augures devaient échanger en se rencontrant.*)

LE CRÉDIT MOBILIER.

Allons, voyons, accouchez, Polonais.

LE CRÉDIT FONCIER.

Et vous donc, saint-simonien?

LE CRÉDIT MOBILIER.

Peste! rien ne sert d'y mettre de la finesse avec vous!

LE CRÉDIT FONCIER.

Pas plus qu'avec vous; c'est du temps perdu.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Mieux vaut aller rondement, n'est-ce pas?

LE CRÉDIT FONCIER.

Comme vous dites, rondement: marchez.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Eh bien! en deux mots, j'ai besoin d'une affaire, d'une grande affaire.

LE CRÉDIT FONCIER.

Je l'ai. Et moi, j'ai besoin d'un homme fort, très-fort, d'un homme en crédit.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Je suis cet homme et disposé à vous servir. Quelle est votre affaire?

LE CRÉDIT FONCIER.

Cent millions d'Obligations.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Et cet homme fort, pourquoi?

LE CRÉDIT FONCIER.

Pour me défendre, si l'on m'attaque. Non pas que j'aie des craintes; mais, à tout hasard, je veux prendre mes précautions.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Vous aurez tout cela : les cent millions, et l'homme fort, votre affaire et la nôtre. Acceptez-vous?

LE CRÉDIT FONCIER.

De grand cœur.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Vous serez ainsi à l'abri des surprises : nous avons le bras long. Désormais qui vous touche, nous touche, entendez vous; nos opérations sont liées.

LE CRÉDIT FONCIER.

Soit; mais comment?

LE CRÉDIT MOBILIER.

Vous allez voir. D'abord point de souci pour vos Obligations; c'est nous qui les lançons, et vous verrez comment. Sur les cent mille, nous en pre-

nons soixante mille, c'est déjà un joli denier; les autres iront aux nues. Ce n'est pas tout : j'ai en vue un petit système de tirage au sort qui dépassera tout ce qu'on a imaginé de plus ingénieux en ce genre. Le Français aime à voir tourner la roue du hasard.

LE CRÉDIT FONCIER, *riant.*

Il est fou des gros lots.

LE CRÉDIT MOBILIER, *même jeu.*

Nous lui en donnerons.

LE CRÉDIT FONCIER.

Avec des mécaniques Fichet, tout ce qu'il y a de plus soigné, n'est-ce pas?

LE CRÉDIT MOBILIER.

Oui, et des tirages solennels comme pour la ville de Paris, conseil d'administration présent et au grand complet.

LE CRÉDIT FONCIER, *avec un accent désespéré.*

Ah! mon Dieu! Et moi qui n'y songeais pas? Mon conseil! l'austérité même!

LE CRÉDIT MOBILIER.

Eh bien?

LE CRÉDIT FONCIER.

Une loterie ! Jamais il n'y prêtera les mains ! On voit que vous ne le connaissez pas.

LE CRÉDIT MOBILIER, *riant.*

Bah !

LE CRÉDIT FONCIER, *sérieux.*

C'est comme je vous le dis.

LE CRÉDIT MOBILIER, *lui poussant le coude, et avec un sourire significatif.*

Pas même pour l'amour du Crédit Foncier.

LE CRÉDIT FONCIER, *vaincu et s'épanouissant à ce dernier mot.*

Vous m'en direz tant ! (*Lui tendant la main.*) Touchez là.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Voilà qui est convenu ; nous mettons nos affaires dans le même lit. C'est un moyen de les chauffer.

(*Chantant sur un air du* Rossignol) :

Marchons, marchons ensemble
Et marchons tour à tour.

Répétez.

LE CRÉDIT FONCIER.

Marchons, marchons ensemble
Et marchons tour à tour.

LE CRÉDIT MOBILIER.

Marchons ensemble

LE CRÉDIT FONCIER.

Et marchons . . . .

LE CRÉDIT MOBILIER.

tour à tour.

LES DEUX CRÉDITS.

(*En duo.*) Marchons, marchons ensemble
Et marchons tour à tour.

LE CRÉDIT FONCIER *exalté par le chant.*

O Mobilier! il n'y a que vous pour concevoir de ces idées qui font événement. On voit bien que vous vous êtes abreuvé aux grandes sources et que vous y avez laissé tous vos préjugés.

LE CRÉDIT MOBILIER, *sur le même ton.*

Mais il me semble, ô Foncier, que l'on peut vous renvoyer le compliment avec quelque à-propos. Savez-vous que c'est fort de résister à tous les bouleversements et de retomber toujours sur vos jambes, comme vous le faites? Parole d'honneur, vous avez là un beau talent.

(*Ils s'en vont ensemble, en riant, bras dessus bras dessous.*)

SCÈNE IV ET DERNIÈRE

LE ROI DES BAISSIERS.

(Il paraît au sommet du perron, comme la statue du Commandeur, le geste fier, l'air impassible, en homme accoutumé à faire la loi. On sent le maître et non le parvenu. Les deux Crédits essaient de soutenir son regard; mais il y éclate tant de millions qu'ils en éprouvent des éblouissements. Un peu confus, ils se dérobent par une des portes d'entrée : le Roi des Baissiers les accompagne d'un geste passablement dédaigneux.)

Liguez-vous, mirmidons, enflez-vous pour paraître plus gros, peu importe; vous n'échapperez pas à votre destin. Ah! vous voulez arriver à la taille des demi-dieux, marcher sur le même plan, mener le même bruit, assembler ou dissiper les mêmes nuées. Eh bien! essayez : je suis prêt. Vous verrez ce qu'il en coûte de faire monter la moutarde au nez d'un homme tel que moi.

(Coup de tonnerre de Bourse. La toile tombe.)

V

LES FAVORIS DU DESTIN

Il y a eu un moment, et c'est encore bien près de nous, où l'on eût dit que toute la population française allait s'enrichir, se créer des rentes et s'élever par la fortune aux honneurs de l'oisiveté. La recette était des plus simples ; il ne s'agissait que d'acheter, acheter toujours, sans trêve ni merci. Un automate eût pu le faire, et rien de plus clair que le résultat. On avait un titre pour mille francs aujourd'hui, je suppose : le lendemain il valait onze cents francs, douze cents francs le jour d'après, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il eût doublé de prix. Au début, on n'avait qu'un gousset de garni ; en moins d'un clin d'œil l'autre l'était : l'art de la magie ne connaît rien de mieux.

On conçoit qu'une semblable manière d'acqué-

rir ait jeté un grand trouble et exercé de profonds ravages dans l'âme des portiers. Aucune classe ne reçoit à un plus haut degré l'impression des événements. Malheureusement ils s'y sont pris trop tard. A peine en cite-t-on cinq ou six qui, mieux avisés ou plus heureux, ont opéré à temps et acheté aux Batignolles ou aux Thernes des propriétés charmantes, dont on leur tire le cordon à eux qui l'ont tant tiré. Les autres ont manqué l'occasion ou n'en ont profité que d'une manière incomplète ; les plus maladroits se sont jetés dans la mêlée lorsqu'il n'y avait plus que des blessures à recevoir. C'est une revanche à prendre.

Dans la banlieue il y a eu quelques veines heureuses pour les marchands de vins en exercice et les blanchisseurs retirés L'épicerie a, dit-on, frappé juste, la mercerie moins ; mais où l'effet a été le plus violent, c'est dans le sein de la bourgeoisie. Il serait difficile de raconter toutes les scènes auxquelles ont donné lieu, dans ces ménages ordinairement si serrés, les surprises inattendues de la fortune. A de certains signes, aucun œil humain n'eût pu s'y tromper. Changeait-on le meuble du

salon? couvrait-on les parquets de tapis? madame donnait-elle un thé, prenait-elle une voiture de remise, achetait elle un chapeau ou une robe dans les magasins en renom? allait-on au bal, avait-on loge au théâtre? Monsieur se coiffait-il d'un chapeau neuf ou commandait-il un paletot noisette? On pouvait dire sans hésiter et en toute connaissance de cause : la Bourse a passé par là.

Voyons plus haut maintenant, abordons les hommes en relief, ceux que la voix publique a désignés comme les favoris du destin et les héros de cette course à la hausse. Il se peut qu'au milieu de fluctuations plus récentes, il y ait eu à décompter pour eux, et je ne jurerais pas qu'une portion de leurs profits ne soit restée sur ce champ de bataille ; mais je prends les choses avant le moment du déclin et à l'apogée de la réussite. Les voici tous ; saluons les plus célèbres, les gentilshommes de la spéculation, ceux qui comptent dans la politique ou dans la finance ! Mais pour un nom connu que de noms obscurs! Que de nouveaux astres dans le monde des millionnaires? D'où sortent-ils? de bureaux de publicité ou de revues mensuelles, des

derniers recoins de l'industrie ou de la banque. Et qu'ont fait ces gens-là pour monter si haut? Ils ont osé.

Il en est un surtout dont j'éprouve le besoin de dire quelques mots et de tracer l'esquisse. C'est un mortel né sous une étoile heureuse et qui n'a qu'une passion dominante, celle d'acheter indéfiniment. Il achète tout ce qui se présente; il s'achèterait lui-même si la vente d'un blanc était tolérée en pays chrétien. A part cet excès il a commis tous les autres, comme on va le voir.

Parti de sa province avec un bagage fort léger, il arriva à Paris, il y a quelques années de cela, n'ayant pour se défendre contre les atteintes du besoin que le goût impérieux sur lequel s'est élevée sa fortune. Il acheta dès le premier jour; il acheta ce qu'on voulut bien lui céder, et ce n'était pas grand'chose : ses capitaux ne lui permettaient point d'écart. Seulement il y gagna de s'entretenir la main et d'alimenter son penchant. Depuis lors il ne fit qu'acheter de plus en plus, achetant quoi que ce soit, pourvu qu'il achetât. Cette passion est de celles que rien n'assouvit et qui s'excitent au lieu

de s'apaiser par un fréquent exercice. Témoin les brocanteurs.

Inutile de dire sur quels objets se porta d'abord cette soif d'acheter; l'intérêt réel ne commence que lorsqu'elle trouva enfin un théâtre et des éléments sérieux. Ce fut au moment où les chemins de fer remplirent la Bourse de leurs coupons. Notre héros en acheta, la chose va de soi, il en acheta tant qu'il le put, on devait s'y attendre. Mais là encore il rencontra une limite, et il fallut s'arrêter. Alors que fit-il? Ne pouvant en acheter, il offrit d'en prendre en pension. L'idée était neuve, elle eut du succès; il lui en arriva de toutes parts. Il était à craindre que ces chemins, mis au régime commun, ne fissent mauvais ménage et que les médiocres n'endommageassent les bons. Notre héros y pourvut, les apprivoisa, les nourrit de dividendes et parvint à les faire vivre dans la même caisse, en parfait accord. Dès ce moment le problème était résolu; il ne restait plus qu'à en tirer tout le parti possible. Ce fut fait, et il y eut plus d'un million au bout.

Ainsi cette idée fixe d'acheter avait abouti à un

succès : ce succès ne fit que s'accroître. Plus il achetait, plus notre héros désirait acheter. Il toucha à tout ce qui parut, en prit plus ou moins, se gorgea de valeurs, se bourra de titres, accepta sans regarder, tant et si bien que lorsque la hausse survint, elle le souleva ainsi pourvu et le porta en plein courant de bénéfices.

Ce fut alors que sa manie se montra sous un jour nouveau et inattendu ; il se mit à acheter des journaux. Déjà il en avait un d'un caractère spécial ; c'était bien assez pour charmer les loisirs d'un homme ; il désira mieux, il en voulut avoir qui parlassent au public tout entier et fussent universels, politiques et littéraires, conformément à leur titre. Notre héros avait entendu dire qu'un journal est à la fois une arme et un talisman, une arme pour contenir les uns, un talisman pour fasciner les autres, et qu'habilement conduit, il rend des services variés et qui ne sont pas tous honorifiques. C'en fut assez pour le décider. Il entra dans cette voie pleine d'embûches et d'avertissements.

Il acheta donc un journal, un grand journal, ce qui lui donna l'idée et le goût d'en acheter un se-

cond. Celui-ci était un routier, qui avait battu tous les buissons de l'opinion et blanchi sous des harnais bien divers : pour expier les péchés de son jeune âge, en vieillissant, il s'était fait capucin et brûlait chaque jour ses faux dieux d'autrefois, les pieds nus, le cierge au poing et la corde au cou. Jamais spectacle plus salutaire n'émut le cœur du juste et ne troubla celui du mécréant. C'est à de pareils traits que se reconnaît le doigt d'en-haut : seul il a le don de toucher de telles âmes.

Toujours est-il que notre héros, en veine d'acheter, voulut, coûte que coûte, acheter ce patriarche des journaux, ce vieux pécheur que venait de visiter la grâce et qui s'administrait des coups de discipline si exemplairement. La négociation était délicate et offrait plus d'un écueil. Le journal en question appartenait alors à un Monsieur qui s'y trouvait bien, s'y carrait, y roucoulait quelques articles de loin en loin, s'y donnait des airs profonds et y faisait beaucoup de poussière. Or il s'agissait de mettre le prix à tout cela : c'était fort cher. Quand on en vint aux premiers chiffres, un cri de surprise échappa à l'intrépide acquéreur ; il

se sentit fléchir, se voila le front et ne voulut plus en entendre parler. Mais bientôt la vocation reprit le dessus : on eût dit qu'une voix d'en-haut lui criait : Achète ! achète !

Il se remit donc en ligne, et un rendez-vous fut pris ; les deux parties devaient s'y trouver en présence. On a des entrevues célèbres, celle de l'île des Faisans, celle de Tilsitt : aucune ne valut celle-là ; il faudrait une plume d'ambassade pour en célébrer dignement les beautés. En quête des meilleurs arguments, et comprenant l'éloquence à la manière de Quintilien, l'acquéreur avait bourré de billets de banque toutes les poches de ses habits ; le vendeur se contentait de porter haut sa cravate et de s'y rengorger avec la grâce d'un gentilhomme accompli. Sa partie avait mis chapeau bas, lui resta couvert ; il fixait ainsi les degrés d'importance et la différence des conditions. Il resta couvert comme un souverain devant sa cour, comme il avait coutume d'être devant ses rédacteurs et ses commensaux. C'est un genre à lui : qui n'a le sien ?

Peut-être, en pénétrant dans son âme, y eût-on

entrevu le germe d'un mal secret et la cause de ce dédain des bienséances. Dans une heure, dans vingt minutes peut-être, il allait déposer ce sceptre, si bien placé dans sa main et dont il s'était si agréablement servi, abandonner cette œuvre d'industrie et d'art où son âme et ses fonds étaient enchaînés, quitter cet établissement où il avait fait tant de poussière, et quelle poussière! Affligeante abdication! Sacrifice douloureux! Lorsque Charles-Quint se résolut à descendre, il était du moins au sommet des grandeurs; mais, lui en occupait tout au plus les premiers échelons; il lui restait encore tant de bruit à faire et de poussière à soulever! Et il fallait renoncer à tout cela, et, après avoir marché presque l'égal d'un gouvernement, il fallait se résigner à n'en plus être que le modeste serviteur. Quelle déchéance!

Voilà les regrets, les ambitions, les peines mystérieuses auxquelles il s'agissait d'offrir un dédommagement suffisant. Certes, pour qu'une semblable affaire se conclût, il fallait un homme bien déterminé à acheter en face de ce possesseur si peu résolu à vendre. Cet homme était là; la na-

ture l'avait créé tel, mais l'art y avait ajouté ses perfectionnements. A aucun prix, sous aucun prétexte, il n'eût lâché la proie qu'il avait convoitée. Ses instincts l'entraînaient. Qu'importait la somme? Une fois nanti, il la retrouverait et au delà : lui qui avait accoutumé tant de chemins de fer à la vie en commun, il dresserait bien trois journaux à ce régime. Au besoin, il les mettrait en coupons, battrait monnaie avec et en resterait le maître, après les avoir pour ainsi dire aliénés. Ainsi calculait ce prudent esprit en face de cet autre esprit mélancolique. Chacun d'eux suivait sa pente; l'enchère s'ouvrit.

Elle n'eut pas de longs incidents; dès son premier chiffre, le vendeur fut pris au mot :

— Tant pour le journal, dit-il.

— C'est fait, répondit l'acquéreur.

— Au comptant, reprit le vendeur.

— Voici, conclut l'acquéreur en tirant de ses poches des réponses irrésistibles.

Il y eut chez le vendeur un moment d'hésitation et d'angoisse : peut-être craignit-il un piége, ou plutôt éprouva-t-il une surprise mêlée de regret.

Au moment de se dessaisir, la grandeur du sacrifice lui revenait à l'esprit, et il en ressentait un de ces ébranlements qui atteignent les plus fortes âmes. Il ne pouvait croire que tout fût fini, qu'il eût, sur un mot, jeté au vent ses rêves d'honneurs et de puissance; qu'il fût redevenu un simple mortel de demi-dieu qu'il était; qu'il eût renoncé à jamais, et de gaieté de cœur, aux hommages qui entourent le maître d'un journal. Dans sa détresse, il chercha où se reprendre, où se rattacher; il essaya de retenir d'une main ce qu'il donnait de l'autre :

— Et moi? dit-il.

C'était rouvrir l'enchère et remettre tout en question. La traite remplaçait le marché; après le journal, il fallait acheter l'homme. Tout autre que l'imperturbable acquéreur eût hésité; lui s'en garda bien. Il devina les combats de cet esprit à la fois intéressé et superbe; il sentit que l'amour de la gloriole allait l'emporter sur l'amour de l'argent, et que, sur le plus léger prétexte, l'affaire lui échapperait : il alla droit au but.

— Combien? dit-il.

Le mot était simple et d'un goût antique; il fer-

mait les issues et traçait un cercle dont on ne pouvait plus sortir. Bon gré, mal gré, il fallut y rester et répondre catégoriquement. Tâche délicate et bien faite pour alarmer la pudeur! Il s'agissait de s'évaluer soi-même, de mettre un prix aux facultés positives, aux facultés négatives, à la retraite et à l'abstention, enfin à une masse de titres politiques, littéraires et universels, comme dit celui du journal. Un vendeur vulgaire se fût montré discret, eût visé bas; le nôtre visa haut, très-haut.

— Tant, dit-il.

— Les voici, répliqua l'acquéreur, sans daigner discuter. Signons.

Il signa alors, comment s'y refuser? La tête égarée et la mort dans l'âme, il signa son acte d'abdication avec une plume qui doit figurer un jour dans le Musée des souverains. Et tout cela pour un peu d'or, c'est-à-dire beaucoup d'or. O infirmité humaine!

Depuis ce fatal moment, ce n'est plus le même homme; il penche vers la terre comme le saule et gémit comme le passereau à qui un enfant barbare vient d'enlever ses petits; encore quelques accès, et

il figurera, avec René et Obermann, dans la famille des mélancoliques célèbres. L'un de ses regrets les plus vifs, c'est de n'avoir pas mis un prix à la poussière qu'il faisait. Assurément il peut faire encore de la poussière, mais ce ne sera plus la même poussière.

Quant au héros de l'affaire, il a porté son succès sans émotion ni orgueil et l'a mis immédiatement en commandite. C'est sa manière à lui ; il ne voit dans les choses que ce qu'elles ont de positif. D'ailleurs il est plus que jamais entiché d'acheter ; il achètera tout ce qui se présentera : le Pérou, le Grand-Mogol, Golconde, le temple de Jérusalem, la création entière. Si un jour Paris est à vendre, on ne répétera pas ce qu'un prince numide disait de Rome. Paris a un acheteur tout trouvé : qu'il dise son prix !

VI

VIEUX HABITS, VIEUX GALONS

J'aime l'habit noir et ne m'en cache pas; il est simple, il est sévère, c'est l'habit du siècle. Aucun ne convient mieux à un peuple fou d'égalité, fou au point qu'il applaudit aux coupes réglées exercées sur le mérite. L'habit noir, c'est vous, c'est moi, c'est tout le monde ; l habit noir sied au plus humble comme au plus fier, il couvre avec une convenance égale les épaules du gentilhomme et celles du parvenu.

Assurément l'habit de marquis avait sa raison d'être lorsqu'il existait des marquis. L'idée d'un marquis ne se séparait pas du costume français, de l'épée en broche, des talons rouges, du chapeau monté et de la coiffure à l'oiseau royal. On n'eût pas imaginé un marquis sous une autre apparence

que celle-là; il était de rigueur que la mise fût assortie à l'individu, qu'elle fût pimpante, fanfaronne, impertinente comme lui. Il y avait harmonie complète entre ces deux objets : le marquis et l'enveloppe du marquis.

Mais où sont les marquis aujourd'hui, et si le marquis a disparu, à quoi bon l'habit? J'ai bien ouï parler çà et là de quelques marquisats de fraîche date, les uns éclos, les autres à éclore, le marquis du calicot, le marquis de la porcelaine opaque, bien dignes de figurer tous deux à côté du chevalier de la betterave et du vicomte de l'organdie. Mais quelque estime que je professe pour les produits sortis des manufactures de ces messieurs, et tout en rendant justice aux madapolams de l'un et aux soupières de l'autre, il m'est impossible de voir en eux les équivalents des gentilshommes d'autrefois, tels que la tradition nous les peint et que la pensée nous les retrace, charmants, sautillants, poudrés à frimas, adorables de fatuité, portant leur brette avec autant de grâce que leur nom, vifs sur le point d'honneur et prompts à dégaîner, faisant la roue à l'Œil-de-Bœuf ou rossant le guet

quand ils étaient ivres, enfin complets dans leur genre et surtout parfaitement à l'aise dans les entournures de leurs habits. Non, on aura beau faire, de ces marquis-là il n'en existe plus ; la race en est éteinte, et toutes les contrefaçons du monde ne la feront pas revenir.

C'est sous les armes que le vrai marquis se manifestait. Il avait une manière à lui de jeter son chapeau sous son bras et de le saisir au vol pour ainsi dire, de se barbouiller le nez de tabac et de secouer les dentelles de son jabot, de pirouetter sur ses talons et de se caresser le gras des jambes, de jouer avec ses breloques d'acier ou de plonger les mains dans les goussets de sa culotte, tout cela sans gène, sans effort, avec harmonie, avec abandon : rien n'y semblait équivoque ni emprunté.

Que le faux marquis est loin de là ! Comme il paraît ennuyé de ses vêtements, inquiet de ses gestes, gauche dans ses allures ! Il ne sait ni quelle pose prendre, ni quel maintien garder ; il ne sait ni marcher, ni rester en place, ni porter la tête, ni loger ses mains : entre son costume et lui point d'accord ; tout y est disparate. Entre-t-il dans un sa-

lon? son passage sera signalé par des accidents sans nombre et des ravages sans fin. Ses talons iront marquer leur empreinte sur des souliers de satin, les cornes de son chapeau sillonneront des joues fraîches et roses, son épée en broche saccagera les malines et les valenciennes, pratiquera d'abominables trouées dans les points d'Angleterre et d'Alençon, se livrera, en un mot, à une extermination générale des dentelles et jonchera le sol de leurs débris.

Aussi quels cris, quelles plaintes, quelles révoltes lorsque le faux marquis passe! Que de regards courroucés! Que de bouches unies pour le maudire! Et encore y met-on de la discrétion. Il existe dans le Code civil un article qui oblige l'auteur d'un dommage à en indemniser la victime. D'un autre côté, personne n'ignore ce proverbe, fruit heureux de la sagesse des nations, qui dit que lorsqu'on brise les verres, on doit les payer. Voilà des textes dont il serait facile de se prévaloir contre le faux marquis et ses dévastations. A la fin de chaque soirée, il recevrait des mains d'un huissier la note de ses frais. Qui le sait? Peut-être cette

leçon suffirait-elle pour le guérir? Peut-être trouverait-il, à ce prix, le port de son costume un peu trop cher et serait-il forcé de reconnaître que ses moyens ne lui permettent pas d'en multiplier les exhibitions.

J'ai entendu quelquefois parler du respect qui s'attache au costume, des airs majestueux qu'il donne, de la dignité qui y est inhérente et de l'effet merveilleux qu'il produit sur les populations. J'avoue qu'à l'observation rien de semblable ne m'a frappé; il m'a semblé, au contraire, que la valeur d'un homme ne gagne rien à ces travestissements. C'est que rien n'impose que ce qui sied, et rien ne sied que ce qu'on a l'habitude de porter. Entre le corps et ses ajustements se créent, à la longue, une affinité, une relation qui les identifient, pour ainsi dire. L'uniforme couvre habituellement l'homme d'épée; aussi n'est-il pas sans raideur sous le costume civil. Qui ignore les railleries dont on poursuit le bourgeois endimanché, et qui ne distinguerait un ecclésiastique en habit de ville et en chapeau rond? Il en est de même d'un personnage de salons lorsque, par occasion seulement et

dans un jour d'apparat, il ceint la flamberge et met ses broderies au jour. C'est un homme nouveau : dans sa maison personne ne le reconnaît, ni sa femme, ni ses gens; lui-même s'y trompe : volontiers il se prendrait pour un autre. Fait-il un geste, il est faux ; un mouvement, il est gauche; il trébuche, il est tout d'une pièce sous un collet qui l'étreint. Rien de tout cela ne le flatte ni l'embellit. Comment veut-on que sa dignité s'en accroisse? qu'il y gagne en influence, en ascendant, en majesté? Un homme n'est point imposant ainsi; c'est encore de la chance quand il n'est que singulier.

N'a-t-on pas entrepris de remettre en honneur la culotte courte, où nos pères déployaient tant d'avantages naturels? Exhumation téméraire et déjà expiée! J'ai assisté aux derniers jours de la culotte courte et ils n'étaient pas brillants; le vide s'y montrait déjà. Que l'on persiste, et on pourra voir jusqu'où nous sommes descendus. Déjà bien des signes de décadence pèsent sur ce malheureux temps : celui-ci ne sera pas le moins significatif. C'est à la jambe que l'on reconnaîtra à quel poin nous sommes dégénérés. Hélas! le peu qui s'en

est montré suffit pour donner la mesure de ce qui se cache. Comment en serait-il autrement? Autrefois la jambe était un produit naturel, vivant à l'air libre, et y acquérant ces proportions académiques et ces contours vigoureux dont les anciens tableaux nous offrent des échantillons si distingués. C'est là qu'il faut en revenir, lorsqu'on veut apprécier ce qu'est la jambe humaine et de quoi elle est susceptible, sous un régime favorable à ses développements. La vie y abonde, la grâce y éclate. Mais aujourd'hui est-il de son essence d'arriver à rien de pareil, à rien qui en approche? Les résultats pourraient-ils être les mêmes, lorsque les conditions ont si visiblement changé? Soyons justes. De quelle façon traitons-nous la jambe, jadis l'objet de tant de soins et d'égards? C'est pitié d'y songer. Avilie, emprisonnée, étrangère au monde extérieur, elle a été réduite au rôle le plus obscur, et privée de ce qui rend les espèces robustes, les caresses de la brise et la lumière du soleil. Aussi, comme elle s'est vengée! Quels affronts elle inflige à notre génération! A quels humiliants stratagèmes elle assujétit ceux qui essaient

de se prévaloir de ses avantages, la ouate, le coton, la bourre, tout ce qui supplée aux formes absentes et n'en fait que mieux ressortir le prix ! Non, assez de ces expériences, assez de ces déguisements; laissons la culotte où elle doit rester, dans le domaine de la tradition, et que le pantalon couvre les témoignages de notre dégénérescence !

Il eût été de bon goût que l'homme fût demeuré seul dans cette excursion téméraire vers le passé ; malheureusement la femme y a trempé et avec un mécompte égal. Comme nous avons de faux marquis, nous avons de fausses duchesses. Les vraies duchesses, on sait ce qu'elles furent et comment elles vivaient, avec quel goût elles portaient leurs toilettes et leurs débauches ! Ainsi en fut-il des Longueville et des Montbazon, celle-ci jetant de Rancé dans un cloître, celle-là le grand Condé dans la Fronde, où elle eut sa place et son rang. Voilà des duchesses et qui avaient le droit d'en arborer les attributs. Les noms y étaient, les grands airs, le geste, la marche, l'accent, le visage, tout enfin ; pas un trait, pas un détail qui, chez elles, ne dénonçât l'origine : elles étaient duchesses, même

dans l'abandon, même quand elles l'oubliaient. C'était dans le sang, dans la vie même ; elles devaient l'être jusqu'au bout.

Mais, de bonne foi, nous reste-t-il quelque chose de pareil? Où sont les noms de souche royale? Où sont les airs de race, le port, le langage, inséparables des honneurs du tabouret? S'il existe encore des Longueville et des Montbazon, qu'elles sortent de la foule et qu'on les voie! S'il n'en existe plus, et c'est à croire, pourquoi essayer de les parodier? Pourquoi des robes à la duchesse, s'il n'y a plus de duchesses? De ce qu'on aura commandé à Lyon des brocarts imités du XVIIIe siècle, de ce qu'on aura une robe copiée sur un modèle de Watteau, avec une agrafe en diamants ou un nœud de dentelles, et laissant voir la naissance de la jupe, comme au beau temps de madame de Pompadour, s'ensuivra-t-il que l'on sera davantage duchesse pour cela? Croira-t-on avoir conquis un blason à si peu de frais et fait oublier les véritables armes de la famille, une aune de marchand, un rabat de procureur, une houe de paysan, un métier de manufacturier, les armes du travail, si dignes d'es-

time et si honorables pour qui n'en rougit pas?

Je conclus : plus de fausse duchesse, plus de faux marquis ; soyons de notre temps. Que chacun porte ce qu'il sait porter, c'est un vœu bien humble et l'on en peut croire un homme qui, en sa qualité de membre de l'Institut, est assujéti aux servitudes du costume et se trouve fort emprunté et fort mal à l'aise quand il est obligé de le revêtir.

VII

QUELQUES VARIÉTÉS DE BOUDEURS

Il y a des gens qui boudent, et je le conçois : on bouderait à moins. Ce que je voudrais, c'est qu'on y allât de franc jeu et qu'on ne rît pas d'un œil tout en ayant l'air de pleurer de l'autre. Me tromperais-je en ceci? Serais-je le jouet d'une illusion? Je ne sais; mais il me semble que cette situation est celle de beaucoup de personnes qui luttent de leur mieux pour en sortir et s'efforcent, avec un héroïsme romain, de cacher leur joie et de montrer leurs larmes.

Écoutez-les; ils sont à l'état de révolte perpétuelle et d'indignation permanente; ils ne supportent rien de ce qu'ils voient, rien de ce qu'ils entendent, sans protester ni frémir; ils ont dans le cœur des volcans qui sont à la veille de déborder,

et dont il sortira un jour d'ardentes laves de colère; ils recueillent avec avidité et répètent avec empressement toutes les malignités qui se débitent sous le manteau; ils savent des premiers les nouvelles fâcheuses, s'il y a quelque nuage à l'horizon ou quelque froideur de la part des cours; ils font le plus de bruit et de mal qu'ils peuvent; ils s'agitent, se démènent, trépignent au besoin; ils sont les plus froissés, les plus hostiles, les plus ulcérés des hommes. Et en même temps, circonstance étrange, on voit leurs noms figurer partout; ils sont de toutes les affaires qui se créent, de toutes celles qui se transforment; ils sont de toutes les compagnies, de tous les conseils, de toutes les entreprises qui ont besoin, pour être viables, de recevoir le baptême administratif.

Sans avoir l'esprit mal fait, ni se faire accuser de tirer sur les siens, n'est-il pas permis de concevoir quelque étonnement à la vue d'un semblable spectacle? Soyons sincères; la sincérité ne gâte rien. Comment croire que ces singuliers mécontents puissent s'affecter beaucoup d'un état de choses qui les enrichit, et nourrir à son égard de mor-

telles haines? Comment supposer que l'humeur qu'ils montrent, la colère dont ils paraissent animés soient des sentiments vrais, réels, profonds, et non un simple jeu de leur part et une contenance, pour ainsi dire? La Mythologie nous raconte des merveilles au sujet des sons de la lyre : rien n'y résistait, disent les légendes de ces temps naïfs; les bêtes féroces en étaient domptées, et les pierres venaient se ranger d'elles-mêmes sur les murs en construction. Eh bien! ce qu'était la lyre aux âges fabuleux, je crains fort que l'argent ne le soit dans notre époque positive : il a un son auquel peu de vertus résistent, même les plus farouches, les moins susceptibles d'amollissement.

S'il en est ainsi, pourquoi ces douleurs, pourquoi ces regrets? Feints, c'est de la comédie; réels, c'est de l'ingratitude. Boude-t-on ceux dont on accepte les présents? Mord-on la main qui ne s'ouvre que pour des largesses? Mon Dieu! il y avait un autre parti à prendre, plus simple, plus naturel, et qui n'exigeait pas tant d'efforts; il suffisait pour cela de céder au courant, de suivre la

foule. La foule n'y a mis ni grimaces, ni apprêts, elle a joui du bénéfice des événements sans froncer le sourcil ni se voiler le visage, elle n'a pas tenu rigueur aux trésors qui lui arrivaient.

Qui n'a assisté à ce spectacle et qui ne s'en souvient? Nous l'avons mieux vu que personne, nous dont on se délivrait comme d'un préjugé. Devant la fortune qui souriait, il y a eu en général peu de place pour le scrupule. Le porteur d'actions ou de coupons de rente les voyait fructifier dans ses mains d'une manière inespérée; le spéculateur en tirait plus de parti encore en les multipliant par les manœuvres et les ressources du jeu; le commerçant, dont les magasins étaient remplis, suivait d'un œil ému la hausse universelle des denrées; l'armateur ne songeait pas, sans une joie secrète, aux excellents prix qu'allaient remonter ses cargaisons éparses sur les mers; l'officier ministériel se réjouissait du renchérissement des offices, le marchand en détail de l'activité de la vente, les théâtres de l'accroissement des recettes, l'hôtelier de l'affluence des voyageurs; enfin le propriétaire reprenait de grands airs, élevait ses prétentions, et

répétait un mot ancien et resté célèbre : « Dieu soit loué et mes boutiques aussi ! »

Voilà de quels sentiments cette foule était animée : elle ne boudait pas, à quoi bon ? elle s'enrichissait ; c'était du temps mieux employé. D'ailleurs s'enrichir et bouder, est-ce compatible ?

Il est encore d'autres boudeurs que ceux auxquels je viens de faire allusion ; le genre est bien pourvu et les variétés abondent. La plus singulière est celle qui émarge et s'afflige, palpe et souffre, n'aborde les caisses du trésor que la larme à l'œil et en exhalant de longs soupirs. De cette variété-là, j'en ai beaucoup rencontré, et où ne s'en glisse-t-il pas ? Les corps constitués eux-mêmes, si sages qu'ils soient, n'en sont point exempts : est-il tableau qui n'ait ses ombres ?

A ce sujet, qu'on me permette un court récit, sous la seule réserve qu'il sera confidentiel : que le secret en reste entre mes lecteurs et moi. Au commencement de l'hiver dernier, je traversais un matin le jardin des Tuileries ; c'est mon chemin ordinaire quand je vais au delà des ponts. L'air était doux, un peu chargé de brume ; la brise déta-

chait des marronniers les feuilles d'arrière-saison et en jonchait le sol dans toute l'étendue des quinconces. Plus de ramiers au sommet des arbres dépouillés; ils avaient cédé la place aux corbeaux, que signalaient leurs croassements. Une teinte de deuil enveloppait les objets; les troncs humides attristaient le regard; les statues même semblaient frissonner et souffrir sous cette atmosphère nébuleuse. C'était une de ces journées où la vie est moins douce aux gens heureux et plus lourde à ceux qui en portent impatiemment le poids.

Je marchais d'un pas rapide, distrait, comme je le suis toujours, lorsque dans ce cadre déjà sombre j'aperçus, à deux pas de moi, une physionomie plus sombre encore et qui ne m'était point étrangère. En effet, j'y reconnus un de mes amis parlementaires, un personnage qui occupait, dans nos anciennes assemblées, un banc voisin du mien et qui, compris dans les combinaisons nouvelles, y avait obtenu un poste fort avantageux. Rien de surprenant à cela. Il passait pour un esprit délié, judicieux, prompt aux accommodements, allant d'emblée au fond des choses et trop expérimenté pour

ne pas alléger sa marche du bagage gênant des illusions.

Il vint à moi et me tendit la main ; je répondis à sa politesse. En fait de vertu j'entends ne le céder à personne, mais je n'en prends pas des airs plus rogues pour cela. D'ailleurs eussé-je été en mauvaise disposition, que son aspect m'eût désarmé. Cet homme était affligeant à voir ; il respirait la douleur, et exhalait la mélancolie par tous les pores. Il était plus triste que la saison, plus triste que la nature ; le ciel ne portait pas de nuages aussi épais que celui dont son front était chargé. Le vêtement même se ressentait de cet état de l'âme ; il avait je ne sais quoi de sombre et de fatal. C'est au point que l'examinant avec attention, je me pris à douter que ce fût le même homme.

Lui, pourtant, ne quittait pas ma main et la serrait d'une manière opiniâtre : on eût dit qu'il ne trouvait point d'autre issue aux sentiments dont il était assailli. Enfin la parole se fit jour :

— Eh bien, me dit-il en accompagnant ces mots du plus magnifique soupir qui soit jamais sorti d'une poitrine humaine.

— Eh bien, répondis-je avec l'accent d'un philosophe qui sait compatir aux orages du cœur; qu'y a-t-il de nouveau? que devenez-vous?

Au lieu de satisfaire à des questions si précises, mon homme leva les mains au ciel et tira du fond de ses poumons un gémissement nouveau.

— Ouf! dit-il.

— Soit, repris-je; soulagez-vous. Et puis?

— Ah! s'écria-t-il.

Les soupirs se succédaient en augmentant d'énergie, et les gestes étaient à l'unisson. Impossible de prolonger le spectacle d'une pareille douleur, en plein air surtout et devant témoins; il fallait brusquer les choses :

— Mais encore? lui dis-je.

— Ne m'en parlez pas! répondit cet être affligé.

— Au contraire, parlons-en, et dégonflez-vous : c'est salutaire.

— Ouf!

— Encore?

— Si vous saviez! Ouf!

— Je ne demande pas mieux que de savoir; mais expliquez-vous alors!

— Ouf! ouf! ouf!

J'eus beau faire, il me fut impossible de le tirer de là; il multipliait les gestes lamentables et les soupirs à faire tourner les moulins. L'histoire consacre le souvenir de quelques afflictions, celle de Niobé, celle de Rachel; j'en avais une sous les yeux qui n'était pas moins vive pour être moins mémorable. Et nul moyen d'en pénétrer le motif; point d'abandon, point d'épanchement : on sait que les grandes peines sont muettes. J'insistai cependant, je voulus en avoir le cœur net; mais au moment où je croyais le tenir, cet ami mélancolique m'échappa. Me reprenant les mains, il me les serra avec une ardeur nouvelle; puis, exhalant un dernier soupir de nature à renverser un homme moins d'aplomb que moi :

— Adieu, me dit-il.

Il me quitta sur ce mot, et s'éloigna d'un pas rapide, l'air ténébreux, l'habit en désordre, le chapeau enfoncé jusqu'à la naissance du front. Je le suivis de l'œil; il se dirigeait du côté de la Seine. Le dirai-je? ce brusque départ, ces allures désespérées, ces gestes, ces gémissements, la route

choisie, peut-être aussi l'état du ciel, le deuil de la nature et les tristesses de la saison, tout me frappa, et involontairement je m'élançai à sa poursuite.

— Pourvu que j'arrive à temps! me disais-je.

J'en fus pour mes appréhensions : mon homme traversa avec plus de tranquillité le pont des Tuileries, et je le vis s'engager dans la rue du Bac : il était sauvé. J'ai su depuis qu'au moment de notre rencontre il allait toucher ses émoluments du mois.

D'autres ne le prennent pas sur ce pied mélancolique; ils préfèrent le genre irrité. Suivez-les; ils ont l'éclair dans les yeux et la menace sur les lèvres; ils ne gémissent pas, ils foudroient. Parfois même ils en arrivent à des mots très-vifs :

— C'en est trop! — Ça ne peut pas marcher ainsi! — Tête et sang! — Mort de ma vie! — Nous verrons bien! — Ah! mais oui!

Ce qui ne les empêche pas d'émarger, tous les trente jours, avec une régularité exemplaire.

Enfin il en est d'autres qui ne sont ni lugubres ni fulminants, et se tiennent à égale distance des deux excès. Ceux-ci vous entretiendront à l'oreille

et le plus mystérieusement du monde de leurs espérances et de leurs regrets ; ils vous diront qu'ils sont toujours les mêmes, que leur âme n'a pas changé, qu'ils restent entiers, tout d'une pièce, solides comme l'airain, purs comme le diamant. Et quant aux billets de banque dont on les comble périodiquement, ils ajouteront que c'est du bout des doigts qu'ils y touchent et avec le plus profond dédain. Avant comme après, ils demeurent ce qu'ils sont : en douter, c'est leur faire injure.

Il va sans dire que tout ceci n'est que l'exception : le gros n'y met point tant de finesses, et c'est plus loyal. Qu'avant de s'engager, on réfléchisse, on hésite, on discute, rien de mieux ; mais une fois l'engagement pris, il n'y a plus à en agiter les termes, il faut le tenir. Où la faveur commence, la bouderie doit cesser : ces deux termes s'excluent. L'esprit du siècle le veut ainsi, et rien ne sert d'y désobéir. A tout prendre, ne vaudrait-il pas mieux se résigner ? Dès que la grande noblesse s'en va et laisse un vide dans la sphère des devoirs, ne serait-ce pas le cas de modifier sa vieille devise et de dire, en l'adaptant à nos mœurs : « Argent oblige ? »

VIII

UN EXAMEN DE CONSCIENCE

Puisque me voici en train de médire, le moment est opportun pour médire un peu de moi.

Qu'on se rassure, ce ne sont pas mes Mémoires que j'entreprends : je ne commets pas de tels excès. Il me semble que le monde civilisé n'a aucun intérêt à savoir comment et où je naquis, quel sein m'allaita et quels passe-temps charmèrent ma première enfance. Pour se mettre ainsi en scène, il faut avoir joué un bien grand rôle ou nourrir un bien grand orgueil ; il faut être duc et pair ou dame d'atours, ambassadeur ou valet de chambre. Quand on est ambassadeur, on raconte ce qu'on a fait ; quand on est valet de chambre, on raconte ce qu'on a vu : ce sont les deux côtés de la même lu-

nette, celui qui grossit et celui qui rapetisse les objets. Hors de là, comment piquer la curiosité? Serait-ce avec des anecdotes et des diatribes de seconde main, quelques aventures de coulisse et quelques secrets d'alcôve, le tout entremêlé de prouesses de matamore et de politique à dormir debout? C'est un genre à l'essai; peut-être réussira-t-il : le public est si bizarre!

Par exemple, en supposant que la prétention m'en vînt et que j'eusse à écrire mes Mémoires, il est une chose dont je me garderais comme d'une profanation. Si j'avais eu l'honneur d'approcher d'un roi au jour de sa puissance, et qu'il fût mort sur la terre d'exil, si j'avais reçu de lui un bienfait, même le plus léger, mangé son pain, ne fût-ce que pour un jour, vécu près de ses fils à titre de familier, accepté d'eux tantôt des faveurs, tantôt des largesses; si j'avais la conscience chargée de pareilles obligations, il me semblerait odieux de troubler cette cendre à peine refroidie, de calomnier un nom digne de mes respects, d'en faire un objet de risée et de haine, et de le livrer au public sous le plus grotesque travestissement.

Mais je n'écris pas mes Mémoires et si je parle de moi, c'est contre mes habitudes et à mon corps défendant. Rien n'honore et n'élève plus un écrivain que de s'effacer quand il est en présence du public. Malheureusement cette réserve n'est pas toujours permise, et j'en suis là. Il y a, de par le monde, tant de gens disposés à m'habiller de toutes pièces, que je leur dois au moins l'avance de quelques matériaux, puisqu'ils se chargent si généreusement de la façon.

Ce n'est point par goût que je fais de la satire; il m'importe qu'on le sache bien. Livré à lui-même, mon esprit est moins caustique que bienveillant, et ceux qui me connaissent savent si j'apporte une humeur égale dans mes relations. Comment alors ai-je été entraîné vers les ardeurs et les chances de la lutte? Par un seul motif : la haine du charlatanisme, sous quelque forme qu'il se déguise, la haine du faux, de l'outré, du convenu; la haine de ce qui vit d'artifice, la haine du bruit sans motif, des positions usurpées, des grandes prétentions et des grands airs. C'est là un sentiment impérieux, et en vain chercherais-je à le dominer : toujours il

reprend le dessus. Dès que j'aperçois, n'importe où, un piége tendu à la crédulité publique, une surprise exercée sur l'opinion, je suis tenté d'accourir. Il me semble que le devoir de ceux qui voient clair est de dessiller les yeux de ceux qu'on égare, et de proclamer la vérité hautement, même au prix de leur repos.

Et d'abord parlons des lettres : personne ne les tient plus en estime que moi. Je sais combien la carrière est ingrate, et de quels écueils elle est semée ; je sais à quels persévérants efforts sont condamnés ceux qui la suivent, et tout ce qu'il faut d'énergie pour s'y frayer un chemin. Le cœur y saigne plus d'une fois, et les plus fiers comme les plus humbles y ont leur part d'émotions. Une lutte ardente jusqu'à l'heure du succès, et après le succès ces retours obligés qui sont la condition de toutes les œuvres humaines : telle est la chance ; et comment ne pas s'intéresser à ceux qui l'affrontent sérieusement ? Mais à côté de ces athlètes courageux, il est des champions plus adroits qui savent faire violence à la fortune et la maîtriser au moyen d'ingénieuses combinaisons. Ceux-ci se décerneront des

éloges de leurs propres mains; ceux-là auront une légion d'amis chargés de cet office, et enrôlés sous le drapeau de l'admiration mutuelle; d'autres formeront des élèves, et les emploieront à dégrossir leurs travaux; d'autres enfin mettront l'imagination en entreprise, et défraieront cinq ou six publications à la fois. Quand les choses en sont là, comment ne pas s'émouvoir? Comment se taire? Il ne s'agit plus alors des lettres dans l'honorable acception du mot, il s'agit d'une véritable industrie, et d'une industrie de mauvais aloi.

Même distinction pour les arts, même distinction pour la presse. Certes, le moment serait mal choisi pour dénigrer celle-ci; elle a assez d'adversaires sur les bras; loin de moi la pensée d'en grossir le nombre. Je l'ai raillée quand elle était debout, quand elle avait la voix haute, quand elle régnait : aujourd'hui cette raillerie même aurait besoin d'adoucissement. Et cependant n'y a-t-il pas dans la presse bien des réserves à faire? Peut-on tout comprendre dans le même estime, tout mettre sur le même rang? A côté d'écrivains consciencieux n'y en a-t-il pas qui le sont moins? N'existe-t-il pas

une limite où le journal incline à la spéculation et où il s'inspire d'intérêts qui ne sont pas tous dignes de son appui? C'est un doute que j'émets, une question que je pose. On m'a parfois accusé d'être hostile à la presse: le ciel me préserve d'ajouter un prétexte de plus à cette accusation.

Mais où je suis à l'aise, où je trouve en moi une défiance profonde, active, invétérée, que je n'ai jamais cachée et ne cacherai jamais, c'est à propos de ce que l'on nomme les gens d'affaires. Et qu'on sache d'abord dans quel sens je prends ce mot. Il ne s'agit point ici de ces hommes estimables à tant d'égards, qui contribuent à l'accroissement de la fortune du pays, négociants, armateurs, manufacturiers, commerçants en gros et en détail, banquiers, officiers ministériels, agriculteurs, et de tant d'autres encore, voués à des affaires sérieuses, profitables, qui répondent à des besoins réels et suivent un développement régulier sans recourir aux agitations de la Bourse ni aux stratagèmes du crédit. Les gens d'affaires pour moi, c'est une race à part, toute moderne, toute récente, qui se rattache à Law et à l'abbé Terray,

embrasse toutes les spéculations et ne s'arrête à aucune, les crée, les pousse, les soutient jusqu'à ce qu'elles tombent entre des mains crédules et s'y affaissent faute d'appui. Ne leur demandez pas ce qu'ils pensent d'une entreprise, quelle en est la situation, ce qu'on en peut craindre ou espérer, c'est leur moindre souci ; pourvu qu'ils réalisent un bénéfice sur les titres, les prennent à propos et les cèdent à temps, le reste ne leur importe guère. Tout pour eux se réduit à ce feu d'artifice qui se tire chaque jour à la Bourse et dont ils connaissent le procédé. Seuls, de sang-froid, au milieu de ces éblouissements, ils opèrent en pleine connaissance de cause et à coup sûr pour ainsi dire.

Voilà les gens d'affaires auxquels je me suis souvent attaqué et qui ne s'en portent pas plus mal pour cela. Ce qui m'anime surtout contre eux, c'est le souvenir des désastres auxquels j'ai assisté. Je ne parle pas des victimes de détail, de jeunes gens entraînés dans le gouffre, de pères de famille y engageant les fonds de la communauté, je parle de ces grandes crises où le dommage s'est élevé à la hauteur d'une calamité publique. Dans les quinze

années qui viennent de s'écouler, il y en a eu trois de ce genre, et le souvenir m'en est resté en traits qui ne s'effaceront pas. Que vit-on alors? et il n'est point inutile de le rappeler. On vit ces valeurs, naguère si courues, essuyer une dépréciation rapide, passer de main en main en s'amoindrissant, et rester bientôt à l'état de titre inerte et délaissé. Que de ruines s'ensuivirent! Que de sacrifices! Que d'onéreuses liquidations! Tout cela est d'hier et on semble l'avoir oublié; c'est ainsi que les Siciliens dansent sur les laves à peine refroidies qui viennent d'engloutir leurs moissons.

Fussé-je seul à m'élever contre cette imprévoyance, seul à dire que les gens d'affaires ont déjà perdu un gouvernement, que je ne faillirais pas à ce devoir. Il se peut qu'en tenant ce langage j'attire sur moi quelques haines et brise quelques amitiés; il se peut que mon cri d'alarme soit perdu au milieu des fanfares de la spéculation; n'importe; une voix du moins aura protesté contre les entraînements du jeu et une complicité à peu près universelle; elle aura dénoncé aux hommes de sang-froid ces gens ivres des faveurs du sort; elle aura fait

remonter plus haut cet humble avis que toute la France n'est pas dans Paris, ni tout Paris dans la Bourse. C'est là un titre modeste ; il me suffit.

Parmi les originaux qu'a produits l'Angleterre, et elle en a beaucoup produit, se trouve un certain Toland qui vécut sous les derniers Stuarts. Esprit bizarre, il voulut finir par une dernière bizarrerie et se composa une épitaphe où aucune de ses perfections n'était oubliée. Rien de plus curieux que cette énumération. Il savait dix langues, connaissait toutes les littératures de l'univers, se proclamait l'ami de la vérité, le défenseur de la liberté, le sage par excellence, la pureté, la vertu, l'honnêteté même. Telle est l'épitaphe de Toland, composée par lui et sortie de ses mains. A coup sûr, l'exemple n'est point à imiter, quoique le siècle incline aux apothéoses. Mais, en réduisant le ton, il est permis de se servir du genre. J'ai donc rêvé, comme le gentilhomme anglais, mon inscription de fantaisie et l'ai fixée en style lapidaire afin d'en mieux faire ressortir les beautés ; la voici :

CI GIT :

UN HOMME QUI, PENDANT SA VIE,

COMBATTIT

A SES RISQUES ET PÉRILS

LES CHARLATANS, LES FAISEURS D'EMBARRAS

ET LES GENS D'AFFAIRES ;

QUI

VÉCUT AVEC SIMPLICITÉ,

SE GARDA

AVEC SOIN DE TOUTE SPÉCULATION,

NE JOUA JAMAIS A LA BOURSE, NE DEMANDA,

NI N'ACCEPTA

D'ACTIONS D'AUCUNE SORTE,

DANS

LES COMPAGNIES INDUSTRIELLES

OU FINANCIÈRES.

PRIEZ POUR SES HÉRITIERS !!!!!!

C'est là une épitaphe d'un tour peu ambitieux ; elle se prévaut surtout de cette sagesse qui consiste à s'abstenir : eh bien ! si modeste qu'elle soit,

elle est déjà interdite à beaucoup de gens, et le sera à un bien plus grand nombre encore, pour peu que les vertiges de la spéculation se prolongent.

IX

L'ENTHOUSIASME DES ACTIONNAIRES

Je n'en ai pas fini avec les gens d'affaires; ils sont nos souverains, ils tiennent le haut du pavé : comment ne pas compter avec eux? En vain s'appliquerait-on à les éviter; ils envahissent l'espace, remplissent l'air de leurs appels bruyants, tiennent la foule en haleine et, quand un exercice est usé, passent sur-le-champ à un exercice nouveau. Parlons-en donc encore une fois.

Nous avons fait bien des ruines depuis soixante ans : au profit de qui, Dieu le sait. C'est une nation terrible que la nôtre; elle ne supporte rien de ce qui dépasse le niveau commun; toutes les supériorités lui pèsent. Nous avions une noblesse,

déchue il est vrai et infidèle à ses devoirs; mais élégante encore, raffinée, spirituelle, faisant bonne figure à la guerre comme dans les boudoirs, nullement gênante, nullement oppressive, fastueuse avec art, prodigue avec goût, accessible, humaine, et si peu entichée de ses priviléges qu'elle en a de ses mains précipité la destruction. Cette noblesse a disparu. Après celle-là en est venue une autre, créée sur le champ de bataille et sacrée par le feu de l'ennemi; son prestige n'a pas été long. Enfin aux droits de la naissance et aux droits de l'épée ont succédé les droits de l'intelligence; c'était la dernière noblesse possible, la seule compatible avec les mœurs nouvelles; on en a fait tout aussi bon marché.

Que reste-t-il aujourd'hui après tant d'exécutions? Hélas ! si ce n'est le vide, quelque chose de pire encore. Sur les débris de ces trois noblesses absorbées ou éteintes, on dirait qu'il s'en élève une qui n'aura pour elle ni le sang, ni les services, ni la capacité, dans la légitime acception du mot. Le destin se venge; nous n'avons pas voulu des maîtres qu'il nous envoyait; il nous en envoie

d'autres. Les premiers y apportaient une certaine grandeur, le sentiment d'une responsabilité, le respect de soi, des qualités de race ou de position; désormais plus rien de pareil. L'aristocratie des gens d'affaires n'a ni traditions qui l'engagent, ni devoirs qui la contiennent; elle ne relève que de son intérêt, et quand il s'agira de le servir, elle écrasera tout sans pitié. Pourquoi s'en gênerait-elle? N'est-ce pas là son rôle, ne sont-ce pas ses instincts?

En vain nierait-on l'avénement de cette puissance nouvelle; les faits parlent trop haut. Elle enlace peu à peu le territoire et y prend de redoutables positions : les hauts barons étaient moins forts derrière leurs créneaux. Voyez ces grandes compagnies s'étendant sur le pays comme autant de polypes, confondant leurs forces afin d'accroître leur ascendant, s'emparant des chemins de fer, des industries, des mines, de la navigation fluviale, des transports maritimes, des principaux éléments de richesse et d'activité. N'est-ce pas là une puissance à laquelle nous aurons tous, petits ou grands, à payer tribut et qui, née à peine, en est

déjà aux ivresses et aux abus de la domination? Et encore faut-il y voir la fleur des nouveaux maîtres que le destin nous a donnés. Mais au-dessous quel mélange! quelle galerie! Tout s'expie ici-bas; les anciens gentilshommes sont bien vengés!

Pourtant c'est dans cette classe qu'il nous faut désormais choisir nos héros de légende, les hommes destinés à se survivre et à être campés sur des piédestaux. Eh bien! on s'y fait : les idoles sont à peine dégrossies que déjà le culte commence. L'imagination populaire, avide de merveilleux, leur attribue des proportions surnaturelles; ceux qui les approchent les envisagent à travers les bénéfices de l'intimité. Vus ainsi, ils gagnent beaucoup; cette perspective corrige les disgrâces de la nature; ils ont de la dignité, de la majesté; ils paraissent beaux. Aussi l'enthousiasme va-t-il croissant, et de toute part les manifestations éclatent. On les comble aujourd'hui d'offrandes votives et de banquets; plus tard on leur élèvera des autels; les demi-dieux n'ont pas commencé autrement. L'heure est donc bonne pour saisir cette mytho-

logie au berceau et dans ses premiers langes. Tout y est encore rude et naïf, de premier jet et sans raffinement : c'est un poëme de chevalerie et quelle chevalerie ! En voici quelques chants :

PREMIER CHANT

L'ENTHOUSIASME DANS L'ARRIÈRE-BOUTIQUE

(*Petit salon d'un épicier, séparé par un simple vitrage du théâtre de son exploitation. De la place qu'occupe le chef de l'établissement il peut surveiller les mouvements de la boutique et se porter au-devant des clients de choix, s'il en survient. Pour le moment, rien ne bouge. Il est dix heures; le couvre-feu a sonné pour les habitants de ce paisible quartier. A la tête de quelque loisir, l'épicier en profite pour faire les honneurs de son salon: sa femme l'aide dans ce devoir d'hospitalité et y met beaucoup du sien : on voit que, dans le partage des attributs, la culotte a passé de son côté. La compagnie se compose du charbonnier du coin et d'un professeur d'allemand domicilié au premier étage au-dessous des toits. Le charbonnier est là pour se chauffer à*

peu de frais ; le professeur d'allemand profite de l'occasion pour se perfectionner dans la langue française. Une couturière travaille dans un coin. L'entretien est fort animé.)

L'ÉPICIER, *dignement.*

Je te répète, madame Plumet, que je ne donnerai jamais dans ces godans-là. Tu y engageras ma fortune, si c'est ton plaisir ; tu n'y engageras jamais ma conscience. Je proteste.

L'ÉPICIÈRE.

Tu protestes ! Le mot est joli ! (*Avec une œillade expressive.*) Dites donc, monsieur Schoumeyer, il proteste. N'est-ce pas qu'il est joli, le mot ?

LE PROFESSEUR, *poussant un éclat de rire qui n'appartient qu'aux poitrines d'outre-Rhin.*

Ya ! ya !

L'ÉPICIÈRE.

Vingt francs de hausse sur nos actions et il proteste ! Trois cent dix-huit francs de plus dans le coffre aux écus ! (*Se tournant vers le charbonnier et la couturière.*) Eh bien, vous autres, pourquoi

vous pincez-vous les lèvres? Allons, soulagez-vous; point de gêne, si le cœur vous en dit.

(*Les deux personnages interpellés, que le respect avait retenus, obéissent à l'appel et rient à gorge déployée. L'épicier ne sait plus quel maintien garder; il jette des yeux inquiets du côté de la boutique, avec l'espoir que les besoins du service réclameront sa présence et le tireront du mauvais pas dans lequel il est évidemment engagé. Cet espoir est déçu; le vide continue à régner dans l'enceinte ouverte au public. M. Plumet se réfugie alors dans sa dignité: il se renverse sur sa chaise, croise solennellement ses bras, et oppose à l'hilarité générale la majesté de son silence. Cette attitude ne désarme personne. Les rires redoublent; le professeur y procède toujours à l'allemande, c'est-à-dire qu'il ébranle les vitres de la cloison. L'épicier en est frappé de stupeur.*)

L'ÉPICIÈRE, *reprenant l'offensive.*

Ah! tu protestes, monsieur Plumet!

L'ÉPICIER, *avec une fureur concentrée.*

Oui, oui, oui. Tu m'enrichiras, madame Plumet,

mais tu ne me corrompras point. Je reste dans mes principes.

L'ÉPICIÈRE, *d'un ton plus radouci.*

Voyons, mon boulot, calmez vos rages. On sait que vous en avez des principes, on le sait. Vous en êtes pétri, ces messieurs vous rendent cette justice. (*Signes d'assentiment dans l'auditoire.*) Mais songes-y donc : trois cent dix-huit francs de bénéfice en vingt-quatre heures, là, sans risque, sans bourse délier, sans remise ni rabais. Pour faire ce profit, que de pruneaux il te faut vendre! que d'onces de café! que de cassonade!

L'ÉPICIER, *reprenant ses avantages.*

Il en faut ce qu'il en faut, madame Plumet, mais c'est de l'argent bien gagné que celui-là. Le tien, je crains d'y toucher; il me brûle les doigts; j'ai peur qu'il ne soit maudit, qu'il ne se fonde dans ma main et qu'il ne me gâte l'autre. Que veux-tu? J'ai des principes, c'est dans le sang. Feu mon père avait été pris aux assignats; j'en ai eu des tiroirs pleins dans mon héritage. Qu'est-ce que c'était que ces assignats? Des chiffons de papier. Qu'est-ce que tes actions? D'autres chiffons de papier.

L'ÉPICIÈRE.

Et les billets de banque, donc ?

L'ÉPICIER, *d'un air profond.*

Les billets de banque ! les billets de banque ! Il y a beaucoup à dire là-dessus. On en reviendra. C'était l'opinion de feu mon père ; jamais il ne les a pris au sérieux. Quand il passait un acte, il avait toujours soin de mettre : « en espèces métalliques, sonnantes et ayant cours. » C'était un homme à principes : je tiens de lui.

L'ÉPICIÈRE.

Soit, monsieur Plumet, soit ; garde-les tes principes, mets-les en bocal : nous les vendrons un jour comme une curiosité. Tu veux passer à l'état de phénomène, à la bonne heure ; chacun son goût ; ce n'est pas le mien. Moi j'en ai aussi des principes, j'en ai un surtout et je m'y conforme : c'est qu'il faut être de son temps et faire comme tout le monde. Or tout le monde fait fortune, donc il faut faire fortune aussi. Ouvre seulement les yeux, Plumet ; regarde ce qui se passe à côté de toi, dans ta rue, dans ta maison, près de ta porte. Le boucher d'en face, par exemple? Six mille francs de

bénéfice sur ses Strasbourg. L'herboriste d'à côté? quatre mille francs sur ses Saint-Germain. La marchande de corsets du deuxième? douze cents francs sur ses Vieille-Montagne. C'est à qui fera sa pelote, et seuls nous ne la ferions pas?

L'ÉPICIER.

Attends la fin, madame Plumet.

L'ÉPICIÈRE.

La fin de quoi? La fin du monde. On ne vit qu'un temps, mon boulot, et il faut le bien employer. Demande à ces messieurs. Je parie qu'ils ont tous leurs petits coupons en poche. (*Au professeur.*) N'est-ce pas?

LE PROFESSEUR.

En beu té Brisse rhénâne.

L'ÉPICIÈRE.

Comment prononcez-vous cela?

LE PROFESSEUR, *répétant avec un soin extrême.*

Té Brisse rhénâne.

L'ÉPICIÈRE.

Ah! j'y suis: Prusse rhénane. Il faut y mettre de la bonne volonté. Dites donc, monsieur Schoumeyer, si avant d'enseigner l'allemand aux autres,

vous appreniez un peu le français; il n'y aurait rien de trop.

LE PROFESSEUR, *riant moins haut que tout à l'heure.*

Ya! ya!

L'ÉPICIÈRE.

Il n'y a pas d'affront; c'est un simple conseil. Nous disons donc un peu de Prusse rhénane. Tu l'entends, Plumet, Monsieur a de la Prusse rhénane. (*Se tournant vers le charbonnier.*) Je parie que le voisin a quelque chose aussi?

LE CHARBONNIER.

De la Mouzaïa, fichtra!

L'ÉPICIÈRE.

La rime y est. Eh bien! Plumet, tu vois cet homme; il croit à la Mouzaïa. Demande-lui où c'est.

LE CHARBONNIER.

Ch'est bien meilleur que cha Prusse; on dit que ché n'est pas bon de travailler pour le roi de ché pays-là.

L'ÉPICIÈRE.

Tout est bon, voisin; ce que vous avez est bon,

ce qu'il a est bon ; il n'y a rien de mauvais. On s'est arrangé de manière à ce que tout fût bon et que tout le monde s'enrichit. Allez, nous avons affaire à de bien braves gens.

LA COUTURIÈRE, *rompant le silence.*

Alors l'Herserange est bon également.

L'ÉPICIÈRE, *d'un air surpris et charmé.*

Tiens ! vous aussi ? Nous voici au complet ! Vous, petite sournoise ? Vous avez de l'Herserange ?

LA COUTURIÈRE, *rougissant.*

Oui, Madame, j'ai vendu mes Nord.

L'ÉPICIÈRE.

Elle a vendu ses Nord !!! Tu l'entends, Plumet ! Ça a vingt ans et ça vend des Nord ! N'y a-t-il pas de quoi te faire rougir jusqu'au blanc des yeux ? Une enfant qui t'en remontre, qui fait la leçon à une barbe grise comme toi ! Tu veux donc moisir sur place, t'incruster comme une huître ! Tu veux rester tout à fait étranger à ton siècle, malheureux ! Quand j'y songe, j'ai presque envie de plaider en séparation.

L'ÉPICIER, *avec dignité.*

Tout vous est possible, madame Plumet, excepté de me corrompre. Plaidez.

L'ÉPICIÈRE.

Allons, voilà qu'il prend la chose de travers. Mais, vraiment, Plumet, je ne te reconnais plus : il faut que les événements t'aient gâté le caractère. Qu'est-ce que j'en fais après tout? Je songe à toi, ni plus ni moins. Je veux t'arracher à la mélasse et au ballet de chiendent, t'assurer un sort, te changer en propriétaire, te mettre à la tête d'une jolie habitation, d'un potager, d'un verger, d'une basse-cour, te ménager une retraite comme à un dentiste ou un parfumeur. Et tu t'insurges! Et tu protestes!

L'ÉPICIER, *d'un ton ferme.*

Oui, je proteste.

L'ÉPICIÈRE.

Eh bien! alors on se passera de toi.

L'ÉPICIER, *plus stoïcien que jamais.*

J'aime mieux ça. (*Il se renferme désormais dans une protestation muette.*)

L'ÉPICIÈRE.

C'est convenu. A-t-on vu un entêté pareil ! Tourner le dos à la fortune, quand elle vient.

LE PROFESSEUR.

Z'est édranche !

L'ÉPICIÈRE.

Vous dites ?

LE PROFESSEUR.

Edranche !

L'ÉPICIÈRE.

Je comprends : étrange. Vous devez être d'une furieuse force sur l'allemand. (*S'adressant à la compagnie.*) Ainsi, voilà qui est clair, nous sommes tous quatre engagés ; il n'y a que cet obstiné de Plumet qui ne soit pas de la partie. J'ai eu trois cent dix-huit francs aujourd'hui ; j'en aurai autant demain, c'est immanquable : les choses sont arrangées pour cela. Nous avons affaire à des gens qui sont bons pour le petit monde et qui veulent que chacun tire son épingle du jeu, qui plus, qui moins, n'est-ce pas ?

LE PROFESSEUR.

Ya ! ya !

LE CHARBONNIER.

Ch'est cha.

L'ÉPICIÈRE.

Ils ont l'air de vous dire : Approchez, le robinet va couler; on ne rebute personne; il suffit de se mettre dessous. Un chiffon ou un autre, du bleu ou du jaune, peu importe : c'est la loterie du bon Dieu, à tout coup l'on gagne. Nous avons un tas de petites combinaisons qui ne ratent jamais. Eh bien, dès que c'est ainsi, il n'y a plus qu'à se baisser et à en prendre. Tout le monde y passera, même cet opiniâtre de Plumet, et nous en sortirons avec de l'or plein nos poches. J'ai dans l'idée que si ça dure encore six mois, il n'y aura plus de malheureux. C'est du reste le projet de ces messieurs; ils l'ont certifié au boucher d'en face. Ce sentiment leur fait honneur.

LE PROFESSEUR.

Ceux de la Brisse rhénâne.

LE CHARBONNIER.

Ceux de la Mouzaïa.

LA COUTURIÈRE.

Ceux de l'Herserange.

L'ÉPICIÈRE.

Tous! tous! ils sont tous parfaits! Vous n'avez pas d'idée de ça! Les plus belles âmes du monde! D'ailleurs, quand ils ont une affaire qui ne marche pas, ils l'englobent avec les autres et en font un paquet; puis ils relancent le tout ensemble, et c'est enlevé. Allez, il ne faut pas être en peine avec eux; jamais ils ne feront rien perdre à qui que ce soit: ils y mettraient plutôt du leur. C'est un fait connu; on en cite vingt exemples. Dieu! les nobles cœurs! Aussi comme je les porte dans le mien!

(*Attendrissement général: le charbonnier met l'occasion à profit pour s'inonder et se nettoyer les joues; la couturière pleure en silence; le professeur d'allemand est en proie à des émotions extraordinaires. M. Plumet demeure seul impassible; cet homme tient du Spartiate: il dévore ses douleurs.*)

LE PROFESSEUR, *emporté par ses sentiments.*

Guels pienvaideurs!

L'ÉPICIÈRE.

Vous dites?

LE PROFESSEUR, *appuyant sur chaque syllabe afin d'en faire mieux sentir le prix.*

Quels pienvaideurs !

L'ÉPICIÈRE.

Ah ! bienfaiteurs ; je saisis. Décidément, monsieur Schoumeyer, vous feriez mieux de parler allemand. L'entretien y gagnerait.

LE CHARBONNIER.

Cha ch'est positif.

L'ÉPICIÈRE.

Voisin, n'insistez pas ; il y a bien quelque chose à reprendre chez vous. Au fond, le professeur est dans le vrai ; ce sont des bienfaiteurs que Dieu nous envoie : le mot est juste, quoiqu'il l'ait écorché. Il n'y a que monsieur Plumet au monde pour nier ce qu'ils valent. Ainsi voilà qui est convenu ; nous allons continuer nos opérations. Ah ! monsieur Plumet, tu ne veux pas être enrichi ; eh bien ! tu le seras, mon garçon, tu le seras.

(*L'épicier, qui a jusque là gardé stoïquement le silence, relève la tête avec vivacité : ces derniers mots lui font l'effet d'un coup d'aiguillon.*)

L'ÉPICIER, *debout et avec un geste solennel.*
Je proteste !

L'ÉPICIÈRE, *gaiement.*

N'empêche que tu le seras, monsieur Plumet : enrichi, s'entend.

(*Il est onze heures; le garçon vient chercher les volets du magasin; c'est le signal du départ. La compagnie prend congé des maîtres de l'établissement. Le professeur d'allemand allume un bout de chandelle pour grimper à son premier étage au-dessous des toits; le charbonnier regagne son gîte et s'y couche entre deux cotrets, ainsi qu'il convient à un porteur de Mouzaïa; la couturière trouve un bras au coin de la rue et s'en va partagée entre l'amour et son Herserange. Monsieur et madame Plumet se reprennent à nouveaux frais; minuit sonne, que les principes de monsieur Plumet n'ont pas fléchi.*)

SECOND CHANT

L'ENTHOUSIASME EN SÉANCE PUBLIQUE

(*La salle des séances de la Compagnie du Chemin Petit-Latéral. Une table et des fauteuils dans le fond pour les membres du Conseil d'administration; des chaises pour les simples actionnaires. A gauche du bureau une issue cachée par une portière en tapisserie; elle conduit aux appartements du Directeur. Un des membres du Conseil est seul dans la pièce; il marche et gesticule en orateur qui prépare ses effets et se défie des chances de l'improvisation. De temps en temps, il détache des lambeaux de phrases et assure la portée de sa voix. On reconnaît à ces précautions un homme à qui ce genre d'exercice est familier.*)

LE MEMBRE DU CONSEIL, *repassant ce qu'il doit improviser.*

Vous comprenez, Messieurs... et... et en effet, Messieurs!.....

LE DIRECTEUR, *soulevant la portière et jetant les yeux dans les profondeurs de la pièce, pour s'assurer qu'elle ne recèle pas de témoin importun.*

Il est seul! Psitt!

LE MEMBRE DU CONSEIL, *sans apercevoir le geste, ni entendre l'appel.*

Oui, Messieurs, il est temps de donner un grand exemple..... oui, il en est temps..... (*Frappant le plancher du pied.*) Diable, diable, voilà un effet qui m'échappe. (*Reprenant.*) Un grand exemple, Messieurs.....

LE DIRECTEUR, *impatienté de n'être point aperçu et n'osant pas se montrer de peur d'être surpris.*

Psitt! psitt! Il ne me verra pas.

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Oui, Messieurs, un grand exemple.... (*Retrouvant le fil de son discours.*) Ah! j'y suis.

LE DIRECTEUR *fait de nouveaux efforts pour arracher le membre du Conseil à ses études.*

Psitt! psitt! psitt!

(*Le membre du Conseil finit par recueillir ce son*

et remarquer l'agitation de la portière; il en tressaille et rougit d'être surpris dans le travail délicat auquel il se livre; son émotion ne se calme que lorsqu'il a reconnu son Directeur.)

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Ah! c'est vous.

LE DIRECTEUR.

Oui, c'est moi; il était temps de s'en aviser; il y a dix minutes que je multiplie les manifestations.

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Qui se fût attendu à vous voir ici? Je tremble qu'on ne vous y surprenne. Quel fâcheux effet cela ferait! la campagne serait manquée.

LE DIRECTEUR, *s'effaçant de plus en plus derrière la portière.*

Aussi vous voyez que j'ai pris mes précautions; il entrerait du monde qu'on ne m'apercevrait pas. Écoutez, je n'ai qu'un mot à vous dire.

LE MEMBRE DU CONSEIL, *regardant à sa montre.*

Faites, mais hâtez-vous; voici l'heure de la réunion. Et surtout partez à temps.

LE DIRECTEUR.

Je ne pars pas; je reste.

LE MEMBRE DU CONSEIL, *épouvanté à cette idée.*

Vous restez ! Impossible ! mon discours n'est pas arrangé pour ça.

LE DIRECTEUR.

Je reste ici, caché; je n'y suis pour personne, et pourtant je tiens à y être. On ne sait pas ce qui peut arriver.

LE MEMBRE DU CONSEIL, *d'un ton superbe.*

Bah ! avec mon discours !

LE DIRECTEUR, *en homme habitué au commandement.*

Abrégeons ! Je serai là, invisible au reste de l'assemblée, visible de vous seul qui la présiderez. (*Il joint la démonstration aux paroles.*) De ce coin, j'écouterai les débats, et si je vois que l'affaire se gâte, je ferai ce geste (*Il porte l'index sur sa bouche.*), et à l'instant même vous retirerez la motion. Point de pas de clerc, vous m'entendez.

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Parfaitement : seulement c'est la précaution inutile, je suis sûr de mon discours.

LE DIRECTEUR.

Sûr ou non, j'aime mieux tout prévoir. Mais il me semble que j'entends du bruit.

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Ce sont nos gens qui arrivent ; cachez-vous avec soin.

(*La portière retombe et rien n'en trouble désormais l'immobilité. Les actionnaires entrent dans la salle et y forment des groupes avant l'ouverture de la séance. On s'y entretient de l'objet de la convocation. Quelques personnes, chargées d'y préparer les esprits, vont d'un groupe à l'autre, et se livrent à des efforts d'éloquence généralement heureux. Çà et là, on remarque encore des récalcitrants ; mais, chapitrés avec adresse, ils se rendent. Ce travail préliminaire se prolonge pendant un quart d'heure au moins : lorsqu'il est terminé, et que l'assemblée paraît être au complet, le membre du conseil monte au fauteuil et agite sa sonnette. A ce signal les groupes se dispersent, chaque actionnaire prend un siége, et s'arrange le plus commodément qu'il peut pour entendre les commu-*

nications annoncées. Après quelques minutes de confusion et de bruit, l'ordre et le silence s'établissent.)

LE MEMBRE DU CONSEIL, *au fauteuil.*

(*Il jette un dernier coup d'œil sur la tapisserie et rencontre le regard du directeur.*)

(*A part.*) Bête d'idée qu'il a eue là; j'en perds la moitié de mes moyens; pourvu que je n'aille pas patauger. (*Il se lève, s'affermit sur ses jambes, soigne sa pose et commence.*) Messieurs, l'objet dont j'ai à vous entretenir sort de la nature ordinaire des opérations du chemin Petit-Latéral. S'il ne s'agissait que des intérêts de l'entreprise, de la direction à lui imprimer, des bénéfices à répartir, ce n'est pas moi qui occuperais ce fauteuil, ce serait un homme dont le nom est sur vos lèvres comme le souvenir dans vos cœurs, et qui en est infiniment plus digne.

UN ACTIONNAIRE *féroce.*

Au fait!

LE MEMBRE DU CONSEIL, *sans se déconcerter.*

J'y arrive, Monsieur. Il n'est donc pas question de la situation matérielle de la Compagnie, vous la

connaissez suffisamment, mais d'un objet qui se rattache à des considérations bien plus élevées. Souffrez que je m'y arrête un moment. (*Se tournant vers l'interrupteur.*) Et vous, Monsieur, ayez de l'indulgence.

L'ACTIONNAIRE *féroce.*

Allez !

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Messieurs, de tous les sentiments que Dieu a gravés dans le cœur de l'homme, il n'en est aucun de plus saint, de plus doux, de meilleur que la reconnaissance. Non-seulement c'est une vertu à l'usage des individus, c'en est une encore à l'usage des peuples, c'en est une aussi à l'usage des Compagnies. Elle s'étend à tous les bienfaits et embrasse tous les bienfaiteurs. L'antiquité l'avait compris ainsi, et vous savez avec quel soin elle consacra la mémoire de ses grands hommes. Elle y employa le marbre et l'airain, les temples et les annales, des monuments de l'art, témoin le Panthéon ; les monuments de la pensée, témoin Plutarque.

UN ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

Bravo !

(*Ce mouvement ne semble pas partagé ; il reste à l'état d'encouragement solitaire. D'un autre côté, la tapisserie, jusque là immobile, semble agitée d'un léger frémissement qui n'échappe pas à l'orateur. Cet ensemble de circonstances ébranle un peu son aplomb, irréprochable jusque là.*)

LE MEMBRE DU CONSEIL, *à part.*

Décidément il me trouble ; j'aurais mieux aimé le sentir loin. (*Reprenant.*) Je dis Plutarque, Messieurs, et je regrette de n'avoir pas le talent de ce peintre des hommes illustres. Je l'emploierais ce talent à esquisser à grands traits une figure qui vous est chère, à raison des dividendes qui s'y attachent et des bénéfices que vous en avez tirés. C'est celle de notre directeur, je vais droit au but. Vous connaissez son âme et sa manière d'administrer, la grandeur de ses répartitions et de ses sentiments ; rien ne vous est caché de cette noble vie, si féconde en bonnes actions, entre autres celles du chemin Petit-Latéral, qui vous touchent de si près.

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

Bravo !

(*Cette fois un mouvement prononcé d'adhésion se manifeste dans l'assemblée. L'orateur a évidemment rencontré la corde sensible. Il a parlé d'actions, de répartitions, de dividendes ; les oreilles se sont ouvertes, les cœurs épanouis. Un murmure flatteur circule de rang en rang, et un geste d'approbation s'échappe des profondeurs de la tapisserie*).

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Donc, Messieurs, nous sommes d'accord sur ce point, et si la reconnaissance était bannie de la terre, elle se retrouverait dans le cœur des actionnaires du chemin Petit-Latéral. Maintenant allons plus loin ; cette reconnaissance sera-t-elle stérile ? Certes, dans un cas pareil, l'antiquité n'eût épargné ni les pompes, ni les ovations. S'il s'était rencontré, aux âges héroïques, un homme qui répandît l'or à poignées autour de lui, donnât aux choses quatre fois leur valeur et les multipliât en y touchant, les populations eussent crié au miracle et à l'instant

même on lui eût élevé des temples où l'encens eût fumé en son honneur. Je ne vous demande ni temples, ni encens : c'était bon pour des temps d'idolâtrie ; d'ailleurs vous ne me les accorderiez pas. Les manifestations ont aujourd'hui des proportions plus modestes, et il convient de s'y conformer. Mais ce que je vous demande expressément, c'est un témoignage, quel qu'il soit, en faveur de notre directeur, de cet homme qui a porté si haut le chemin Petit-Latéral, lui a fait une si belle position dans l'estime des contemporains, et en tirera évidemment la quintessence. N'est-ce pas là un acte de souveraine justice? Que vous en semble, Messieurs ?

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

Bravo !

L'ACTIONNAIRE *intraitable.*

Que proposez-vous ?

LE MEMBRE DU CONSEIL.

On me dit : que proposez-vous? J'aimerais mieux que la proposition vînt de l'assemblée elle-même. Cependant, puisqu'on m'y invite, je ne reculerai

pas. (*Haut et avec aplomb.*) Je propose une épée d'honneur.

ACTIONNAIRES, *se regardant avec surprise.*

Une épée d'honneur !

L'ACTIONNAIRE *intraitable, avec des rires fous.*

Une épée d'honneur !

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

J'en propose deux.

(*Un tressaillement vigoureux est imprimé à la portière en tapisserie; on y sent l'influence de la colère et du dépit.*)

LE MEMBRE DU CONSEIL, *regardant de ce côté et à part.*

Va ton train, je l'emporterai malgré toi. J'ai retrouvé tous mes moyens. (*Haut.*) Oui, Messieurs, une épée d'honneur.

L'ACTIONNAIRE *intraitable.*

Pour un chemin?

LE MEMBRE DU CONSEIL, *avec calme.*

Comme vous dites; pour un chemin. Vous préféreriez peut-être une couronne, une médaille, une tabatière, et que sais-je? J'aime mieux une épée. (*Avec dignité.*) Et permettez-moi de justifier

mon goût. Qu'est-ce qu'un chemin de fer? Une conquête accomplie sur la nature. Or qui dit conquête dit épée; c'est l'épée qui conquiert. Puis, que se propose-t-on dans un chemin de fer? De lutter contre l'étranger et de le vaincre. Eh bien! pour la lutte et pour la victoire, que faut-il? L'épée, toujours l'épée. D'ailleurs, que portent nos ingénieurs? L'épée. Vous voyez que nous n'en sortons pas et que c'est toujours là qu'il en faut revenir.

ACTIONNAIRES, *ramenés.*

C'est, ma foi, juste; les ingénieurs portent l'épée. Va pour l'épée.

L'ACTIONNAIRE *intraitable.*

Pourquoi pas le sabre?

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

A l'ordre!

(*La portière en tapisserie est beaucoup plus calme; on dirait qu'il s'échange un sourire entre elle et le fauteuil.*)

LE MEMBRE DU CONSEIL.

J'insiste donc sur l'épée. Si elle est adoptée, j'aurai encore une proposition à faire à la réunion;

c'est au sujet de l'emblème et de la devise. Il convient que l'arme d'honneur ait ces deux ornements. Où les prendre? A quel blason recourir? Je voudrais viser très-haut, Messieurs; j'irais jusqu'au blason royal. L'industrie est reine. Ne le pensez-vous pas comme moi?

ACTIONNAIRES, *flattés du rapprochement.*

Oui, oui!

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

Vive l'industrie!

L'ACTIONNAIRE *intraitable.*

Et ses chevaliers d'honneur!

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Dans ce cas, nous pourrions adopter la salamandre avec la célèbre devise : *Nutrisco et extinguo* « je nourris et je détruis. » Comprenez-vous l'allusion? Il s'agit évidemment de la locomotive qui nourrit la vapeur et détruit le charbon. Ces mots feront bien sur l'épée d'honneur. Ce sont les armes de François Ier, et elles ne sauraient être mieux accommodées au goût moderne. (*Agitant sa sonnette pour réveiller l'attention de l'assemblée.*) Y a-t-il opposition?

L'ACTIONNAIRE *intraitable.*

Je refuse.

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

A bas la cabale!

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Alors je mets aux voix.

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

Que mettez-vous aux voix, monsieur le président?

LE MEMBRE DU CONSEIL.

L'épée d'honneur!

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

J'en ai demandé deux; ma proposition étant la plus large doit avoir la priorité.

LE MEMBRE DU CONSEIL.

Deux épées d'honneur! A quoi bon?

L'ACTIONNAIRE *enthousiaste.*

Pour faire grandement les choses. J'en proposerais quatre si je l'osais.

L'ACTIONNAIRE *intraitable.*

De quoi armer un régiment!

(*Cet excès de zèle est mal accueilli; des murmures s'élèvent; la tapisserie s'agite; le prési-*

dent coupe court à l'incident. L'épée d'honneur est votée; les devises et emblèmes le sont également. Une commission est nommée pour les détails de l'exécution; il est convenu que l'on y procédera avec magnificence, on ira aux bons faiseurs. Des entretiens particuliers s'engagent là-dessus et chacun donne son avis. Le président ramène l'ordre par un violent coup de sonnette; il vient de jeter un dernier coup d'œil vers la portière en tapisserie. Silence général.)

LE MEMBRE DU CONSEIL, *solennel.*

Avant de nous séparer, Messieurs, j'ai une dernière proposition à vous faire. Je suis assuré que vos âmes y répondront. Il serait fâcheux qu'une manifestation si honorable pour ceux dont elle émane et pour celui qui en est l'objet, arrivât, d'une manière indirecte, aux oreilles du principal intéressé. C'est de vous seuls qu'il doit l'apprendre ou de vos délégués officiels. On vient de me dire que notre directeur est chez lui, dans son cabinet, où il s'occupe, comme toujours, des moyens de faire prospérer vos titres. Je propose que la com-

mission exécutive s'y rende pour lui donner les détails de cette séance et lui annoncer l'insigne honneur que vous venez de lui conférer. Quelle surprise pour son cœur !

(*La proposition est votée d'enthousiasme ; à l'instant la commission exécutive se met en marche, et cinq minutes après elle ramène le directeur en proie à toutes les apparences de l'émotion. Il semble ne céder qu'à la violence et reçoit dans une attitude modeste les applaudissements de l'assemblée ; à la seconde salve, il porte la main sur sa poitrine et s'incline comme un artiste rappelé après son grand air. Les applaudissements redoublent ; il essaie de parler, les sentiments dont il est assailli ne lui permettent de le faire qu'à l'aide de mots entrecoupés.*)

LE DIRECTEUR.

Messieurs, j'étais loin de m'attendre... oh ! non, je ne m'attendais pas au témoignage d'estime que vous m'accordez... Comment aurais-je pu le prévoir ?... C'était à mille lieues de ma pensée... J'ai rempli le devoir que m'imposait votre confiance...

voilà tout... Rien n'aurait pu me faire soupçonner la faveur dont je suis l'objet... J'en suis surpris, confondu, émerveillé, ravi...

(*L'éloquence du triomphateur ne peut pas aller au delà de ces phrases; il y supplée en prodiguant à la ronde les poignées de main. La séance est levée sur ces démonstrations.*)

TROISIÈME CHANT

L'ENTHOUSIASME INTER POCULA

(*Extrait des papiers d'un jeune aspirant aux lettres. Récit destiné aux journaux, qui en ont tous refusé l'insertion.*)

« La soirée d'hier a éclairé, au moyen de vingt-deux becs de gaz, la scène la plus phosphorescente à laquelle œil humain ait jamais assisté. C'était dans le grand salon des Frères, que l'on nomme Provençaux parce qu'ils sont Champenois. Il s'agissait de fêter, avec accompagnement de coupes du Rhin, l'un des plus beaux génies de la coulisse moderne, le grand Mirobolan. Aussi tous les hommes de quelque célébrité s'étaient-ils empressés d'accourir : on y voyait Moustache du *Soleil*, Briscot de la *Lunette d'approche*, Charlemagne de la *Fleur des pois*, Baudruche du *Miroton*,

et tant d'autres dont les noms sont européens. Il n'y manquait guère que Croquignol : ajoutons qu'il s'est fait excuser pour cause d'indisposition subite.

Pourquoi cette fête? le voici. Le grand Mirobolan est l'inventeur d'une foule d'entreprises auxquelles il n'a pas attaché son nom, mais dont il s'est attribué la fleur à titre de prélibation industrielle. Dans le nombre est celle des forges de Miton-Mitaine, situées quelque part, dans l'arrondissement de ce nom. Ces forges ont été chauffées à blanc, mais si bien chauffées, avec tant d'art et un tel combustible, que les actions se sont élevées, en vingt-quatre heures, à quarante pour cent au-dessus du pair. Encore Mirobolan s'est-il opposé aux excès : sans lui on allait dans les étoiles. C'est déjà bien, mais il a fait mieux : il a admis les hommes littéraires aux bénéfices de son opération. De là ce banquet ; Moustache du *Soleil* en a eu la première idée : on ne pouvait moins attendre d'un si grand cœur.

— Par l'âme de ma mère, s'est-il écrié, il ne sera pas dit que Mirobolan aura obligé des ingrats.

Il a tranché de l'Artaxerxe, nous tranchons du Balthazar; il a prodigué les coupons, nous lui prodiguerons les vins d'Allemagne. Et ne lésinons sur rien, ni sur le service, ni sur les primeurs; que la littérature n'ait pas à rougir devant la finance. D'ailleurs avec Mirobolan, il n'y a jamais rien à perdre; il nous revaudra cela.

C'est ainsi que l'affaire s'emmancha : à peine ouverte, la souscription se trouva au complet; on eût dit une traînée de poudre. L'écot était un peu cher, surtout pour une classe dont la frugalité est proverbiale : cependant personne n'éleva d'objection là-dessus. On avait de quoi. Dans leur for intérieur, quelques-uns faisaient des réserves. Ainsi Briscot qui, dans ses alternatives de grandeurs et de misères, a acquis les propriétés des ruminants, se promit, en souscrivant au banquet, de s'empiffrer pour dix-huit jours et il s'est religieusement tenu parole. D'autres méditaient de garnir leurs poches des objets qui souffrent le transport et de se ménager un fonds d'approvisionnements pour eux et leurs compagnes. Mais ce sont là des détails intimes; passons : la vie privée

doit être murée. Toujours est-il qu'on arriva au chiffre de soixante pour les souscripteurs. C'était du premier choix; les listes furent closes. Moustache fut chargé, à l'unanimité, de la conduite des opérations.

A six heures et demie, la salle du banquet commença à se remplir; les premiers arrivés étaient les actionnaires de la moindre catégorie, ceux qui n'avaient eu dans les forges de Miton-Mitaine qu'un coupon ou deux à ronger. Les malheureux allaient en voir la fin; ils plaçaient tout leur bénéfice sur ce coup de dent : ainsi s'explique un empressement naturel. Il fallait voir quel œil curieux et charmé ils portaient sur les détails du service, sur l'éclairage, sur le couvert, sur les réchauds, sur les plats montés, sur les gens, sur les buffets, sur tout ce qui représentait à leurs yeux le montant de leurs sacrifices. Abreuvés aux sources antiques, ils se reportaient par la pensée aux amphitryons célèbres et s'applaudissaient d'en grossir le nombre, ne fût-ce que pour un jour. C'était Lucullus, c'était Apicius qui revivaient dans leurs personnes; il leur semblait retrouver sur ces tables,

des mets familiers à leurs études, des francolins de Phrygie et des paons de Samos, des huîtres de Tarente ou du lac Lucrin, le turbot de Ravenne et les gélinottes d'Ionie, les murènes et le surmulet, des loirs confits avec du miel, des langues de phénicoptères, enfin toutes ces merveilles de la bouche qui sortaient des fourneaux romains et dont la recette semble à jamais perdue. Ce que c'est que l'érudition !

Au coup de sept heures seulement, le héros de la fête exécuta son entrée dans la salle du banquet : Moustache et Briscot étaient à ses côtés et lui servaient de massiers : la scène ne laissait rien à désirer. On sait que Mirobolan a de l'aspect, qu'il plaît, qu'il impose : quand il marche, on dirait la statue de la Spéculation, descendue de son piédestal; son œil est plein de coupons, ses lèvres sourient comme une prime. Il y a des reports dans chaque pli de ses tempes, et des dividendes dans les profondeurs de son menton. Tout cela se cote à la Bourse, même le froncement de ses sourcils. Quand un homme en est là, un peu d'orgueil lui est permis; pour être un personnage, il n'a pas

besoin de littérature ; il a d'ailleurs celle qu'il paie et qui lui suffit.

A l'aspect de Mirobolan, il se fit un mouvement extraordinaire dans la foule des jeunes lettrés; ils accoururent sur ses pas et le poursuivirent de regards opiniâtres. Ils voyaient marcher des millions; pour eux c'était un spectacle rare et ils voulaient en jouir : d'ailleurs ils y avaient mis le prix. Faut-il le dire? faut-il trahir ces faiblesses du cœur? Devant cette image vivante de la Spéculation, l'Art se sentit bien chétif, bien dénué; il douta de lui-même. De cinquante qui étaient là, voués à son culte, pas un qui ne fût près de l'abandonner, pas un qui n'enviât le sort de cet homme dont les doigts changeaient tout en or. Le chroniqueur eût donné ses souliers à la poulaine, le vaudevilliste ses refrains, le romancier ses tableaux de mœurs, le journaliste ses articles à grand orchestre, l'économiste ses principes, le statisticien ses calculs; tous eussent échangé leurs trésors de science et d'imagination pour ces trésors plus vulgaires, il est vrai, mais incontestablement plus positifs. Le poëte même eût capitulé, au risque

d'étouffer en germe l'épopée de l'avenir. Ainsi va le siècle.

On s'assit et le banquet commença. Le héros de la fête avait à sa droite Moustache du *Soleil*, à sa gauche Briscot de la *Lunette d'approche*. Moustache fut magnifique d'aplomb et Briscot d'appétit. Les autres convives n'y mirent pas moins d'ardeur; ils pratiquèrent d'affreuses trouées dans les comestibles, et les arrosèrent largement. Verres blancs, verres bleus, verres roses, tout était rempli et vidé avec la rapidité de l'éclair; jamais coudes ne manœuvrèrent avec plus de précision. Évidemment, pour la plupart de ces estomacs, cette cave et cette cuisine étaient une nouveauté; ils en jouissaient à ce titre, et ne s'y épargnaient pas. Aussi l'effet en fut-il prompt. Avec le Bourgogne l'esprit s'éveilla, et pétilla avec le Champagne; les saillies voltigèrent, les quolibets aussi. Baudruche du *Miroton* eut des mots prodigieux; il fit révolution à l'un des bouts de la table; on n'entendait, on ne voyait que lui; jamais il ne s'était mis en de tels frais, et cela s'explique. Il avait eu huit actions des forges de Miton-Mitaine, elles lui portaient au cerveau.

Cependant Moustache du *Soleil* s'était ménagé ; au lieu de boire à plein verre, à peine s'humectait-il les lèvres ; rien ne semblait le toucher, ni les calembours de Baudruche, ni les ripailles de Briscot. A vrai dire, c'était habituellement son maintien ; il y avait dans Moustache une couleur moyen âge qu'il puisait dans les drames à surcot, et dont il se débarrassait difficilement. Il visait au sombre, et posait volontiers de dos. Mais ce soir-là, il poussa les choses au point d'en devenir intolérable : on eût dit son esprit à cent lieues du repas où il figurait. Au dessert, le fait s'expliqua ; Moustache préparait ses facultés : il devait porter le toast d'honneur. Ceux qui ont passé par ces corvées comprendront pourquoi il ne dîna guère et ne rit pas beaucoup. Quand l'instant fut venu, il se leva, réclama le silence, et dit :

« Messieurs, j'ai un toast à vous proposer, le seul toast possible, le seul naturel, le seul en situation, c'est en faveur du fondateur de la Compagnie des forges de Miton-Mitaine, le grand Mirobolan. C'est là mon toast, et je demande à le développer. »

BAUDRUCHE, *gris.*

Développe, développe : nos cœurs sont avec toi.

« Messieurs, reprit Moustache sans tenir compte de l'interruption, l'humanité a compté beaucoup de bienfaiteurs, mais, par l'âme de ma mère, tous ne sauraient être rangés sur la même ligne. J'en détache trois : saint Vincent de Paul, qui emportait sous son manteau les enfants abandonnés ; Jenner, qui découvrit le vaccin et étouffa la petite-vérole ; Parmentier, à qui l'on doit la pomme de terre, si utile avant son indisposition.

« Maintenant que diriez-vous, Messieurs, si, à côté de ces trois bienfaiteurs de l'humanité, dont les titres sont évidents, incontestables, universellement admis, j'en plaçais un quatrième qui les complète et les résume, qui prend à chacun d'eux ce qu'il a de bon, réunit leurs mérites épars pour s'en composer un faisceau, et y ajouter des millions qu'aucun d'eux n'a possédés ?

« Ce quatrième bienfaiteur de l'humanité, c'est (vous l'avez deviné) l'homme que nous fêtons aujourd'hui, qui est assis à mes côtés, qui s'associe à nos joies avec une simplicité antique, et nous ho-

nore de sa présence après nous avoir enrichis. Oui, Messieurs, il est pour vous un saint Vincent de Paul, un Jenner et un Parmentier. Un saint Vincent de Paul? N'étiez-vous pas, pour le monde de la finance, des enfants abandonnés, oubliés sur la voie publique, mourant de faim et de soif? Le premier, il vous a recueillis et enveloppés du manteau de ses opérations. Un Jenner? N'est-ce pas un fléau que la pauvreté, le pire de tous les fléaux, le plus contagieux, celui qui laisse le plus de traces sur la physionomie? Il l'a combattu de son mieux en vous inoculant le préservatif de la spéculation. Enfin un Parmentier? En effet, c'est du côté de l'aliment que vous pâtissiez surtout, vous n'en aviez ni en dose suffisante, ni en satisfaisante qualité. Qu'a fait votre sauveur? Il vous a mis au régime des coupons d'industrie; il en a étendu l'usage, perfectionné la culture, amélioré l'apprêt; il vous en a distribué en petite dose d'abord, comme il convient à des tempéraments affaiblis, puis à doses plus fortes, si bien qu'aujourd'hui vous vous asseyez à la table des opulents, et marchez de pair avec les capitalistes.

« Voilà ce qu'a pu un seul homme, animé de grands sentiments. Et de quel moyen s'est-il servi? Du moindre de tous, tant il est vrai que les desseins de Dieu sont impénétrables, et qu'il met sa force où il veut, même dans le roseau.

« Par l'âme de ma mère! je ne saurais trop admirer le mécanisme à l'aide duquel ces spéculateurs aimés des cieux remplissent les poches de leurs amis. C'est simple et sublime. Nos forges de Miton-Mitaine, par exemple, vous avez tous pu voir avec quelle aisance on joue de cet instrument-là; il vous est familier, vous y avez passé. Quant à moi, il me semble que j'y suis, et d'honneur je voudrais toujours y être. Chacun a reçu, la veille de l'émission, son petit contingent de papiers jaunes, qui plus, qui moins; heureux ceux qui en ont reçu beaucoup. Le lendemain, il suffisait de se rendre à la Bourse pour trouver sur chaque papier jaune un bénéfice de cent francs. Pas plus malin que cela. Et dire que l'humanité a mis quarante siècles à découvrir un procédé si avantageux! il y a des moments où l'intelligence sommeille.

« Messieurs, je finis comme j'ai commencé: j'en

reviens à mon toast, et vous conjure de vous y associer avec toute l'énergie dont vous êtes susceptibles. Par l'âme de ma mère! jamais cette énergie n'aura été mieux employée :

« A notre bienfaiteur, au créateur des forges de Miton-Mitaine : au grand Mirobolan ! »

Ainsi parla Moustache du *Soleil*, et son toast fut accueilli par huit salves d'applaudissements qui ébranlèrent les voûtes du salon. Les vins du Rhin avaient agi; l'assemblée commençait à être en veine; les yeux tournaient au salpêtre et les joues au carmin. C'est alors que Baudruche se leva. Le rédacteur du *Miroton* avait calculé ses effets en tacticien consommé. Au fond, il était jaloux de Moustache; entre gens de lettres on l'est toujours un peu; les succès d'autrui pèsent à ces âmes bien nées. Baudruche trouvait d'ailleurs Moustache trop moyen âge, trop d'une pièce; il résistait à ses influences; ses locutions bric-à-brac le trouvaient froid, et ses souliers à la poulaine ne lui en imposaient pas. De là une rivalité opiniâtre qui éclatait en toute occasion; ces deux hommes s'épiaient, se surveillaient, se disputaient l'empire :

qui apercevait Moustache pouvait dire que Baudruche n'était pas loin. Aussi, quand on vit celui-ci debout, comprit-on qu'une lutte s'engageait; l'intérêt et la curiosité s'en accrurent.

Baudruche avait son genre comme Moustache avait le sien; on a pu voir quel était le genre de Moustache : celui de Baudruche était de ne point engendrer la mélancolie.

« Messieurs, dit-il, pardon. Un seul toast, si brillant qu'il soit, ne fait pas plus un banquet qu'une feuille ne fait le printemps. Je rends pleine justice à l'effet produit par l'orateur; oui, Moustache, je te rends justice; tu as été beau, tu as touché avec succès la corde du sentiment. C'est dans tes moyens; tu sondes le cœur humain et en fais jaillir les larmes, fallût-il les aller chercher à vingt centimètres au-dessous du niveau de l'œil. Tu vois que je rends hommage à tes facultés; maintenant laisse-moi exercer les miennes. Messieurs, bannissez de vaines appréhensions; je vous ai parlé de toast, je n'en porterai point : ne tombons pas dans les redites. Si un pareil excès était permis, ce serait certes à propos d'un homme qui a imité, vis-

à-vis des gens de lettres, la conduite d'un oiseau bien famé, le pélican : il a ouvert son portefeuille et s'est saigné afin de les nourrir. Mais quelque justifié qu'il soit, je ne commettrai pas un second toast : il faut varier ses plaisirs. Ce que je vais faire, avec l'agrément de la compagnie, c'est un peu de prose, mêlée de chant : le genre est classé, reconnu par l'Académie française, et souverainement français.

« Et d'abord, que je vous dise un mot de la musique : elle est naïve, elle est populaire, deux titres à vos yeux ; elle est d'un effet imitatif, ce qui est fort recherché aujourd'hui ; elle est ancienne et se rattache aux grandes époques de l'art. Vous allez voir. Premier couplet.

Air : *Tontaine, tonton.*

Amis, pour nous la bonne aubaine !
Nous tâtons enfin du coupon,
Miton, miton,
Mitaine miton ;
Aussi chantons à perdre haleine,
Sans varier l'air ni le ton :
Miton
Mitaine, miton.

« Ensemble, les amis, ensemble, et ne ménageons pas nos seconds dessus.

CHŒUR DE CONVIVES.

Miton,
Mitaine, miton.

« Vous le voyez, Messieurs, nous sommes en plein dans le sujet. C'est le premier élan du cœur, l'ivresse du profit ; il y a de l'égoïsme au fond des meilleurs naturels. Que voulez-vous ? l'homme n'est point un saint, et il est permis à celui qui vient de palper une prime de s'en réjouir. Mais les sentiment élevés vont reprendre le dessus ; après la joie vient la reconnaissance. Second couplet.

Buvons à la grandeur romaine
De celui qui nous fit ce don ;
Miton, miton,
Mitaine, miton ;
Qu'il dépasse au moins la centaine,
Marchant sans canne ni bâton ;
Miton,
Mitaine, miton.

« Appuyez, Messieurs, et vivement.

CHŒUR DE CONVIVES.

Miton,
Mitaine, miton.

« Touchant souhait! Cent ans de vie, voilà ce qu'on gagne à faire le bien! Cent ans de vie, c'est-à-dire cent ans de spéculations! Et nous en aurons tous! Et nous en tirerons pied ou aile. Telle est la perspective, aimable s'il en fut. Mais silence, voici qui complète ma pensée; il est bien qu'un avis se glisse entre les coupes et qu'un peu de sagesse anime un chant folâtre. Troisième couplet.

Que vous connaissez l'âme humaine!
O héros de ce gueuleton,
Miton, miton,
Mitaine, miton,
C'est par des bienfaits qu'on enchaîne
Le journal et le feuilleton :
Miton
Mitaine, miton.

« En chœur, Messieurs!

CHOEUR DE CONVIVES.

Miton
Mitaine, miton.

« A bon entendeur salut; l'éloge mitigé de conseil. Il convient de donner quelque publicité à cette manière d'envisager l'industrie; les lettres n'ont qu'à y gagner. Maintenant, Messieurs, au trait dé-

cisif, au bouquet, à la pièce d'artifice. Écoutez l'ouverture que je vous fais ; cela n'engage à rien. Il s'agit d'une démonstration vis-à-vis de notre bienfaiteur. Troisième et dernier couplet.

Je vous propose une neuvaine,
Suivie à son intention,
Miton, miton,
Mitaine miton.
Ou des couronnes de verveine,
C'est l'herbe des sorciers, dit-on.
Miton,
Mitaine, miton.

Chœur final et à toutes voix.

CHŒUR DE CONVIVES.

Miton
Mitaine miton.

Il est impossible d'exprimer dans la langue vulgaire l'état où se trouvait la réunion au moment où Baudruche termina ce chant renouvelé d'Anacréon. C'était de l'ivresse, du vertige combinés ensemble. Parmi les convives, les uns battaient la mesure avec leurs couteaux, d'autres avec leurs poings, d'autres avec leurs pieds. Ceux-ci embrassaient

leurs voisins, ceux-là s'envoyaient amicalement leurs serviettes, d'autres demandaient à boire aux échansons afin de s'achever. Mais cette effervescence n'était rien auprès de celle qui suivit. Après le couplet final, Baudruche tira des profondeurs de son habit une couronne qu'il avait cachée jusque-là, et s'avançant d'un pas grave vers le héros de la soirée, il la lui campa sur la tête, en l'appuyant d'une accolade. Oh! alors le délire n'eut plus de bornes; il devint universel, colossal et intumescent. Par un mouvement spontané, tout le monde se leva; les chaises violemment rejetées allèrent meurtrir les jambes des gens de service; les verres roulèrent sur les tables et volèrent en éclats, et debout, le bras tendu, tous ces hommes, ivres d'enthousiasme, poussèrent ce cri dans un formidable unisson : *Vive Mirobolan!*

En vain celui-ci voulut-il s'en défendre; en vain opposa-t-il à des amis trop ardents la barrière de ses deux bras. Vaine résistance! impuissante protestation! Bon gré mal gré, il se vit embrassé à la ronde, et au moment où il s'y attendait le moins, le fauteuil d'honneur sur lequel il siégeait fut soulevé

de terre et porté sur quatre bras qui lui firent exécuter, autour de la table, une procession aux flambeaux. Depuis le triomphe de Trajan, on n'avait rien vu de plus solennel. Pour compléter l'illusion, quelques assistants s'étaient drapés à l'antique : les uns avaient jeté les nappes sur leurs épaules, les autres roulé leurs serviettes en turban ; tous marquaient un temps de marche sur un air populaire de l'opéra de *Paul et Virginie*.

AIR : *Nous la portons, la Virginie.*

Nous le portons, Mirobolan,
Nous le portons, Mirobolan,
Sur un fauteuil à la Voltaire!!!

Cette manifestation empruntée aux beaux âges de Rome ne se prolongea que trop au gré de l'infortuné qui en était l'objet ; il sentait les pas de ses porteurs chanceler sous lui, et ne respira à l'aise que lorsqu'il fut descendu de son siége aérien : par prudence et de peur d'une seconde épreuve, il s'esquiva dès qu'il eut touché le sol. Les esprits ne se calmèrent qu'à ce prix. Livrés à eux-mêmes, les convives se replièrent sur le café et sur l'ani-

sette de Bordeaux ; la soirée s'acheva de la sorte et sans autre incident. Seulement Moustache, l'auteur du banquet, ne semble pas en avoir gardé un bon souvenir ; les succès de Baudruche lui ont porté sur le caractère. Quant à Briscot, il n'a manqué à rien de ce qu'il s'était promis ; jamais il n'avait fait un tel carnage de boissons et de vivres ; il en a pris pour dix-huit jours.

X

LES COURSES A PARIS.

Voici plus de vingt ans que l'on entend parler avec une certaine emphase de l'amélioration des races de chevaux et des soins qu'y apporte une société libre, composée d'hommes de loisirs, et que l'on nomme la Société d'encouragement. Si vraiment le bien qu'on en dit est fondé, il ne devrait plus exister en France que des sujets de choix, distingués par la beauté et la vigueur des formes, ayant toutes les qualités requises de vitesse et de reproduction.

Dois-je l'avouer? Il m'est venu un doute là-dessus et je demande la permission de l'exprimer. Avant que la Société d'encouragement n'opérât tant de merveilles et ne jetât un si vif éclat, nous avions

des races nationales, auxquelles on ne contestait pas de certains titres à l'estime des connaisseurs. Dix provinces au moins s'étaient fait, en France, un nom pour leurs chevaux et cette réputation passait même la frontière et obtenait la sanction de l'étranger. Ainsi la Normandie fournissait des bêtes de trait, la Franche-Comté, des bêtes d'attelage; en fait d'espèces, appréciées des écuyers, nous avions le Limousin qui n'a plus d'équivalent, et parmi les races dures au travail, les chevaux de l'Auvergne et du Morvan, de la Bretagne et de la Brenne, les Ardennois, les Percherons, et les bidets des Pyrénées. Telles étaient nos richesses, et encore manque-t-il plus d'une race à ce dénombrement.

Or, que sont devenues ces espèces naguères si florissantes? Hélas! il faut bien le dire; elles sont anéanties ou à peu près : les unes ont été négligées pour des essais moins heureux, les autres abâtardies par des croisements. A peine citerait-on quelquelques exceptions à cette dégénérescence. Les hommes qui ont étudié le cheval peuvent varier sur l'appréciation des causes; aucun ne conteste-

rait le fait; il est de ceux qui frappent l'œil le moins exercé. Nos vieilles et bonnes races s'en vont; et pour peu que les choses durent, elles n'existeront bientôt plus qu'en souvenir.

Voilà nos pertes; maintenant qu'y avons-nous gagné? Quelques courses d'hippodrome, des spectacles pour les oisifs. Qu'on établisse la balance!

J'insiste. Le cheval de France, quand il existait, était un produit naturel, où le sang entrait pour une part, le climat et l'éducation pour une autre part. On ne lui demandait ni des qualités ni une structure uniformes; on admettait qu'il dût varier d'une province à l'autre, ici plus vigoureux, là plus élégant, propre à un service de force ou à un service de vitesse. Le Comtois était bien un Comtois, le Normand un Normand, le Percheron un Percheron : point d'étiquette menteuse. Aussi chaque race avait-elle un caractère propre, ses avantages, ses inconvénients aussi et en même temps sa destination.

Le cheval, tel qu'on l'envisage aujourd'hui, ne comporte plus cette variété de types; tout se réduit à un seul : c'est le cheval de course, animal

artificiel, imité de l'Angleterre. Plus moyen d'en sortir : la mode et la Société d'encouragement le défendent. Il en est du cheval comme d'une aiguille : on travaille sur échantillon. Voici, par exemple, un poulain ou une pouliche de race ; à tout prix il faut en faire un souverain de l'hippodrome, effiler ses jarrets, allonger ses formes, lui donner du fond. Rien qui ne soit sacrifié à ce but. Un cheval dont on voudrait ménager les forces ou entretenir la santé serait mis au fourrage : l'animal de course n'est élevé qu'à grand renfort d'avoine et de substances échauffantes. C'est le régime de l'entraînement, comme on dit en termes de l'art. Chaque jour on lui fait faire une course à toute vitesse, en ayant soin d'augmenter la distance graduellement. L'effet de cette éducation est de donner aux muscles un ressort extraordinaire, mais aux dépens des autres organes. La bête s'efflanque, se décharne et perd l'harmonie de ses proportions.

Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que nous avons emprunté le cheval de course à l'Angleterre au moment où celle-ci semblait en revenir comme

d'une erreur. Il s'est formé en effet, de l'autre côté du détroit, une école nouvelle, composée surtout de gentilshommes campagnards, et qui traite avec un singulier dédain les courses d'Epsom et de New-market, bien déchues de leur ancienne magnificence. L'expérience a parlé : on défère à ses leçons. Plus d'empressement, plus d'engouement pour ces fêtes équestres ; c'est abandonné désormais aux jockeys ; la noblesse s'en éloigne peu à peu. Et en revanche, elle reporte ses soins sur les races du pays, par exemple, celles du comté de York, que la manie des animaux de luxe menaçait d'anéantir. Au lieu de bêtes de parade, elle s'assure ainsi de bons serviteurs, et cela à moins de frais ; l'utilité prend le pas sur la curiosité ; c'est dorénavant la tendance.

Nous pourtant, nous persistons dans des méthodes que désertent à bon droit ceux de qui nous les tenons. Nous croyons encore au cheval de course ; nous voyons en lui la régénération de l'espèce ; nous ne supposons pas qu'il y ait de salut hors de lui. Chaque année, au printemps, la curiosité publique y est ramenée bon gré mal gré ; le

Champ-de-Mars ouvre ses fêtes, les courses libres se multiplient aux environs, la spéculation équestre se ranime. Joignez-y quelques fanfares de la publicité, du bruit, de la poussière, des équipages élégants, des jockeys en tenue, et vous aurez plus qu'il n'en faut pour maintenir l'engouement chez un peuple athénien comme le nôtre.

Aimer le cheval de course, y avoir foi, est d'ailleurs de bon goût, et on y cède volontiers. C'est un maintien pour les hommes de loisir et les jeunes seigneurs qui nous restent encore; c'est en outre une source d'émotions bien chère à ce monde blasé: c'est un emploi du temps, un titre, une distraction, tout, excepté une poursuite sérieuse. Que nos races y gagnent ou n'y gagnent pas, que les croisements avec ces incomparables coureurs soient loin de donner les résultats qu'on était en droit d'en attendre, que notre situation empire au lieu de s'améliorer, peu importe, pourvu que les fêtes du printemps aient été belles, les paris nombreux, les bêtes convenablement engagées, la vitesse satisfaisante? Le gouvernement et la ville de Paris ont bien fait les choses; les poules ont mar-

ché, les enjeux ont atteint un beau chiffre : cela suffit. L'honneur des courses est sauvé.

Soyons juste ; comme spectacle, c'est curieux, et la foule y va, surtout aux environs, quand les fils de famille entrent en scène et jouent un jeu à se briser les reins. Il y a dans le cœur de l'homme je ne sais quoi de belliqueux et d'un peu féroce, qui lui fait rechercher les plaisirs où se mêle un certain danger : ainsi s'expliquent l'attrait qu'avaient pour les Romains les divertissements du cirque et le goût qu'ont les Espagnols pour les combats de taureaux. Lorsque, dans un de ces cadres heureux que la nature a multipliés autour de Paris, au sein d'un paysage couronné par les bois et formé d'eaux et de verdure, on voit s'élancer huit ou neuf cavaliers, courant en pleine campagne, franchissant les haies, les murs, les fossés, les ruisseaux, les marais, ne tenant compte ni des mouvements du terrain, ni des obstacles qu'il présente, lorsqu'on les suit dans cette lutte furieuse, se touchant, se dépassant, tantôt en groupes, tantôt éparpillés, puis essuyant mille mésaventures, celui-ci à demi noyé dans une mare, celui-là renversé

sous son cheval, d'autres semés à travers champs ou vidant leurs arçons sur un échalier, il s'élève dans l'âme des spectateurs une terreur mêlée de compassion qui dure autant que la scène et se prolonge même quand elle a cessé. Or, si vives qu'elles soient et parce qu'elles sont vives, de semblables émotions renferment un attrait réel, et on y revient.

Même avec moins de risques, ces spectacles plaisent encore. Qui n'a vu le Champ-de-Mars par un de ces beaux jours où le ciel se mêle de la fête et y ajoute son éclat. Les tribunes sont garnies de femmes à la mode, de jeunes gens à lorgnon d'écaille et de personnages décorés : c'est la compagnie à billets, celle qui s'assied par privilége, un peu mêlée, un peu équivoque, mais ne manquant ni de jolis visages, ni de chapeaux frais. Quant aux gens moins protégés, l'espace leur appartient; ils ont à leur service les talus du Champ-de-Mars, avec le soleil sur la nuque ou dans les yeux, à leur choix, la poussière comme aliment, et pour bouquet, les exhalaisons des fritures économiques. N'importe, ce vaste amphithéâtre se remplit; la

curiosité est la plus forte : on ne dînera pas sans savoir qui l'a emporté de la casaque rouge ou de la casaque marron. En de telles épreuves, le Parisien a des grâces d'état : il sait souffrir pour s'amuser.

Mais où l'intérêt se porte le plus vivement, c'est sur la tribune d'honneur, que surmonte une hampe garnie d'un drapeau. C'est là que se tient le jury ; c'est de là qu'il plane sur l'enceinte et jouit de l'effet qu'il produit sur la multitude. A lui le soin de régler les conditions de chaque course, le nombre des chevaux engagés, les poids qu'ils doivent porter en raison de l'origine ou de l'âge, les rangs au poteau, enfin tous les détails d'ordre et de police qui assurent la loyauté et la régularité du combat. A lui aussi la tâche de proclamer le vainqueur et de discerner le premier arrivé, ne fût-ce que d'une longueur de tête. Grave responsabilité ! Il y a tant de paris liés sur tel ou tel concurrent, tant de sommes engagées pour ou contre le favori de la saison ! Pendant la course même, les enjeux s'accroissent ou se modifient, suivant le rang des chevaux et les stratagèmes des jockeys : cent pistoles pour l'orange, deux cents pour le vert ; les actions de l'a-

lezan sont en hausse, celles du bai-brun en dépréciation ; on abandonne l'animal surmené pour aller vers l'animal qui se ménage : c'est une véritable Bourse avec écarts, primes et reports. Aussi, que d'intérêt dans les incidents de la lutte, dans les épreuves où tout cet or est en jeu ! La foule même n'y reste point indifférente ; elle accompagne les concurrents de ses cris, applaudit aux vaillants, couvre de huées les traînards, s'échauffe, s'exalte, et, comme d'habitude, se met invariablement du côté du succès.

Ces solennités équestres sont le plus beau fleuron de la Société d'encouragement ; elle y fait l'exhibition publique des hommes de loisir et des jeunes seigneurs qui la composent. Hors de là, elle n'a point de motif de se produire, et se contente de délibérer à huis clos sur les destinées du cheval. Faut-il le dire ? le plus grand mystère règne dans cette partie de son existence ; elle n'en laisse rien transpirer et ne publie pas même de procès-verbaux. Il est à croire néanmoins que le cheval ne cesse pas d'occuper sa pensée et qu'elle demeure, en l'encourageant, fidèle à son titre et à

ses attributions. Seulement, si elle répand le bienfait, elle cache la main, et cela au point que, même avec des recherches, on ne rencontre nulle part les animaux qu'elle a réussis. C'est leur faute peut-être : ils y mettent trop de mystère et de discrétion.

A moins pourtant qu'il n'y ait quelque chose de fondé dans les bruits où se complaît la malignité publique, et qui expliqueraient le silence prolongé de l'institution. On dit en effet que la Société en est arrivée à cette heure fatale où le doute prévaut, où la foi se retire, et qui marque la limite des dogmes comme celle des systèmes de perfectionnement. On dit qu'elle désespère du cheval, qu'elle est sur le point de le renier, et de porter son patronage sur un animal plus susceptible d'éducation. Tels sont les propos qui courent; il est du devoir de la Société de les démentir, s'ils sont inexacts, de les éclaircir s'ils sont fondés. Le public est en droit de lui demander ce qu'elle a fait du cheval. On le lui a confié, elle doit des comptes de tutelle. A-t-il prospéré, comme d'aucuns l'affirment? A-t-il déchu, comme d'autres le craignent?

C'est un problème que la Société est seule apte à résoudre.

En attendant, voici un écouteur aux portes qui prétend avoir trouvé le mot de l'énigme. C'est un sténographe, remercié par les événements, et qui a pénétré, par des moyens à lui connus, dans la salle où les membres de la Société tiennent leurs séances les plus secrètes. Il en a dressé un procès-verbal; le voici sur sa responsabilité.

XI

LES INFORTUNES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

MISE EN SCÈNE

DE M. PATTE-DE-MOUCHE

STÉNOGRAPHE JADIS ASSERMENTÉ

AUJOURD'HUI EN DISPONIBILITÉ

LES INFORTUNES

DE LA

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT

SCÈNE I

GRANDEURS ET DÉCADENCE

(*Une séance intime de la Société. Les membres les plus fervents, les initiés occupent seuls leurs fauteuils; le président, absent pour cause légitime, s'est fait suppléer par le membre le plus âgé du bureau. Il y a du deuil sur les visages. La salle du conseil est ornée de gravures représentant les chevaux célèbres que la Société a patronés. Sur un pupitre, et relié en maroquin, se trouve le Stud-Book, c'est-à-dire le registre de l'état civil des chevaux de sang, leur livre de généalogie. Sitôt*

la séance ouverte, le président explique l'objet de la réunion. Son air est des plus mélancoliques.)

LE PRÉSIDENT.

Messieurs, j'ai un triste aveu à vous faire, et cet aveu n'est pas dans le caractère de notre institution. La Société d'encouragement ne devrait jamais être découragée; elle l'est cependant, et beaucoup, et pour de graves motifs. (*Avec un redoublement d'affliction et des larmes dans la voix*). La France lui a confié le cheval. Eh bien! le cheval s'en va; il fond entre ses mains; il se dissout, il s'évapore. Bientôt on le cherchera infructueusement, il n'existera plus que sur ce registre (*montrant le Stud-Book*) et dans la mémoire de quelques amis.

(*L'émotion du président se communique à la réunion. Quelques minutes de silence.*)

UN VICOMTE.

Est-ce possible! on en serait là!

LE PRÉSIDENT.

A n'en pas douter; les témoignages abondent, ils frappent les yeux. Vous souvient-il de nos grands jours, quand l'empire nous appartenait et que le

pays dormait sur ses deux oreilles, en se disant que le cheval était en bonnes mains? Que se passait-il alors? Quels signes éclataient? L'univers le sait et vous aussi. Il n'était point de trompette de la publicité qui ne fût à notre disposition; on nous célébrait sur tous les tons et dans toutes les langues. En sommes-nous là aujourd'hui? Dites, y sommes-nous? L'illusion n'est plus permise, et il faut répondre non.

UN MARQUIS.

Vous êtes dans le vrai.

LE PRÉSIDENT.

Et le cheval où en est-il? C'est pitié que d'y songer. Regardez sur ces murs; vous y retrouverez les héros de nos anciennes courses, des noms célèbres, des noms européens, qu'on cite encore et dont la gloire n'a point été effacée. Les Anglais eux-mêmes nous les enviaient et ne se refusaient pas à des croisements; c'était de l'entente cordiale. Aujourd'hui avez-vous rien de pareil? Des animaux courent, gagnent des prix, sautent des haies; mais qui sait leurs noms? Ont-ils seulement des noms? Ce sont des vainqueurs vulgaires que battront demain d'autres

vainqueurs plus vulgaires qu'eux. Il n'y a plus de souverains dans l'hippodrome; à peine y reste-t-il quelques princes de Monaco.

LE VICOMTE.

Est-ce possible?

LE PRÉSIDENT.

Oui, et à qui la faute, Messieurs? D'abord à la Société d'encouragement; elle répondait du cheval, elle s'était engagée à le perfectionner: la France y comptait. Puis aux éleveurs. J'ai regret à le dire, si le cheval s'en va, l'éleveur s'en va plus vite encore. Le peu qu'il en reste n'a ni le sentiment du rôle, ni le respect de la tradition; l'art est mort, l'industrie est venue, on calcule tout ce que coûte une bête et ce qu'elle rend. Ce n'est plus œuvre de gentilhomme, mais de maquignon.

LE MARQUIS.

Vous êtes dans le vrai.

LE PRÉSIDENT.

Hélas! oui, j'y suis et je n'y suis que trop. C'est à en rougir aux yeux de l'Europe et de l'Amérique du Nord. Pour chaque détail, il en est ainsi; tout craque dans nos mains, tout pèche, tout se relâche.

Autrefois le jockey se respectait; il y avait pour lui des devoirs d'état, il était maigre, il l'était naturellement, et quand sa constitution y résistait, il savait s'en rendre maître. Aujourd'hui plus d'effort, plus de lutte, plus de violence faite au tempérament. Le jockey ne sait ni se priver, ni s'amaigrir; il ne se médicamente pas, il ne se jette pas dans des transpirations qui l'allégent. On n'en voit plus de diaphanes, et nous commençons à en avoir de gras. Dérision!

LE VICOMTE.

Est-ce bien possible?

LE PRÉSIDENT.

Je conclus, Messieurs. Un acte de vigueur peut seul nous sauver. Voici longtemps que nous abandonnons les choses à leur pente, et elle est mauvaise; il faut en agir autrement. Vous ne voulez pas que la France démontée vienne vous dire: Qu'as-tu fait du cheval? Vous ne voulez pas qu'elle vous accuse de l'avoir mise à pied et fait déchoir sa cavalerie du rang qui lui appartient dans le monde? Ce n'est ni dans vos intentions, ni dans vos habitudes; vous êtes trop de votre pays pour cela.

VOIX DIVERSES

Assurément.

LE PRÉSIDENT.

Eh bien! agissez, agissons, et sur-le-champ: toute heure qui s'écoule est fatale au cheval. Or le cheval, c'est vous, c'est moi, c'est la Société d'encouragement: s'il déchoit, elle déchoit aussi; s'il perd son crédit, elle perd le sien: entre elle et lui, c'est une partie liée et il ne peut rien lui survenir de fâcheux qu'elle ne s'en ressente. Voilà les faits, voilà les rôles; en relevant le cheval, vous vous relevez; vous ressaisissez vos anciennes gloires, vous redevenez la Société d'encouragement, telle qu'on l'a vue jadis, maîtresse de la vogue et de la publicité, toute puissante sur l'hippodrome et dans les colonnes des journaux. Voyons, Messieurs, répondez: cette perspective vous sourit-elle?

GRAND NOMBRE DE VOIX.

Oui, oui.

LE PRÉSIDENT.

Alors, passons aux moyens; le mien est simple et

ne doit pas rencontrer d'objection. Je propose d'ouvrir une enquête et d'étudier les faits. Voici le vicomte et le marquis dont vous connaissez le zèle et l'expérience ; qu'ils consentent à passer une inspection au nom de la Société, et qu'ils viennent ensuite lui rendre compte de ce qu'ils auront vu. C'est la marche naturelle ; avant de chercher le remède, il faut bien connaître le mal. Qu'en pensez-vous ?

VOIX DIVERSES.

A la bonne heure ! — Soit. — C'est logique. — Point d'inconvénient à cela.

LE PRÉSIDENT, *après avoir tâté l'opinion.*

Allons ! voilà qui est convenu. Le marquis et le vicomte acceptent tous deux : ce choix est-il ratifié ? (*Murmures d'assentiment.*) Oui, c'est donc chose faite ; il n'y a plus qu'à persister. Il ne sera pas dit que le cheval aura péri dans nos mains et sous notre patronage. Montrons de la vigueur.

UN GRAND NOMBRE DE MEMBRES.

C'est cela ! montrons de la vigueur.

(*La séance est levée ; on s'ajourne à quinzaine pour le rapport des deux inspecteurs.*)

SCÈNE II

L'AMÉLIORATION DES JOCKEYS

(*L'inspection commence, on sait que le marquis et le vicomte en sont particulièrement chargés. Le marquis y apporte des dispositions très-rigoureuses, le vicomte y met plus de laisser-aller : on dirait qu'il ne prend pas l'institution au sérieux. Quand le marquis fait une descente quelque part, le vicomte se contente de le suivre de loin et presqu'en maugréant. Aussi appellerons-nous le marquis premier inspecteur, le vicomte second inspecteur ; c'est le zèle qui a déterminé les rangs.*)

PREMIER INSPECTEUR, *entrant brusquement dans une taverne du faubourg Saint-Honoré. Des jockeys y sont réunis et s'apprêtent à dévorer un succulent rosbeef flanqué de pommes de terre.*

Ah ! enfin, je vous y prends, enfants d'Albion ! Ne

vous gênez pas. (*Se tournant vers son collègue qui le suit flegmatiquement.*) Vous le voyez, vicomte, ces marauds nous font croire qu'ils vivent de racines et ils se livrent à des bombances chez le gargotier.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Je m'en doutais, marquis. Que voulez-vous? C'est la nature qui reprend ses droits. L'Anglais est goinfre, quand il s'abandonne à son instinct.

PREMIER INSPECTEUR, *s'adressant à un jockey.*

Comment! vous aussi, Dick! vous que je croyais consciencieusement absorbé dans l'usage de boissons sudorifiques! Vous qui aimez votre art et aviez pris goût à la bourrache! Vous, en face d'un rosbeef, d'un rosbeef saignant, et cela quinze jours avant les courses. Oh Dick! vous êtes un grand coupable!

(*Dick répond par un grognement sourd qui, traduit en langue ordinaire peut passer pour une formule de désappointement ou de remords. Il promène son œil farouche de l'inspecteur au rosbeef et du rosbeef à l'inspecteur, de manière à faire croire qu'il mangerait un morceau de*

l'un ou de l'autre, indistinctement, s'il n'était contenu par le sentiment du devoir.)

DEUXIÈME INSPECTEUR, *parlant à un autre jockey.*

Toi ici, Tom, quand tu devrais être entre deux couvertures à t'inonder de tisanes et d'eau de Sedlitz! Tu ne sais donc pas, malheureux que tu as encore dix kilogrammes à perdre!

(*Tom riposte par une grimace qu'un Anglais est seul en mesure d'exécuter. L'idée d'être séparé de son morceau de bœuf engendre chez lui des ferments de révolte qui pourraient aller jusqu'au crime, si l'esprit de discipline ne les réprimait. C'est le combat de la nature et de la civilisation; la nature est vaincue, mais au prix d'une grande lutte.*)

PREMIER INSPECTEUR, *à son collègue.*

Que vous disais-je, vicomte; jamais nous n'améliorerons cette engeance. Un peu de chair fraîche et ils oublient leur destination. Quels cannibales! quels ogres!

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Patience, vicomte ! à la prochaine course, ils expieront leurs excès.

PREMIER INSPECTEUR.

Voyez comme ils maigrissent lentement ! On dirait qu'ils le font à regret ! Pas un d'entre eux qui y aille franc jeu, qui arrive d'emblée à l'état d'exténuation. Et vous voulez qu'il me reste une illusion à leur endroit ! Non, vicomte, non, l'espèce est perdue, et pour ma part je désespère de l'améliorer.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Vous mettez les choses au pire, marquis ; vous broyez du noir. (*Lui montrant un jockey.*) Tenez en voici un qui semble prendre son art au sérieux; on dirait un fantôme.

PREMIER INSPECTEUR.

C'est encore trop corsé, trop nourri, trop en chair, mon collègue. Vous êtes indulgent à l'excès. Mais voyez donc ; la peau n'adhère pas aux cartilages. Je parie que le drôle pèse trente cinq kilogrammes, tout habillé.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Ma foi, c'est tout au plus.

PREMIER INSPECTEUR.

Eh bien, c'est trop, toujours trop, je ne sors pas de là. Non, vicomte, vous avez beau dire, ce n'est point une besogne faite de conscience. Ces gens-là se privent, mais mollement; ils se dégraissent, mais incomplétement. Après quelques efforts ils s'arrêtent, ils se rebutent. L'estomac reprend le dessus, et qui en souffre? la Société d'encouragement. Depuis huit ans, nous n'avons pas gagné quatre secondes dans les deux tours d'hippodrome. Ces gloutons-là nous perdront de réputation.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Qu'y faire, marquis?

PREMIER INSPECTEUR.

Les mettre sous le sequestre, vicomte, les cloîtrer, les parquer comme du bétail, les soumettre à une éducation cellulaire et à un régime forcé. Ainsi du moins nous aurons quelques garanties. Des épinards pour plat de résistance, de l'huile de ricin comme tonique, voilà comment on peut ramener leurs organes dépravés. Ce sera l'un des points

essentiels de mon rapport; j'en ferai la motion formelle; on ne peut plus abandonner ces gens-là à eux-mêmes; ils abusent de la liberté. (*Se retournant vers les jockeys dont les visages expriment une profonde consternation.*) Ah! mes gaillards, vous avez un faible pour le rosbeef! Ah! vous aimez les viandes qui saignent : eh bien! je vais vous en servir de ma façon. Je vous améliorerai, marauds, jusqu'à vous changer en squelettes?

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Marquis, modérez-vous.

PREMIER INSPECTEUR.

C'est plus fort que moi, vicomte! Dire que nous avons formé une Société pour encourager ces drôles et que leurs estomacs se refusent à cet encouragement. Il y a de quoi rebuter l'âme la plus philanthropique. Encore si c'était une longe de veau, mais du rosbeef, vicomte, du rosbeef et aux pommes de terre encore!

(*Il entraîne son ami et sort dans un état d'exaspération difficile à décrire.*)

SCÈNE III

L'AMÉLIORATION DES CHEVAUX

(*La scène se passe dans l'une des écuries improvisées du Champ-de-Mars et une demi-heure après les courses. Les deux Inspecteurs entrent le lorgnon dans l'œil et examinent successivement les chevaux de race qui viennent de se disputer les prix de l'hippodrome. Ces animaux présentent le plus mélancolique spectacle qu'il soit possible d'imaginer. L'œil éteint, les flancs haletants, les oreilles basses, ils semblent n'attendre qu'un prétexte pour s'évanouir. Leurs têtes penchent vers la terre avec le plus triste abandon : leurs poils que la sueur a hérissés, leurs os que la fatigue a rendus saillants, leurs salières que de violents efforts ont creusées, tout leur donne les apparences de rosses au premier chef. Le favori de la course est surtout dans un état alarmant ;*

ses jambes ne le supportent que par un excès de complaisance.)

DEUXIÈME INSPECTEUR, *se délectant dans ce spectacle.*

A la bonne heure ! à la bonne heure ! Voilà ce que j'appelle améliorer le cheval, encourager le cheval ! Décidément la journée est bonne.

PREMIER INSPECTEUR, *toujours difficile.*

Vicomte, vous perdrez tout par votre indulgence ; un rien vous désarme, un rien vous satisfait. On ne fonde rien ainsi, souvenez-vous-en.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

C'est qu'aussi vous êtes exigeant en diable, cher marquis. Mais que vous faudrait-il alors? Voyez donc ces bêtes? ne vous paraissent-elles pas suffisamment améliorées?

PREMIER INSPECTEUR, *s'obstinant.*

Non, vicomte, non, la Société d'encouragement a le droit d'attendre mieux que cela : la poule a été molle, la course des haies terre à terre ; nous restons dans l'ornière, c'est évident.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Allons, voyons, un peu plus de justice ; on n'at-

teint pas la perfection d'un coup. (*Lui montrant un des héros de la journée.*) Tenez, marquis, voici un animal qui s'est presque brisé les jarrets en franchissant les barrières. Regardez cet autre; il est poussif pour la vie. En voici un troisième qui boitera pendant six mois. Tout cela, mon cher, c'est de l'amélioration, c'est de l'encouragement, ou je ne m'y connais pas.

PREMIER INSPECTEUR.

Je vous répète, vicomte, que nous baissons à vue d'œil. On aurait pu arriver au but deux secondes plus tôt. Personne n'a fait son devoir, ni bêtes, ni jockeys. Pas un cheval ne devrait être sur ses jambes. Quand, à la fin d'une course, vous les verrez tous, mais tous sur le flanc, dites : l'amélioration commence, l'encouragement porte ses fruits. Mais jusque-là, on ne fera que peloter.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Allons, voilà que vous voyez tout en sombre, comme notre président.

PREMIER INSPECTEUR.

Il est dans le vrai, morbleu, il est dans le vrai. On ne comprend plus l'entraînement en France;

la recette s'en perd. On prétend créer des bêtes qui durent, qui servent, qui aient un emploi. Un emploi ! le cheval de course n'en a qu'un : courir, et cela suffit à sa gloire. Quand il a suffisamment couru, on l'abat, on le dépèce et on passe à un autre cheval. Mais non, les choses ne vont plus ainsi. On ménage la bête, on ne l'entraîne plus, on ne l'échauffe plus, on ne la gorge pas d'avoine, on ne l'excite pas avec des boissons. Voilà, cher vicomte, comment tout se perd. Les chevaux résistent, c'est vrai ; ils se portent parfaitement ; mais ils arrivent deux secondes trop tard. Je vous répète que nous n'améliorerons jamais rien ; le pays est plein de préjugés.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

On les vaincra, marquis.

PREMIER INSPECTEUR, *avec un geste de douleur.*

Des bêtes qui durent ! des bêtes à mourir centenaires ! Tenez, vicomte, j'ai envie de donner ma démission. Dès que nous tournons à l'utilité, autant améliorer le cheval de charrue. J'aimerais mieux çà.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Vous cavez au pire, marquis.

PREMIER INSPECTEUR.

Moi, je suis dans le vrai, voilà tout. Et vous verrez quel rapport j'en vais faire à la Société d'encouragement. Si elle m'en croit, elle se dissoudra séance tenante. Des chevaux qu'on ménage, des jockeys bien en chair; fi donc! Est-ce tolérable?

(*Il quitte la place dans une mauvaise disposition d'esprit.*)

SCÈNE IV

L'AMÉLIORATION DES ÉCUYERS

(*Une chambre à coucher, avec les apparences de quelque désordre. C'est la chambre d'un homme de loisir : il vient d'être rapporté avec toutes les précautions possibles d'une course au clocher qui a eu lieu aux environs de Paris. En franchissant un mur de clôture, il a fait une chute d'un caractère fâcheux et a rencontré un lit d'échalas qui lui ont pénétré désagréablement dans le corps. Un chirurgien achève de panser ses blessures : l'appareil est en état quand les deux inspecteurs entrent.*)

PREMIER INSPECTEUR.

Eh bien, docteur?

LE DOCTEUR.

Eh! eh! marquis, le dommage est plus grand que je ne l'aurais cru ; il est si mal tombé.

PREMIER INSPECTEUR.

Le plus bêtement du monde.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Dame! marquis, on tombe comme l'on peut.

PREMIER INSPECTEUR, *avec sévérité.*

Non, vicomte, on ne tombe pas comme l'on peut; on tombe comme l'on doit. On se tue, on ne se déshonore pas; voilà les vrais principes.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Se tuer! se tuer! Comme vous y allez! C'est un goût qui n'est pas commun : vous trouveriez peu d'amateurs pour ce genre de divertissement.

PREMIER INSPECTEUR.

Tant mieux; je préfère cela à vos jeux de bambins. Ne voyez-vous pas, vicomte, qu'il n'y a plus rien de sérieux dans vos courses au clocher? Des murs écornés, des haies à jour, des ruisseaux qui n'en sont pas, des douves à sec, des fossés de six pieds de large, des obstacles dérisoires. Aussi savez-vous comment je qualifie la chose? De courses de santé.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Témoin le blessé que voici.

PREMIER INSPECTEUR, *avec un sentiment de compassion dédaigneuse.*

Un enfant! un novice! Il paie sa bienvenue, et pas cher.

LE DOCTEUR, *intervenant.*

Une ou deux côtes brisées, c'est un joli prix.

PREMIER INSPECTEUR.

Dans les règles, docteur, il devait rester sur le coup : on n'est pas plus gauche qu'il ne l'a été. Quel saut de carpe il a exécuté en tombant! quelle triste posture il a prise! C'est ainsi que les institutions se couvrent de ridicule.

LE DOCTEUR.

Il en a pour deux mois avant d'être entièrement remis sur pied : la charpente a souffert.

PREMIER INSPECTEUR.

C'est bien fait : pourquoi n'est-il pas mieux tombé! Mais que dis-je? Tombe-t-on aujourd'hui? On descend de cheval, on ne tombe pas. C'est un entendu entre la bête et l'homme; ils se délivrent l'un de l'autre avec des égards réciproques, et des procédés mutuels. (*S'échauffant peu à peu.*) Où sont nos grands accidents d'autrefois? Nos luxa-

tions? nos fractures? Je cherche des animaux foudroyés sur place et n'en trouve plus; je cherche des écuyers emportés mourants, et à peine vois-je quelques écloppés. (*Avec un sentiment de douleur.*) Non, non, vous avez beau dire; le feu sacré n'y est plus.

LE DOCTEUR, *allant à lui et lui serrant vivement la main.*

Merci, marquis; au moins vous songez à nous; si les clients manquent, ce ne sera pas de votre faute: merci!

PREMIER INSPECTEUR.

Il n'y a pas de quoi, docteur; c'est le perfectionnement du cheval qui m'anime; je tiens à ce qu'on le prenne au sérieux. Nous sommes, à dix tout au plus, les derniers des Romains; nous protestons sur des ruines. Voyez le vicomte; il a déjà passé à l'ennemi, il transige, il en est aux accommodements. C'est ainsi que les empires se perdent. Quand les Barbares sont aux portes, il faut lutter et, si l'on ne peut vaincre, périr.

DEUXIÈME INSPECTEUR.

Vous tournez au drame, marquis.

PREMIER INSPECTEUR.

C'est plus fort que moi. Il n'est pas donné à tout le monde d'être sceptique ; j'ai foi au cheval et voudrais le sauver. Mais je n'en aurai pas le démenti. Dès ce soir, je prépare mon rapport à la Société d'encouragement, et il sera fait de main de maître. Il se peut, qu'après cet acte décisif, le cheval ne s'en porte pas mieux ; mais du moins la Société aura été avertie. Venez, vicomte, tout est fini pour l'inspection ; il ne me reste plus qu'à lancer ma bombe.

(*Ils quittent la chambre du blessé, après avoir pris congé du docteur. La suite de cet épisode est enveloppée de mystères. Tout ce qu'on en peut savoir, c'est que la Société d'encouragement existe encore et qu'elle sera visible au Champ-de-Mars pendant plusieurs dimanches consécutifs. On assure qu'elle ne désespère plus du cheval et qu'elle est à la veille de prendre de nouveaux brevets de perfectionnement, sans garantie de l'État.*

XII

MORT A L'ANGLAIS !

L'histoire nous apprend que la Grande-Bretagne a été plusieurs fois conquise ; elle le fut par les Romains sous la conduite de Julius Agricola ; par les Saxons sous la conduite d'Hengist ; enfin par les Normands sous la conduite de Guillaume le Conquérant. Voilà trois conquêtes très-formelles que la tradition consacre et qu'attestent des monuments ; sans compter les changements de règne et les révolutions de dynastie qui firent passer la couronne des Plantagenets aux Tudors, des Tudors aux Stuarts et des Stuarts aux princes d'Orange et de Brunswick.

A côté de ces conquêtes authentiques, l'histoire cite encore quelques défis portés à l'Angleterre par

des hommes amis de leur pays. Ainsi, un simple corsaire de Dieppe, Ango, eut un jour l'idée de s'emparer, à lui seul, des îles de la Grande-Bretagne, pour en faire hommage au roi de France, et si l'entreprise échoua, ce fut par suite de circonstances indépendantes de la volonté du hardi marin. Ainsi encore, un armateur de Marseille, George Roux de Corse, seigneur des Brues, jaloux d'abaisser une puissance qui s'attribuait la domination des mers, adressa au prince qui y régnait un cartel ainsi conçu : « George de Corse à George d'Angleterre. » On sait enfin quel défi solennel et autrement sérieux fut envoyé, du haut des falaises de Boulogne, aux insulaires qui peuplent la rive opposée du détroit.

Depuis ces faits acquis à l'histoire, on ne citait rien qui en fût l'équivalent. Les molles habitudes de la paix, des communications obligées et continuelles, les énervantes influences de l'hospitalité, même exercée à prix d'or, tout contribuait à endormir dans les âmes ces haines d'autrefois, engendrées par les guerres du continent et des rencontres sanglantes sur toutes les eaux du globe. On

s'accoutumait à cette opinion, longtemps contestée, que les Anglais sont des hommes comme nous, doués des mêmes organes, en usant dans le même but, et n'ayant aucun des goûts dépravés que leur attribuait le préjugé populaire. Même on n'était pas éloigné de revenir de cette pensée, qu'ils ne remuent pas le petit doigt, n'arment pas un bâtiment ni ne vendent une balle de coton sans avoir l'intention formelle de nuire à la France, de vexer la France, d'insulter la France, de lui enlever sa dernière colonie et son dernier écu.

Voilà où nous allions sans nous en douter; voilà à quel abîme de condescendance nous étions conduits : plus de haines, plus de rancunes entre l'Anglais et nous; l'un des deux peuples n'était plus de trop sur cette terre. Quel péril dans ce retour de l'opinion! Heureusement qu'au milieu de l'aveuglement général, un homme y a vu assez clair pour jeter le cri d'alarme. Du moins m'a-t-on assuré qu'il en est ainsi. A en croire le bruit public, Ango et Roux de Corse auraient naguère trouvé un successeur : un Français, s'inspirant du vieux sentiment national, aurait jeté un intrépide

défi à l'Angleterre, l'aurait appelée en combat singulier ; on ajoute que c'est un avocat de la ville d'Arles.

Je connais et aime la ville d'Arles; deux fois elle m'a donné des témoignages de confiance dont je suis fier, et j'ai pu croire qu'elle n'avait rien de caché pour moi. Eh bien! tout un aspect de son existence m'échappait. Je savais qu'elle possède des antiquités du plus grand prix, un théâtre et un cirque merveilleux, un champ des morts jonché de tombes romaines; je savais qu'elle a produit des publicistes d'un rang élevé, des savants, des érudits; qu'elle renferme une population vigoureuse de cultivateurs et de marins, surtout qu'elle a des femmes renommées pour leur beauté, et cela depuis si longtemps qu'elle partage avec Milo l'honneur d'avoir fourni un débris de Vénus antique ; je n'ignorais aucun de ces détails, ni même de plus familiers, par exemple, qu'Arles confectionne les plus parfaits saucissons qui soient au monde, des saucissons exquis, de vrais morceaux de gourmets.

Mais un fait qui m'était resté inconnu, c'est que la ville d'Arles a vu naître et conserve dans ses

murs un avocat assez fort pour déclarer de son chef la guerre à l'Angleterre et en entreprendre la conquête à ses risques et périls. Voilà des ressources que je ne soupçonnais pas et que peu de personnes soupçonnaient, il faut le dire. Et pourtant toutes les versions s'accordent là-dessus. Cet avocat existe, il est très-monté, parle de traverser la Manche immédiatement, et traite d'Anglais tous ceux qui témoignent quelque répugnance à le suivre. A la bonne heure ! cet homme a du moins une pensée, un désir, une croyance, ce qui est rare par le temps où nous vivons. Il croit qu'il n'y a qu'à vouloir pour engloutir en une bouchée la Grande-Bretagne et les îles adjacentes, y ramener les populations à l'état primitif, en refaire des Pictes ou quelque chose d'approchant, enfin bouleverser de fond en comble ce nid à industriels, à marins, à marchands et à huguenots. Telle est sa foi, et il la confesse : honneur à lui !

Au fond, c'est un peu vif; mais tout ce qui vient du Midi a ce caractère : le soleil y tombe d'aplomb sur les cerveaux et les dispose à l'effervescence. Il en est des êtres humains comme des autres produits

de la nature ; ils varient en raison du sol, du climat, des vents qui règnent, de la rigueur et de la douceur des saisons. Que faire alors? Les prendre comme ils sont, pour ce qu'ils sont, avec leurs avantages et leurs inconvénients.

D'ailleurs, peu importe l'homme ; c'est à l'entreprise même qu'il convient de s'arrêter : elle en vaut la peine. La conquête de l'Angleterre ? depuis la bataille de Hastings on n'avait pas prononcé ce mot-là. Par exemple, rien n'indique les moyens qui seront employés ; l'avocat d'Arles a trop l'habitude de la grande guerre pour ébruiter le plan de ses opérations ; il sait à quel point le succès est inséparable du mystère. Nul doute qu'il n'ait son procédé ; seulement il ne le livre pas et le réserve pour l'instant décisif. Le champ reste donc ouvert aux conjectures, et c'est le cas d'y recourir.

Lorsque Napoléon, il y a un demi-siècle à peu près, menaça la Grande-Bretagne d'une invasion, les essais ne furent pas poussés au delà des instruments les plus simples, les plus rudimentaires; on songea aux bateaux plats. Par un beau temps et une belle mer, des navires à voiles auraient traîné

une armée sur les eaux du détroit jusqu'à ce qu'elle abordât au rivage ennemi. Il va sans dire que les choses restèrent en projet ; rien n'y était sérieux : on faisait face à la Manche pour préparer et déguiser une campagne sur le Rhin. Les bateaux plats n'avaient pas d'autre but, et ce but fut atteint. Dès lors, comment croire au retour de semblables procédés? L'art a marché, la navigation aussi ; l'avocat d'Arles le sait mieux que personne, il a un beau fleuve sous les yeux, une mer à sa portée ; il a pu voir combien le vent est capricieux et l'onde perfide : évidemment il aura imaginé quelque chose de moins précaire que les ressources d'autrefois.

Peut-être a-t-il jeté les yeux sur la vapeur, et qui ne l'a pas fait? Il semble que, depuis que la vapeur est trouvée, l'Angleterre nous appartient, et que si nous ne l'occupons pas, c'est que nous y mettons une discrétion extrême. Des deux côtés du canal, il y a des gens, et en grand nombre, qui nourrissent ce sentiment, les uns pour s'en enorgueillir, les autres pour s'en alarmer. L'orgueil, on le conçoit, nous y sommes prompts ; mais les alarmes, on ne se les explique guère de la part d'un

peuple sensé, comme l'est le peuple anglais. Et cependant ces alarmes ont été vives, un instant surtout; les bourgeois fourbissaient leurs épées, les femmes se préparaient à soutenir d'héroïques assauts. Les yeux prévenus voyaient l'horizon chargé de flottes françaises et d'armées de débarquement; pour un rien, on eût sonné le tocsin et offert une rançon. Pourquoi l'avocat d'Arles ne se trouvait-il pas là? C'eût été le cas de déployer ses talents et de montrer comment il comprend la grande guerre.

La vapeur? Il faudrait pourtant s'entendre là-dessus, savoir au juste ce qu'elle vaut et écarter les chimères. Qu'elle puisse jeter à l'improviste plusieurs milliers d'hommes sur un rivage désarmé et dégarni, c'est hors de doute pour les hommes du métier. Avec la vapeur, il est facile de faire revivre, en pleine civilisation, ces surprises à main armée qui ont marqué les temps barbares, ces expéditions où les pirates normands et les forbans algériens portaient de rivage en rivage la dévastation et l'épouvante. C'est un genre d'exploits qui est redevenu possible, avec les aggravations qu'y ajoute la sûreté du moteur. Seulement il n'est l'apanage

d'aucune race, ni d'aucune nation; toutes peuvent, à l'envi, exercer cet odieux abus de la force. Ainsi, pendant que nous irions insulter et ravager les côtes du pays de Galles, les Anglais pourraient en faire autant sur un point de notre golfe de Gascogne ou du Pertuis breton. Un excès en amènerait un autre, les surprises s'engendreraient, et l'on marcherait de représailles en représailles, jusqu'à ce qu'un nouveau droit des gens vînt apporter un terme à ces violences de flibustiers.

Dans cette limite, la vapeur fournit à l'art de la guerre un instrument nouveau; elle permet des descentes rapides, suivies de prompts rembarquements, des coups de main accomplis par des hommes déterminés. C'est la course du corsaire, changeant de nature et d'objet. Mais de là au transport d'une armée régulière, destinée à se maintenir en pays ennemi, il y a une distance énorme et qu'il est facile d'apprécier. Une armée n'est pas maniable comme un corps d'aventuriers; elle traîne à sa suite des bagages, des convois, un matériel considérable; elle a contre elle le nombre, la difficulté des mouvements, l'épreuve d'un élément nouveau.

A bord, elle ne dispose plus d'elle-même, elle ne s'appartient pas. Qu'il y ait une rencontre, un engagement, elle nuit plus qu'elle ne sert, elle est un embarras et point une force : elle peut être engloutie sans avoir eu l'honneur de lutter. Même avec une chance plus heureuse, qu'arrivera-t-il ? La voici en face de la plage où elle doit descendre : comment s'y prendra-t-elle, et qu'est-elle en droit d'espérer ?

Dans le cours des soixante ans qui viennent de s'écouler, les forces combinées de la France ont opéré deux débarquements dont le souvenir n'est point effacé. Le premier eut lieu en Égypte, sur le rivage du Marabout, à quatre lieues d'Alexandrie ; le second dans la baie de Sidi-Ferruch, à douze lieues d'Alger. L'un et l'autre s'exécutèrent sans qu'on eût à essuyer de résistance sérieuse. Les grèves du Marabout étaient complétement désertes; celles de Sidi-Ferruch n'offraient qu'un petit nombre d'assaillants, plus tumultueux que redoutables, qui poussaient leurs chevaux jusqu'au bord de la mer, et fuyaient ensuite après avoir déchargé leurs fusils. A vrai dire, il n'y eut point d'ennemi.

Et cependant ces opérations ne s'accomplirent pas sans peines ni dangers : en Égypte il y périt même quelques soldats ; la mer brisait sur les récifs ; des chaloupes furent englouties, d'autres désemparées. Sur les deux points, les troupes se trouvèrent promptement à terre, mais sans bagages, sans munitions, sans chevaux, sans artillerie ; il fallut plusieurs jours avant que tout le matériel fût débarqué.

Maintenant, qu'on transporte la scène dans un autre pays, dans un pays pourvu de ressources, ayant les moyens et la volonté de résister, ne le cédant à aucun autre pour l'intelligence et la trempe de populations. Ce pays a une flotte puissante, une armée peu nombreuse, mais solide et pouvant se porter en quelques heures sur les points menacés ; il a des milices qu'anime l'amour de leurs foyers ; il a des télégraphes électriques qui mettent en contact les diverses parties du territoire, des chemins de fer qui y aboutissent avec une prodigieuse rapidité, enfin tous les éléments de défense que fournissent le génie le plus industriel et la civilisation la plus raffinée qui soient au monde. Certes, dans

un pays ainsi constitué, une descente serait une tout autre entreprise qu'en terre turque ou barbaresque, et avant que de s'y engager, il serait bon de prendre l'avis de personnes étrangères au barreau d'Arles et qui eussent le pied un peu plus marin.

Mais où vais-je m'égarer, et quelle prétention est la mienne? Que signifient ces analogies, ces rapprochements? Et qui me dit que le belliqueux avocat des Bouches-du-Rhône veuille en venir à des moyens aussi vulgaires? Qui m'assure qu'il ne possède pas un procédé à lui, infaillible, original, ne se rattachant au passé par aucun lien, et destiné à éclater comme la foudre? Peut-être, au moment même où j'écris, pratique-t-il, dans les profondeurs de la Manche, un souterrain où vingt hommes pourront marcher de front, et au moyen duquel il fera son entrée à Londres à la tête de cent mille Arlésiens? Notre siècle est celui des merveilles : ce que nous en voyons rend crédule pour ce qui est en cours d'avénement. L'électricité porte en un clin d'œil la pensée au bout du monde; le magnétisme fait tourner les tables sous nos doigts; qui

sait si une armée ne franchira pas quelque jour dix lieues en une minute par la force du vide et à travers toute espèce d'éléments ? On a vu des choses plus extraordinaires; la vraie sagesse consiste désormais à ne plus douter de rien. Ici, d'ailleurs, nous avons affaire à un homme loyal, sincère, convaincu et ami de sa patrie : pourquoi lui infliger la douleur d'un soupçon? Dès qu'il a le désir et exprime la volonté de conquérir l'Angleterre, c'est qu'il en a le pouvoir. Attendons.

J'espère que de tels sentiments me feront trouver grâce auprès du bouillant avocat, et qu'il m'épargnera l'anathème qui lui est familier et dont il accable ses contradicteurs :

« Vous êtes un Anglais ! »

Tout bon Français que je suis, il me serait impossible d'y répondre autrement que par un sourire.

XIII

LA CLEF

DE LA

QUESTION D'ORIENT

SCÈNES DU BOSPHORE

PROLOGUE

Qui n'a entendu parler de la question d'Orient? Voici quatre ou cinq fois qu'elle reparaît à l'horizon de la diplomatie, comme ces comètes dont les révolutions ont été calculées par les savants. Dans la première période de son retour, elle jette ordinairement des clartés sinistres, frappe les ambassades de stupeur et déploie une queue à faire pâlir celles des pachas de l'empire ottoman. Alors c'est à qui prendra l'alarme; on sonne le tocsin dans les cabinets, on prodigue les notes comminatoires, on envoie des flottes sur les lieux, on se tient prêt à tout événement. Rien de plus sage, ni de mieux combiné : seulement c'est en pure perte. A peine entrée dans sa seconde période, la question d'Orient déchoit à l'instant de ses proportions; son éclat s'affaiblit, sa redoutable chevelure se dissout; bientôt il n'en reste plus qu'un météore inoffensif,

destiné à disparaître dans l'espace. Aussi les mêmes populations qui l'avaient accueillie, l'épouvante dans le cœur, lui prodiguent-elles, quand elle se retire, le dédain et l'insulte. C'est le dénouement obligé.

Loin de moi la pensée de pénétrer cette mystérieuse question ; elle est pleine de trop d'abîmes. Pourtant j'y trouve cette fois une circonstance curieuse et il est bon de la faire ressortir. De toutes les puissances, la plus engagée aujourd'hui est celle qui a l'intérêt le moins direct dans le démembrement de l'empire turc.

L'Autriche rêve l'annexion de quelques provinces qui lui sont limitrophes et le maintien de son influence sur celles qu'elle n'aurait aucun avantage à s'adjuger.

L'Angleterre a classé désormais l'Égypte au nombre des États qu'elle doit gouverner à l'aide de princes asservis à son joug ; elle ne souffrirait pas que ce passage vers ses possessions de l'Inde tombât entre les mains d'une puissance hostile ou seulement réfractaire. Même au prix d'une guerre, elle y maintiendra sa suprématie.

Enfin la Russie reste fidèle à la vieille politique des czars ; elle veille sur le Bosphore comme sur un domaine qui lui appartient ; elle attendra pourtant, elle ne forcera rien, mais à une condition, c'est que la Porte sera ce qu'elle doit être, son humble vassale, n'agissant ni en deçà ni au delà de ce qu'elle prescrit, résignée à la honte, à l'obéissance et à la mort.

Ainsi chacune de ces puissances a son objet en vue, sa part, son lot : la France seule n'élève point de prétention, et c'est elle pourtant qui est le plus fortement mêlée au débat. Il paraît qu'il s'agit d'une clef du Saint-Sépulcre et que la paix de l'Europe peut en dépendre. C'est à propos de cette clef qu'un général tartare est entré chez le grand vizir, botté et éperonné ; c'est à propos de cette clef que nous avons une flotte et mille canons dans l'Orient. Tout ce qui se rattache à cette clef est donc d'un intérêt universel et c'est ce qui fait le prix des scènes suivantes, reproduites d'après nature.

LA CLEF

DE LA

QUESTION D'ORIENT

SCÈNE PREMIÈRE

LE SÉRAIL

(*Chez le Grand Vizir. Cet enfant de Mahomet repose le plus nonchalamment du monde sur les coussins d'un divan ; il achève une tasse de café noir comme de l'encre, mais délicieux. C'est du moka premier choix, venu directement de l'Yemen. Sa pipe est chargée de ce tabac incomparable que fournissent les environs de Latakiéh. Pour varier ses plaisirs, il fume et boit alternativement. A ses côtés est assis son Kaïmakan, c'est-à-dire, un autre lui-même,*

son représentant, celui qui exécute ses ordres. La langue turque est très-laconique; elle exprime beaucoup de choses en un seul mot. Ce Kaïmakan a l'air de se plaire beaucoup avec le Grand Vizir; il est vrai qu'il est payé pour cela. L'entretien roule sur toute autre chose que les destinées de l'Empire.)

LE GRAND VIZIR.

Gloire à Dieu ! Nous n'aurons rien à faire aujourd'hui avec les Giaours.

LE KAÏMAKAN.

L'esprit du prophète t'inspire dans tout ce que tu dis. Nous n'aurons rien à faire.

(*Au moment où le Kaïmakan achève ces paroles, un grand bruit se fait entendre à la porte. Des mots assez vifs sont échangés, et un bimbachi pénètre dans la pièce où se tient le Grand Vizir. Cet homme a ôté ses babouches, et à peine entré il se prosterne le front contre terre.*)

LE GRAND VIZIR.

Par la barbe du Prophète, que signifie ce bruit ?

LE BIMBACHI, *toujours le front au niveau du sol, et sans oser lever les yeux.*

Moscovito ! Moscovito !

(*Une main brusque soulève la portière, et deux personnages costumés à l'européenne entrent sans être annoncés. C'est l'ambassadeur russe accompagné de son secrétaire. Ils sont tous deux en paletot, avec des éperons aux bottes. Un éclair de colère brille dans les yeux du Grand Vizir, et le Kaïmakan porte involontairement la main à son sabre de Damas. Cependant ils se contiennent, après avoir vu à qui ils ont affaire.*)

L'AMBASSADEUR, *entrant.*

Me voici; j'arrive du fond de la mer Noire et j'ai voulu causer avec toi sur-le-champ. Mon sultan n'est pas content du tien.

LE GRAND VIZIR, *se retranchant dans le style oriental.*

Que tes jacinthes soient toujours fleuries ! Assieds-toi sur ces coussins. Si tu viens du fond de la mer Noire, tu dois avoir besoin de te rafraîchir.

(*Sur un signe du Kaïmakan, des serviteurs s'empressent d'apporter aux deux étrangers la*

pipe, le café, des sorbets et des plateaux chargés de confitures. Le Grand Visir déclare qu'il ne s'occupera d'affaires que lorsqu'il aura rempli ces devoirs d'hospitalité. Les serviteurs se succèdent en offrant toutes sortes de friandises confectionnées dans le sérail, gâteaux d'amandes, pâtes de coings, nougats de toute espèce. Après la pipe vient le narguilé où la fumée du tabac traverse une boule de verre remplie d'eau de rose.)

L'AMBASSADEUR, *sans se départir de sa raideur.*

Maintenant, tu m'écoutes, n'est-ce pas?

LE GRAND VIZIR.

Que le Prophète m'assiste! Je suis ton serviteur et celui de ton sultan. Parle.

L'AMBASSADEUR.

Eh! bien on fait ici trop pour les autres et pas assez pour nous. Il n'y a que le Moscovite qui doive compter pour quelque chose à Stamboul; entends-tu?

LE GRAND VIZIR.

Gloire à Dieu; tu as bien raison. Que sommes-nous? Les plumes de vos ailes. Commande.

L'AMBASSADEUR.

Que signifie alors ce genre d'avoir traité avec la France? Et sans nous?

LE GRAND VIZIR.

Oh! que la vérité parle par ta bouche! Tes lèvres distillent le miel. Puissent tes tulipes être toujours épanouies!

L'AMBASSADEUR.

Tu as traité avec la France; c'est là-dessus qu'il faut revenir.

LE GRAND VIZIR.

Quelle prudence dans tes paroles! Il me semble que j'entends l'ange de la résurrection. Continue, je me plais à t'entendre; ta voix est comme le premier sorbet que l'on goûte après le jeûne du Ramadan.

L'AMBASSADEUR.

Alors c'est compris; tu reviendras sur ce traité. (*D'un ton qui s'élève jusqu'à la menace.*) Autrement....

LE GRAND VIZIR.

Justice du maître des mondes, ne t'irrite pas. Tu sais bien que nous sommes tes enfants; nous

ne voulons que le bien et la tranquillité; nous détestons les méchants.

L'AMBASSADEUR.

A la bonne heure; mais on m'assure qu'il y a eu une clef donnée aux Latins; tu me rendras cette clef.

LE GRAND VIZIR.

Que ton rosier porte des fleurs en toute saison! Que Dieu éloigne de ton cerveau les mauvais songes!

L'AMBASSADEUR, *d'une voix qui va jusqu'à la brutalité.*

Je te redemande cette clé; il me la faut pour mes Grecs.

LE GRAND VIZIR.

La justice réside en toi; tout ce que tu dis est marqué au coin de la sagesse.

L'AMBASSADEUR, *frappant du pied la terre avec un mouvement d'impatience.*

Alors je l'aurai, est-ce convenu?

LE GRAND VIZIR, *réduit.*

Par la barbe du Prophète, tu l'auras.

(*L'ambassadeur et son secrétaire se lèvent; le*

Grand Vizir se met debout sur son divan et leur prodigue les saluts à l'orientale en portant la main à son front, à sa bouche et à son cœur. Les deux diplomates se montrent peu sensibles à ces politesses, et, en sortant, l'ambassadeur revient à la charge.)

L'AMBASSADEUR, *au Kaïmakan qui le reconduit.* Qu'on n'oublie pas cette clef.

SCÈNE II

(*Audience de l'ambassadeur français. Cette fois l'étiquette est poussée à ses dernières limites. La livrée du sérail est rangée sur le passage du diplomate qui arrive avec son secrétaire, son chancelier, son drogman et ses attachés d'ambassade. Tout ce monde est en grand costume. Le Grand Vizir lui-même a revêtu le vêtement d'apparat; il ressemble à un Européen endimanché. Des siéges ont été préparés pour les personnes de l'ambassade; les dignitaires turcs restent assis sur le divan. Les lettres de créance sont remises avec le*

cérémonial accoutumé, après quoi l'entretien s'engage sur les points délicats.)

L'AMBASSADEUR.

Nous avons à nous plaindre de quelques-uns des procédés de la Sublime-Porte. Serait-il vrai, par exemple, qu'elle songeât à revenir sur le traité qui a été récemment signé?

LE GRAND VIZIR.

Que tes jonquilles soient toujours fleuries! nous sommes tes enfants.

L'AMBASSADEUR.

Je désirerais que Sa Hautesse voulût bien s'expliquer là-dessus; voici ma note.

LE GRAND VIZIR.

Gloire à Dieu; tu as bien raison. Que sommes-nous? les plumes de vos ailes. Sois tranquille.

L'AMBASSADEUR.

J'ajoute que mes instructions sont formelles à ce sujet.

LE GRAND VIZIR.

Honneur à ton sultan, et bénédiction sur sa maison; nous sommes ses serviteurs.

L'AMBASSADEUR.

Je puis donc compter sur le maintien du traité, et annoncer cette nouvelle à ma cour?

LE GRAND VIZIR.

Oh! comme ta bouche est pleine de vérités; tes lèvres distillent le miel. Que tes tulipes soient toujours épanouiés.

L'AMBASSADEUR.

C'est convenu, n'est-ce pas?

LE GRAND VIZIR.

Quelle prudence dans tes paroles! quelle sagacité dans tes discours! Continue: ta voix est comme le premier sorbet que l'on goûte après le jeûne du Ramadan.

L'AMBASSADEUR.

Tout cela est fort beau; mais j'aimerais mieux une promesse positive. (*Avec fermeté.*) J'ai droit de l'attendre.

LE GRAND VIZIR, *les mains au ciel.*

Justice du maître des mondes! ne t'irrite pas. Nous détestons les méchants; nous ne voulons que le bien et la tranquillité.

L'AMBASSADEUR.

Dans ce cas, nous restons en possession des avantages que nous confère le traité. Il y a eu une clef assurée aux Latins ; nous aurons cette clef.

LE GRAND VIZIR.

Que ton rosier porte des fleurs en toute saison! Que Dieu éloigne de toi les mauvais songes.

L'AMBASSADEUR, *se piquant.*

On me donnera cette clef.

LE GRAND VIZIR.

La justice réside en toi ; tout ce que tu dis est marqué au coin de la sagesse.

L'AMBASSADEUR, *d'un ton très-décidé.*

Alors nous aurons cette clef?

LE GRAND VIZIR, *réduit.*

Par la barbe du prophète, tu l'auras.

(*L'ambassadeur se retire dans la même pompe et avec le même cérémonial. On échange d'une part les saluts européens, de l'autre les saluts orientaux. Quand tout le monde est parti, les portes du sérail se referment. Le Grand Visir et le Kaïmakan sont restés seuls dans la pièce. En se regardant, ils partent d'un vigoureux éclat de rire.*)

SCÈNE III

LE GRAND VIZIR, LE KAÏMAKAN.

LE GRAND VIZIR, *riant.*

Gloire à Dieu, ces Giaours sont bien drôles !

LE KAÏMAKAN, *riant aussi.*

Tu parles comme le livre saint; ils sont bien drôles.

LE GRAND VIZIR.

Pour une clef ?

LE KAÏMAKAN.

Comme tu le dis, sage des sages, pour une clé.

LE GRAND VIZIR.

Mais, par la tombe du Prophète, j'ai un moyen de les mettre d'accord. Un moyen parfait !

LE KAÏMAKAN.

Tout ce que tu trouves est parfait ! Tu es toi-même la perfection, lumière des mondes.

LE GRAND VIZIR.

Oui, un moyen parfait, qu'Allah m'assiste !

LE KAÏMAKAN.

Parle, flambeau de l'Islam : mes oreilles s'ou-

vrent à tes paroles comme les fleurs aux rayons du soleil.

LE GRAND VIZIR, *d'un air profond.*

Je leur ai promis cette clef à tous deux ; que le Prophète me pardonne !

LE KAÏMAKAN.

Oui, saint des saints et qu'importe ? Ce sont des Giaours.

LE GRAND VIZIR, *riant.*

Eh bien ! je ne la donnerai à aucun. C'est le moyen de ne point faire d'envieux ! Gloire à Dieu ; Dieu est grand. Que dis-tu du stratagème ?

LE KAÏMAKAN, *portant son enthousiasme jusqu'au plus haut paroxysme.*

Oh ! divin ! divin ! Tu es plus profond à toi seul que tous les ulémas de la Mecque. Mais si les Giaours se fâchent ?

LE GRAND VIZIR.

Alors, je la donnerai à tous les deux.

LE KAÏMAKAN, *stupéfait d'admiration.*

Que je baise le pan de ton vêtement ! C'est le Prophète qui t'inspire ? Décidément tu es le grand

candélabre de l'Islam; il n'y a point de clarté qui ne vienne de toi.

(*Il se séparent là-dessus pour rentrer tous deux dans leur harem.*)

ÉPILOGUE

Telle est la question d'Orient et la politique des Turcs : ne résister à personne et tromper tout le monde. Quand un ambassadeur entre dans le divan avec les coups de poing tout faits, on lui promet monts et merveilles, on est à lui, on ne jure que par lui ; ce qui s'est fait n'est qu'un malentendu ; tout s'arrangera au mieux. Deux jours après, un autre ambassadeur se présente avec des prétentions et des réclamations tout opposées. N'importe si l'objet change, l'accueil ne change pas. L'autre avait raison, celui-ci a raison aussi ; tous deux ont raison. A ce qu'il exige on répond par les mêmes protestations, les mêmes marques de déférence, et cela dans les mêmes termes, en se servant des mêmes mots. Il y a un langage officiel qui ne varie pas, qui est à l'usage de tous les grands vizirs et

se prodigue aux représentants de toutes les cours. C'est distribué aux audiences d'apparat, comme le sorbet, le café et les confitures.

Les naturalistes racontent que l'autruche, pressée par les chasseurs et perdant l'espoir de se dérober à leurs poursuites, s'arrête brusquement et plonge sa tête dans les sables du désert : de ce qu'elle ne voit plus l'ennemi elle ne croit pas en être vue. Le divan ne s'y prend pas d'une autre façon : ses finesses ressemblent à celles de l'autruche.

POST-SCRIPTUM (juin 1853),

Amende honorable et réparation! Enfin le divan a tenu bon une fois; il s'insurge, il se fâche. Serré de trop près il s'est retourné vers la Russie et lui a dit : « Ah! tu m'insultes; eh bien! tu auras affaire à l'Angleterre et à la France. Les choses en sont là.

XIV

L'ILE DES APHONES

OU

HISTOIRE D'UN PEUPLE

AFFLIGÉ D'UNE EXTINCTION DE VOIX

L'ILE DES APHONES

§ I.

LE CAPITAINE FOX ET LE LIEUTENANT BABY

Une société de géographie, dont je ne trahirai pas le nom, et qui tient à envelopper ses travaux d'un profond mystère, a reçu, dans sa première séance du mois d'avril, une communication de nature à exciter la curiosité du monde savant. Il s'agit d'une île qui a échappé aux recherches des plus célèbres navigateurs et dont le hasard vient de révéler l'existence. Elle renferme un peuple qui, de perfectionnement en perfectionnement, en est arrivé à se passer de l'usage de la parole. C'est une histoire des plus simples et qui demande à être racontée simplement. La voici telle qu'on la trouve

dans le bulletin de la Société et sur le journal de bord du capitaine Fox, du brick américain le *Star*, appartenant au port de Savannah.

Le *Star* sillonnait depuis douze mois les eaux de ce cinquième monde, que l'on a nommé le Monde Maritime, et qui se compose d'une foule d'archipels semés sur un vaste Océan. Il ne perdait pas son temps à des recherches scientifiques, ne songeait à rassembler ni coquillages, ni papillons, n'avait pas la prétention de se frayer une route vers les pôles, encore moins de soumettre en passant une tribu sauvage pour en faire hommage à sa nation. Les marins de l'Amérique du Nord ne se permettent pas de ces fantaisies; ils ont l'esprit trop exact. La seule ambition du capitaine Fox était de toucher de ses harpons un grand nombre de baleines, de s'enrichir de leur dépouille par des procédés expéditifs, et de retourner le plus tôt possible vers son port d'armement avec un chargement complet d'huile et de fanons. Aussi embrassait-il d'un œil expérimenté les nappes d'eau qui se déployaient devant lui; c'était son spectacle de tous les instants, son idée fixe, sa tâche et son plaisir;

rien ne l'en pouvait distraire, si ce n'est de loin en loin un souvenir donné aux êtres chéris qu'il avait laissés près de son foyer.

Peut-être cette vie eût-elle paru monotone, même à des pêcheurs de baleine, si le second officier du bord n'y eût apporté quelque variété. Le lieutenant Baby était le contraste vivant du capitaine Fox. Autant le capitaine était sérieux, autant le lieutenant était jovial; si l'un maîtrisait l'équipage, l'autre l'égayait. Fox appartenait aux États du nord et à l'une de ces sectes qui font profession de se montrer sobres dans leurs discours; Baby était un enfant du sud où les intempérances du langage sont plus communes, plus tolérées par conséquent. La même opposition se retrouvait dans leurs personnes. Le capitaine était aussi anguleux que le lieutenant était sphérique, aussi roux que l'autre était brun, aussi élancé dans sa taille que l'autre était court, trapu et ramassé. Fox était irréprochable dans ses mœurs, Baby un peu relâché dans les siennes, et plus d'une fois il s'éleva entre eux des discussions à ce sujet. Lorsque le *Star* mouillait dans une île de l'Océanie pour s'y procurer des

vivres ou renouveler sa provision d'eau, et que des femmes accouraient à bord attirées par la curiosité naturelle à leur sexe, le capitaine et le lieutenant différaient à l'instant même sur la manière d'envisager l'événement; l'un voulait les gagner à Dieu et leur parlait des beautés de la Bible; l'autre y voyait une proie pour Satan et leur tenait des conversations beaucoup moins édifiantes. De là ces querelles où le capitaine n'avait pas toujours le dessus.

Il existait encore entre eux d'autres sujets de contestation. Citoyens de la même république, ils la jugeaient chacun à leur guise, et n'étaient pas d'accord sur les avantages de ce genre d'établissement. L'homme du nord y trouvait la limite de la sagesse humaine; l'homme du midi en rabattait beaucoup, et penchait évidemment pour des moyens moins compliqués, par exemple ceux à l'aide desquels on conduit les nègres et les matelots. Ainsi, sauf la pêche, les deux officiers du *Star* ne s'entendaient sur aucun point; ils appartenaient à des écoles opposées.

§ II.

UN PEU DE POLILIQUE EN PLEINE MER.

Un soir, après le repas, le capitaine et le lieutenant étaient assis sur le tillac, l'un calme comme doit l'être un membre des sociétés de tempérance, l'autre plus échauffé et sous l'empire de quelques verres de rhum qui lui montaient au cerveau. L'air était doux, l'atmosphère pure; le soleil venait de s'ensevelir dans un linceul de pourpre et d'or, le ciel s'illuminait, la mer s'ouvrait devant le brick en nappes étincelantes. Quel beau cadre pour la méditation! Tout y invitait, le temps, l'heure, le silence, ces flots animés, cette voûte lumineuse, même la disette de baleines qui se prolongeait depuis quelques jours et laissait à l'équipage une période de repos. Que faire alors, si ce n'est un peu de politique à l'usage des désœuvrés. En pleine mer on n'a pas le choix des distractions.

C'est là-dessus qu'allait se rabattre le lieutenant

Baby : dans ses accès d'humeur il ne connaissait pas d'autre thème. Lui arrivait-il quelque chose de désagréable? il était tenté de s'en prendre au mécanisme des gouvernements. Tout venait de là, les ouragans, les calmes, les avaries, les jets à la mer et jusqu'aux mauvaises pêches. Sur ce dernier point il ne transigeait pas : dès que le poisson manquait, aucune institution libre ne trouvait grâce devant lui ; il ne voyait de salut pour l'humanité que dans le régime du fouet et du rotin. Or, de toute la semaine on n'avait apperçu qu'un cachalot et à une disance telle qu'il avait été impossible de l'atteindre : qu'on juge de l'état où se trouvaient les opinions de Baby. Le rhum y aidait aussi, il faut le dire. En vain le capitaine Fox opposait-il un flegme stoïque aux saillies de son lieutenant, celui-ci revenait toujours à la charge.

Il s'agissait de savoir si la liberté est plus conforme à la nature de l'homme que l'asservissement. Fox avait là-dessus des convictions trop profondes pour engager un débat ; il croyait à la liberté comme un Guèbre croit au soleil ; il en faisait la source de tous les biens et le remède à tous les maux ; il la

voulait entière, absolue, illimitée; il la voulait pour tous les êtres vivants, sans acception de classes ni de couleur. Il ne discutait pas, il croyait; pressé trop vivement il se retranchait derrière quelque sentence et n'en sortait plus. Baby, au contraire, prenait à partie l'univers entier, l'histoire des sociétés passées et l'état des sociétés présentes, le témoignage des faits, les leçons de l'histoire, l'étude du cœur humain; il montrait les archipels océaniens encore sous le joug du besoin et peuplés de créatures qui se rapprochent de la brute, le grand continent de l'Asie conduit au bâton par des despotes obscurs, l'Afrique fournissant au reste du monde des troupeaux de bétail humain, une grande portion de l'Europe cultivée par des serfs, et presque toute l'Amérique livrée aux bras des esclaves, et il en concluait que si l'homme est né pour être libre, il s'est jusqu'ici furieusement trompé de destination.

De la part de tout autre, Fox n'eût pas toléré un pareil langage, mais il traitait son lieutenant en enfant gâté et lui laissait de grandes franchises. Sur un point seulement sa susceptibilité se réveilla. Il

s'agissait de constitutions, et le capitaine n'aimait pas qu'on leur manquât de respect.

— Ah ! Baby, Baby ! dit-il avec un accent paternel.

— Vos constitutions, ajouta le lieutenant sans s'arrêter à la remontrance, je ne donnerais pas un galon d'huile de la meilleure. Qu'est-ce, après tout? des chiffons de papiers. Combien cela dure-t-il? Vingt-quatre heures.

— Baby, Baby ! répéta le capitaine en élevant le ton et comme s'il eût entendu un blasphème.

— Ah! si, pourtant! j'oubliais! Il existe une constitution parfaite, dit le lieutenant.

— Celle des États-Unis, à coup sûr?

— Non, capitaine, non, pas même celle des États-Unis, quelque droit qu'elle ait à nos hommages. J'en connais une autre plus irréprochable, mieux éprouvée, plus ancienne, et qui durera plus longtemps.

— En vérité, Baby? dit le capitaine avec un sourire d'incrédulité.

— Oui, mon digne ami, et cette constitution la voici.

Il venait de s'emparer d'une manœuvre qui se trouvait à sa portée et lui imprimait un mouvement significatif. Tout habitué qu'il fût aux écarts de son lieutenant, Fox trouva que la raillerie dépassait les bornes.

— Un bout de corde ! s'écria-t-il scandalisé. Oh ! Baby !

— Un bon bout de corde, capitaine, parlez-moi de ce genre de constitution. C'est franc, du moins, c'est net ; on sait ce que cela veut dire. Point de surprise, ni d'équivoque. Quiconque se plaint est cinglé ; s'il y revient, on redouble. Cingler, toujours cingler, jusqu'à ce que le silence se fasse et que tout le monde s'avoue heureux ; voilà le procédé par excellence. On en cherche, on en essaie d'autres, puis on y revient.

— Vous devenez fou, Baby. Et notre devise : Dieu et la liberté ! dit le capitaine.

— Bonne à encadrer, j'en conviens ; mais rien de plus. La preuve, c'est que nous fouetterions nos nègres s'ils s'avisaient d'en user. Dieu et la liberté ! c'est-à-dire la liberté pour nous. Fi de l'hypocrisie !

— Oh! Baby, Baby!

— Que voulez-vous, capitaine; c'est cela. Allez, j'ai étudié les hommes : au fond que demandent-ils? à être menés; ils supportent plus facilement un maître que mille maîtres.

— Baby, dit solennellement le capitaine, vous êtes indigne d'appartenir à un État libre.

§ III.

UN ACCIDENT QUI MET LES CŒURS A L'ÉPREUVE.

L'entretien en était là et menaçait de se prolonger, lorsqu'un bruit se fit entendre dans la direction du gaillard d'avant, en même temps qu'il s'en élevait un cri d'alarme.

— Un homme à l'eau, dit une voix.

En un clin d'œil tout le monde fut sur pied, et, autant que le permettait l'obscurité, on put apercevoir une forme humaine se débattant au milieu des flots. C'était un matelot qui, à la nuit close, avait commis l'imprudence de s'endormir sur le beaupré : un mouvement du brick venait de lui

faire perdre l'équilibre et de le précipiter dans la mer. Le malheureux poussait des cris lamentables, moins distincts à mesure que le bâtiment s'éloignait de lui, et se confondant peu à peu avec le bruit des vagues et du vent.

Au premier appel, le capitaine Fox s'était trouvé debout; d'un coup d'œil il avait tout vu, tout jugé; déjà ses ordres étaient donnés, les manœuvres s'exécutaient, et le navire évoluait sur lui-même. De son côté, le lieutenant ne demeurait point inactif. Une des embarcations venait d'être descendue le long du bord, et il s'y était jeté avec six hommes de l'équipage. L'œil attaché sur les flots, l'oreille attentive aux moindres bruits, il se dirigeait vers la victime avec l'espoir d'arriver à temps pour la sauver. La nuit et l'état de la mer rendaient cette opération difficile; il fallait s'y aider des moindres indices, et pour le reste s'en remettre au hasard. Qu'on juge des émotions dont les acteurs de cette scène étaient assaillis; chaque minute qui s'écoulait leur apportait une angoisse nouvelle. Il n'en était aucun parmi ces hommes, officiers ou matelots, qui ne se sentît exposé à une chance pareille,

et ne se mît aux lieu et place du malheureux qui disputait sa vie à ce gouffre ouvert pour l'engloutir.

Cependant l'embarcation glissait sur les vagues avec la rapidité de l'oiseau et au milieu d'un silence profond. Pas un mot, pas un geste : les marins penchés sur leurs avirons, y déployaient cette force qu'on puise dans une circonstance critique ; le lieutenant, debout à l'arrière, sans chapeau, les cheveux au vent, le gouvernail en main, était absorbé dans sa recherche opiniâtre. Tous les yeux étaient fixés sur lui ; on épiait ses mouvements, on attendait ses ordres ; enfin sa voix domina les murmures de la mer : — Enfants, s'écria-t-il, arrêtez !

Les six avirons se levèrent à la fois, et les hommes, par un mouvement spontané, regardèrent autour d'eux. A la surface de l'eau s'agitait une masse confuse vers laquelle glissait l'embarcation, au moyen de l'élan qui lui avait été imprimé. Malgré les ténèbres qui régnaient, il était facile de s'apercevoir que le malheureux au secours de qui on se portait, en était arrivé à la limite de ses forces et aux dernières convulsions de l'agonie. Ses bras frappaient l'eau au hasard, avec cette pré-

cipitation qui est l'effet ordinaire de la terreur. Encore quelques secondes et il était perdu; il coulait pour ne plus reparaître. Le lieutenant jugea la chose ainsi; son œil exercé ne pouvait s'y tromper: un acte de dévouement était nécessaire; il n'hésita pas. D'un bond il s'élança dans la mer, nagea rapidement vers l'infortuné en danger de périr, l'atteignit au moment où une vague venait de le submerger, le ramena à la surface, et l'y soutint d'un bras pendant que de l'autre il cherchait à regagner l'embarcation et à y prendre un point d'appui. Tout cela avec la promptitude de la pensée et en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

De leur côté, les matelots s'étaient portés au secours de leur intrépide lieutenant. L'un d'eux l'avait suivi à la nage, tandis que les autres manœuvraient de manière à rendre le sauvetage plus aisé. Déjà tout sujet d'inquiétude avait disparu; le groupe flottant se rapprochait; entre lui et la chaloupe, il n'y avait plus qu'une toise ou deux de distance, lorsqu'un nouvel incident changea l'aspect de la scène et donna des motifs d'alarme bien autrement sérieux.

Dans les profondeurs de la mer et trahi par un sillon phosphorique, les matelots venaient d'apercevoir un énorme requin. Il montait lentement, mais en ligne directe et comme assuré de sa proie. Le péril était imminent, et le temps manquait pour s'y soustraire. L'équipage de l'embarcation allait assister à une épouvantable catastrophe, sans pouvoir ni l'éloigner, ni la conjurer. Aussi quelle angoisse dans les cœurs ! quelle consternation sur les visages ! De ces trois hommes qui se débattaient à la surface de l'eau, c'est le lieutenant qui était le plus vivement menacé ; c'est sur lui que le monstre marin semblait s'acharner de préférence ; il allait payer de sa vie son chevaleresque dévouement. Par deux fois le requin l'avait touché de son aileron, et se renversant sur le dos, il ouvrait sa redoutable mâchoire ; c'en était fait de ce pauvre Baby, si jovial et si généreux, à moins d'un secours inattendu. Ce secours arriva. Un matelot, gardant plus de sang-froid que les autres, s'était emparé d'un trident et, ainsi armé, surveillait les mouvements de l'animal. Au moment décisif, et quand les dents touchaient déjà leur proie, il brandit le

fer d'une main vigoureuse, atteignit une partie vulnérable, et cela si profondément, que le requin lâcha prise à l'instant même, et disparut en emportant le harpon dans ses chairs. Le lieutenant était sauvé ; il tint bon pourtant, et ne remonta dans l'embarcation que le dernier. C'était un garçon ainsi fait ; il s'oubliait pour les autres : un petit esprit politique, mais un grand cœur.

§ IV.

ENCORE UN ÉVÉNEMENT.

Le lendemain, grâce au lieutenant du *Star*, l'équipage se retrouvait au complet ; aucun bras ne manqua à l'appel, et c'était fort heureux ; le navire allait avoir besoin de tous ses gens.

La journée s'annonça néanmoins sous les plus favorables auspices. Au lever du soleil, point de nuage, ni de brume ; rien qui troublât la transparence de l'air ; le ciel, sous les premières clartés du jour, formait une coupole d'une pureté parfaite et d'un beau bleu d'indigo ; la mer, caressée par des

brises folles, tantôt se ridait, tantôt présentait une surface polie comme le marbre, et sur laquelle les rayons lumineux se jouaient obliquement. Attirés par ce spectacle, les alcyons rasaient l'eau de leurs ailes, tandis que des bandes de dauphins, marchant en bataillon, exécutaient avec une précision militaire leurs évolutions accoutumées. Tous les présages étaient rassurants, et, ce qui en doublait le prix, on voyait au loin quelques baleines. Le lieutenant triomphait.

Il allait donner l'ordre d'armer les embarcations, lorsque le capitaine l'en empêcha. Depuis quelques minutes celui-ci examinait l'horizon d'un regard soucieux, et en homme qui se défie des apparences.

Le *Star* se trouvait alors à l'orient des Philippines, et dans des parages où de terribles surprises attendent les navigateurs; c'est là qu'éclatent ces redoutables typhons dont la violence est au-dessus de ce que l'on peut imaginer, et auprès desquels les tempêtes des autres mers ne sont que d'insignifiants phénomènes. Fox les connaissait de longue main; il en avait essuyé plus d'un, et quelques in-

dices, distincts pour lui seul, lui faisaient prévoir qu'il allait en essuyer un nouveau. Le ciel était encore serein, le vent léger, et pourtant il régnait dans l'air et sur les eaux on ne saurait dire quel frémissement, accompagné d'un lointain murmure. Ces symptômes alarmaient le capitaine et tenaient sa vigilance en éveil.

Bientôt il s'en déclara d'autres, bien plus évidents, et auxquels personne à bord ne put se méprendre. Une masse de nuages opaques s'éleva de l'un des points de l'horizon, et envahit peu à peu le ciel en étendant insensiblement sa base. Cet envahissement ne fut ni soudain ni général, il s'accomplit graduellement et avec une sinistre lenteur, de telle sorte qu'il y eut un moment, dans le cours de cette scène, où la moitié du firmament conserva son azur, tandis que l'autre moitié se revêtait de diverses couleurs, depuis le violet jusqu'au bistre. Par intervalles, de ce rideau sombre se détachaient des météores bizarres, des sillons lumineux, se brisant sous des angles divers, des éclairs suivis de tonnerres brusques et secs, ou bien des nuages blancs, pareils à des flocons de neige, et animés

d'un mouvement plus rapide que la masse d'où ils étaient sortis.

Les pressentiments du capitaine Fox ne l'avaient pas trompé; c'était un typhon, le redoutable typhon de la mer des Indes. Ces nuées sombres formaient, comme disent les marins, le lit du vent; elles s'avançaient chargées de menaces. Quand elles se furent bien emparées du ciel, l'ouragan éclata et prit sur-le-champ d'effrayantes proportions. Tous les éléments semblaient s'être conjurés pour en accroître la violence, l'air, l'eau et le feu; l'atmosphère passait d'un embrasement subit à des ténèbres profondes; la mer grossissait à vue d'œil; la pluie tombait en gouttes énormes, mêlées de grêlons; une flamme électrique s'était fixée au sommet de chaque mât, et le couronnait comme une lampe éclairée à l'esprit-de-vin.

Le capitaine Fox avait tout prévu, et il était prêt: c'est à de pareilles épreuves que se juge le vrai marin. Dès les débuts de l'ouragan, il était à son poste, près du gouvernail, le porte-voix en main, et ne devait plus en bouger. La vie de ces hommes, le sort de ce bâtiment, dépendaient désormais de

lui : aucune responsabilité n'était plus grave, et il en portait dignement le poids. Tant que dura le péril, on le vit sur le pont, domptant le sommeil, bravant la pluie et les coups de mer, animant l'équipage par son exemple, le rassurant par son maintien. Qu'au milieu de ce désordre des éléments, sa fermeté se démentît, que son sang froid l'abandonnât, qu'il hésitât sur une manœuvre, sur un commandement, et son navire désemparé devenait la proie de la tourmente, et l'Océan l'eût couvert de ses nappes d'eau comme d'un linceul. Mais le capitaine Fox avait l'âme aussi robuste que le corps ; il se retrempait dans la lutte. Jamais il n'avait d'une voix plus ferme donné des ordres plus précis, pris avec plus d'à propos de meilleures dispositions, ni opposé aux insultes des flots et du vent de plus énergiques moyens de défense.

Le salut n'était qu'à ce prix. En se prolongeant, la tempête augmentait de fureur; toutes les voiles avaient été mises en lambeaux ; l'un des mâts venait de se rompre et l'autre était fortement ébranlé; plus de manœuvre possible, si ce n'est de fuir au gré du vent et des vagues déchaînées. A chaque

instant d'énormes masses d'eau se précipitaient sur le pont et submergeaient le brick dans toute sa longueur; pour y résister, il fallait toute l'agilité de ses mouvements et la solidité de ses membrures. Dans ces chocs furieux, les dernières chaloupes furent emportées, le dernier mât également; le gouvernail résistait encore; un coup de mer, plus violent que les autres, le brisa et en dispersa les débris; de sorte que le *Star*, naguère si fier et si sûr de lui-même, n'était plus qu'une coque rasée, désarmée, vaincue, jouet du hasard et des éléments.

Pendant quarante-huit heures, les choses se maintinrent sur ce pied, avec des alternatives de détresse et d'espoir. En vain, le capitaine Fox avait-il essayé de fixer sa position, à l'aide des observations ordinaires; l'état sombre de l'atmosphère ne permettait plus de se servir des instruments nautiques, et les montres marines, dérangées par l'intempérie, se trouvaient hors d'état de fournir des renseignements précis. On ignorait donc au juste où se trouvait le bâtiment et vers quelle plage le poussait la tempête. Un événement étrange allait éclaircir ce point.

Dans le cours de la deuxième nuit, et alors que l'ouragan sévissait avec le plus de fureur, par un épouvantable temps et au milieu de ténèbres épaisses, le brick reçut une secousse à laquelle personne ne se méprit; il venait de toucher sur un écueil. Le choc fut si violent que pas un homme à bord ne resta debout; tous, officiers et matelots, en perdirent l'équilibre. Le capitaine Fox, jeté contre le cabestan, se releva le premier et chercha à se reconnaître; ses gens, revenus de leur stupeur, se groupèrent autour de lui; le lieutenant, que l'événement avait surpris la bouteille en main accourut sur le pont afin de s'assurer de l'état des choses. Il n'en était aucun parmi ces hommes qui ne crût sa dernière heure venue, et n'entendît résonner à ses oreilles comme un glas de mort. Encore quelques minutes, et le brick déchiré par le récif et dépecé par cette mer furieuse, allait disparaître débris par débris et s'en aller vers la plage avec les cadavres de ceux qui le montaient. Telle était la perspective présente à tous les esprits.

Qu'on juge de la surprise des marins du *Star*, lorsque après quelques minutes d'hésitation, le bâti-

ment parut se dégager de lui-même, flotter de nouveau et s'ouvrir un chemin dans des eaux plus tranquilles. L'équipage cria au prodige, le capitaine Fox en devina le motif naturel. Le brick, soulevé par le flot, venait de franchir l'arête d'un de ces bancs de coraux qui entourent les îles de l'Océanie et servent de rempart à des havres intérieurs, où la houle ne pénètre pas. Ainsi un instrument de perte était devenu un instrument de salut. Chassé par la brise, le *Star* vogua sur cette mer fermée, qui devenait plus calme et plus sûre à mesure qu'il s'y engageait plus avant. Les ombres de la nuit et une brume persistante empêchaient de rien distinguer autour de soi : pendant plusieurs heures, le brick s'en alla ainsi à l'aventure, et comme guidé par un génie invisible qui semblait veiller sur lui. Enfin le brouillard céda, le vent fléchit, et l'on put voir, dans un horizon rapproché, étinceler une multitude de feux.

— Où sommes-nous ? dit le lieutenant.

— Qui le sait? répondit flegmatiquement le capitaine. Faites mouiller une ancre, Baby; nous verrons demain.

— A la bonne heure, reprit l'officier; mais nous voici lancés en pleine féerie. Où diable sommes-nous?

Ils étaient devant l'île des Aphones et en face de la capitale de ce nom.

§ V.

UN PREMIER COUP D'ŒIL SUR LA VILLE DES APHONES.

Comme on le pense, personne à bord du *Star* ne ferma l'œil de la nuit. Le bâtiment était hors d'embarras; l'ancre avait rencontré un fond sûr, et les eaux du mouillage étaient aussi unies que celles d'un lac. L'attention de l'équipage pouvait donc se porter tout entière sur cette apparition étrange, imprévue et d'autant plus douce qu'elle succédait à un naufrage imminent. Quoique la nuit fût sombre et la distance assez forte, il était facile de voir qu'on avait une ville considérable sous les yeux. Çà et là, sur ce fond obscur, des coupoles montraient leur masse imposante; à leur pied s'étendait une vaste enceinte couverte de constructions.

Des sillons de clarté y indiquaient la direction des rues, et il s'en élevait ces murmures qui accompagnent le sommeil des grands foyers de population.

Quand le jour parut, et que les objets furent plus distincts, ce spectacle prit d'autres proportions. Le ciel avait recouvré sa pureté, le soleil son éclat ; la nature était en robe de fête. Les premiers rayons du matin glissaient comme une poussière d'or sur les cimes des bois environnants, et venaient se briser sur les eaux du bassin et sur les toits de la ville endormie. Tout ce paysage respirait le calme et la sérénité. A l'horizon, les coteaux se succédaient, les uns chargés de vignobles, les autres garnis de forêts touffues, tandis que dans la vallée une rivière baignait des pâturages couverts de troupeaux et sur quelques points de son cours brillait comme un ruban de moire. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, de riches cultures couvraient le sol, d'un aussi bel aspect et de nuances aussi diverses qu'en un pays pourvu de comices et jouissant des méthodes les plus perfectionnées.

Quoique les marins du *Star* ne fussent point in-

sensibles à ces beautés de la nature, leur attention se portait de préférence vers un autre côté du tableau. Ce qui les préoccupait surtout, c'était l'imposante ville, assise sur la plage et dont les monuments avaient ce caractère de grandeur qui est le signe d'une civilisation avancée. Encore n'apercevait-on du mouillage que les moindres de ces monuments, ceux dont la ligne des quais était décorée ; mais au delà et sur des plans plus éloignés se montraient des dômes, des flèches, des colonnes, des galeries aériennes, des tours couronnées de plates-formes, qui portaient l'empreinte de plus de magnificence, et révélaient un peuple abreuvé aux bonnes sources de l'art. Même dans les habitations privées se retrouvait ce cachet d'élégance et de goût. Élevées d'un étage, de deux aux plus, elles avaient toutes un balcon en saillie pourvu de châssis mobiles et abrité par un auvent gracieux : c'était comme un pavillon suspendu d'où la vue se portait vers la mer et que signalaient des vitraux de couleur et des rideaux agités par la brise.

Parmi les personnes réunies sur le pont du brick, il n'en était aucune qui prît plus d'intérêt à cette

scène que le lieutenant. C'est que Baby se piquait d'être observateur : depuis vingt ans qu'il fréquentait les eaux du Monde Maritime, il avait passé par toutes les épreuves et toutes les situations, étudié les mœurs de ces insulaires, même de ceux qui se nourrissent d'aloyaux humains, et failli, à la suite d'une surprise, servir de base à un de leurs repas de corps. Cette circonstance l'avait rendu circonspect ; il trouvait cette manière de finir peu digne de lui et s'efforçait de s'y soustraire. De là une prudence qui ne se démentait jamais.

Aussi, dès les premières lueurs du jour, Baby avait-il exercé son contrôle vigilant, et ce qu'il apercevait n'était pas de nature à désarmer ses défiances. Une remarque le frappa d'abord, c'est que le *Star* se trouvait dans une mer entièrement fermée et sans communication apparente avec l'Océan. Sur la ligne de l'horizon régnait une suite de récifs, facile à reconnaître aux flots qui s'y brisaient et au nuage d'écume qui s'en élevait sans solution de continuité. En vain le lieutenant cherchait-il du regard un passage, une issue à travers cette barre de coraux ; il n'en découvrait pas et

tout le confirmait dans la pensée que le seul moyen d'aboutir à ce bassin était celui dont le brick avait fait l'épreuve à ses risques et périls, c'est-à-dire un saut périlleux par dessus l'écueil. En effet, aucun autre bâtiment n'était mouillé à ses côtés, aucun autre pavillon ne se déployait près du sien ; le *Star* était seul, absolument seul sur cette vaste surface. Et quant à la marine du pays, elle se composait de quelques barques élégamment pavoisées, qui ressemblaient plutôt à des meubles de plaisance, qu'à des instruments destinés à un service de mer.

Ce fut, pour Baby, un premier motif de se tenir sur ses gardes; il s'y en joignit d'autres peu d'instants après. En examinant les édifices dont les quais étaient couverts, il distingua une construction véritablement imposante, et dont l'attique portait un observatoire d'un caractère sombre et dominateur. De là on embrassait les eaux du mouillage et l'horizon dans une étendue de plusieurs lieues. Était-ce une illusion de Baby ? Il lui semblait voir, dans les profondeurs de cet observatoire, un tube de forte dimension dirigé contre le *Star*

et le tenant pour ainsi dire en échec. Dans la pensée du lieutenant, ce ne pouvait être qu'un engin de guerre, quelque miroir ardent renouvelé d'Archimède, et de nature à incendier le brick, en dépit de l'éloignement. Aussi n'en détournait-il pas les yeux :

— Capitaine, s'écria-t-il, ne le voyez-vous pas ?

— Quoi donc, Baby ? répliqua celui-ci avec son calme ordinaire.

— Un piége, une machine, poursuivit le lieutenant ; une invention de l'enfer, à coup sûr.

— Où cela, Baby?

— Là bas, capitaine, dans la direction de ma main. L'apercevez-vous maintenant? Quels reflets ! Nous allons fondre comme de la cire. Après l'eau, le feu.

Le lieutenant eût poussé plus loin cette explication et donné à ses inquiétudes un commentaire plus précis, si un incident inattendu ne fût venu rompre l'entretien. Du haut de cet observatoire menaçant, une fusée venait d'être tirée, en même temps qu'on arborait un drapeau écarlate, parsemé

d'emblèmes en or. A ce signal, le quai, jusque-là désert, se couvrit de monde ; il en déboucha de toutes les rues et de tous les carrefours : ceux-ci se formèrent en groupes ; ceux-là se jetèrent dans des embarcations et les poussèrent au large, en les dirigeant vers le brick. Le moment critique approchait :

— Eh bien ! capitaine, que vous disais-je ? s'écria Baby.

L'équipage du *Star*, rangé en bon ordre sur le pont, attendit la suite des événements.

§ VI.

UNE VISITE DES NATURELS. — PREMIÈRES IMPRESSIONS.

De la terre au brick le trajet était assez long pour laisser à Baby le temps de reconnaître à quelles gens on avait affaire. Armé d'une excellente lunette, il la tenait obstinément fixée sur les embarcations qui s'étaient détachées du quai et s'avançaient à force de rames. Ces embarcations ressemblaient à des gondoles et portaient sur toute

leur longueur des tentes en étoffes de soie qui s'inclinaient à volonté et formaient un abri mobile contre le soleil. Des pavillons étaient déployés à l'arrière, et la couleur en variait d'une embarcation à l'autre : ici le fond était blanc, là jaune, ailleurs bleu; l'emblème seul demeurait uniforme. De loin cet emblème n'offrait guère qu'un dessin confus, et Baby se perdait en conjectures. Mais, quand les embarcations se furent rapprochées, son doute cessa : c'était une écrevisse de la grande espèce et dont la nuance tranchait sur la couleur du pavillon.

Le lieutenant venait de s'assurer du fait, et se demandait si c'étaient là les armes du pays, lorsqu'une autre circonstance le frappa. Les hommes qui montaient les gondoles portaient tous cette écrevisse sur quelque point de leur vêtement, les uns sur le dos, les autres sur la poitrine, d'autres ailleurs. On eût dit un signe de nationalité. L'emblème semblait se modifier à raison des classes et des rangs, et comme si la place, l'étoffe et la couleur eussent été un moyen de faire reconnaître sur-le-champ la condition des personnes. Chez

ceux-ci l'écrevisse était plus petite, chez ceux-là plus grande ; ici elle était en or broché, là en soie, ou simplement en laine. Les écrevisses les plus riches appartenaient à ceux qui étaient investis de quelque commandement ; ils la portaient par devant et avec une certaine fierté; les écrevisses les plus modestes étaient le partage des simples mariniers : ils la portaient par derrière et n'en paraissaient pas fort enorgueillis.

Enfin les embarcations arrivèrent près du brick et de chacune d'elles se détacha un personnage, bardé de l'écrevisse d'or, tenant un éventail d'une main et de l'autre un chapelet à grains d'ambre et de corail. Ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent sur le pont ; et dans le cours de cette entreprise, le génie de Baby fut mis à une rude épreuve. La dimension de ces fonctionnaires publics dépassait ce que nous connaissons de plus perfectionné en ce genre ; on n'en voit point de tels en Europe, même parmi les mieux nourris et les moins occupés. Pendant qu'on les hissait à bord, trois poulies cédèrent sous le poids. L'opération s'acheva pourtant, et six naturels de distinction eurent accès

ur la dunette, où le capitaine Fox les reçut avec sa gravité accoutumée. Il y eut, dans les formes respectives, échange de civilités, et le lieutenant put examiner de près et tout à l'aise ces habitants d'une terre inconnue.

Leurs vêtements se composaient d'étoffes de soie, taillées à l'orientale et formant une jupe ample et longue qui descendait jusqu'aux chevilles, et qu'une ceinture en mousseline fixait à la chute des reins. Ces étoffes paraissaient être de belle qualité; mais, par la plus singulière des modes, les naturels les portaient à l'envers. Ce n'est pas tout : à cette bizarrerie s'en joignait une autre, d'un effet encore plus malheureux. La coiffure se composait d'une sorte de feutre, à peine dégrossi, et dont la forme rappelait le bonnet imposé aux enfants qui ont encouru une punition.

— Serait-ce un peuple qu'on a mis en pénitence? se demandait Baby. Il n'y manque guère que le martinet.

C'était l'usage, voilà tout: quel pays n'a les siens? Rien ne sert de disputer là-dessus.

Cependant l'entrevue n'aboutissait pas; des

deux côtés, on se contentait d'échanger des gestes et des sourires. Un naturel de première distinction avait bien essayé de frotter son nez à celui du capitaine Fox, ce qui est, dans le pays, comme on le sut depuis, une grande marque d'honneur; mais cette tentative n'avait eu qu'un succès médiocre auprès du rigide Américain. De là un peu de froideur et une sorte de contrainte. On ne saurait dire comment les choses auraient tourné si Baby n'y eût mis du sien. Au milieu de ces visages étrangers, il venait d'en distinguer un qui avait une expression particulière de malice et paraissait se divertir surtout des dépenses de gestes que faisait le capitaine dans l'intention d'être compris. De ce personnage à ses compagnons, il n'y avait pas de différence sensible; il était vêtu comme eux, coiffé comme eux; sa poitrine était comme la leur, ornée d'une magnifique écrevisse d'or. Et néanmoins Baby resta convaincu, dès le premier coup d'œil, qu'il en tirerait plus de parti que des autres.

Pendant que la conférence suivait son cours, il prit donc cet homme à part et l'entraîna jusqu'au pied du grand mât.

§ VII.

UNE RENCONTRE

Baby n'était pas seulement un observateur de première volée, c'était encore un polyglotte du plus grand mérite. Il avait, dans le cours de ses voyages, abordé à toutes les côtes et frayé avec toutes les tribus ; aucune langue, si sauvage qu'elle fût, ne lui était étrangère : il connaissait même celle de la peuplade qui avait voulu le rôtir et en faire la base d'un de ses repas de corps. Ce qui l'aidait singulièrement dans cette étude, c'est que partout où il mettait le pied, il s'en prenait d'abord aux femmes, et d'une manière si vive que l'entretien s'engageait bon gré mal gré. Au moyen de cette méthode, il s'était formé un vocabulaire universel, et se piquait de pouvoir traiter le sentiment dans tous les dialectes connus.

En abordant le personnage qu'il avait distrait de sa bande et qu'il voulait soumettre à un examen particulier, il se posa d'abord une question. Dans quel idiome convenait-il de l'entreprendre? Fallait-

il lui parler nègre ou malais? Valait-il mieux recourir au madécasse? Le seul embarras qu'il éprouvât était celui du choix. A volonté, il pouvait se servir de l'instrument le plus vulgaire ou le plus perfectionné. Il savait le mawi que l'on parle dans les archipels, le mandchou des côtes d'Asie, le carolin, le tonga, le zélandais, le coréen, enfin ce que sait un homme qui a vingt ans de baleine, et qui sait mettre le temps et les occasions à profit.

Tout en se posant cette question délicate, Baby continuait à soumettre l'inconnu aux procédés d'analyse qui lui étaient familiers. Plus il l'étudiait, plus il se persuadait qu'en le choisissant il avait eu la main heureuse. Parfois même il sentait s'éveiller un vague souvenir, lorsque cet homme attachait sur lui un œil souriant et railleur. Ce fut sous l'empire de ce sentiment qu'il commença son interrogatoire. Comme début, il eut recours au portugais; aucune langue n'est plus répandue dans les parages de l'Inde.

— Où sommes-nous? demanda-t-il au dignitaire décoré de l'écrevisse d'or.

Celui-ci ne répondit que par un sourire.

— Il n'entend rien au portugais, pensa Baby; essayons autre chose : le lascar, par exemple.

Le lascar est, dans ces mers, ce qu'est la langue franque dans la Méditerranée, un mélange affreux de toute espèce d'idiomes.

— Comment nommez-vous ce pays? demanda-t-il à l'impassible fonctionnaire public.

Même silence, même sourire.

Le lieutenant ne se découragea pas : la patience sied à un pêcheur de baleines. Il renouvela sa question en vingt-deux langues, passant des plus élémentaires aux plus raffinées, du malabar au japonais, de l'arabe au persan, de l'indostani au siamois; il n'oublia aucune de celles qui se parlent dans les mers de l'Océanie, aux îles Fidgi, aux Mariannes, aux Philippines, aux Moluques; il remonta dans le pôle nord jusqu'aux Kouriles et aux Aleutiennes, et descendit dans le pôle sud jusqu'à la Nouvelle-Zélande et à la Terre de Van-Diémen. Vains efforts, peines perdues! Rien ne pouvait tirer le dignitaire interpellé de son silence, ni le faire renoncer à son sourire : seulement ce sourire

devenait de plus en plus significatif. Enfin lorsque Baby, de guerre lasse, se fut rejeté vers les langues savantes de l'Inde et eut posé sa question en pur sanscrit, cet homme ne put se contenir plus longtemps : sa parole trouva une issue.

— Si vous essayiez de parler anglais, lieutenant Baby, dit-il dans cet idiome et avec l'accent très-caractérisé des Américains du Sud.

La foudre serait tombée aux pieds de l'officier du *Star* que sa surprise n'eût pas été plus profonde. Pour un observateur aussi consommé, c'était jouer de malheur. Il venait d'épuiser le réservoir de ses connaissances, se mettre en frais jusqu'à la concurrence de vingt-trois langues, et pour le payer de tant d'efforts, cet homme lui répondait en anglais, comme on le parle sur le littoral du golfe du Mexique. Bien plus, il l'apostrophait par son nom et le désignait par son grade. Malheureuse campagne, en vérité, et de nature à ruiner une réputation moins solide que celle de Baby! Si rude que fût le coup, notre officier s'en remit pourtant. Examinant de nouveau le personnage de la tête aux pieds, il chercha dans ses sou-

venirs à quoi le rattacher, et n'y trouvant rien, il reprit l'interrogatoire.

— Américain? lui dit-il. Vous Américain?

— Américain du Sud, lieutenant.

— Votre port?

— Pensacola.

— Votre nom?

— David.

— David? quel David? s'écria Baby impatienté de ne pas obtenir plus de lumières de ses méthodes habituelles d'observation. Ils pullulent les David dans les États du Sud. Qu'est-ce qui ne s'appelle pas David?

— David, embarqué sur le *Fly*, répondit le dignitaire à l'écrevisse d'or, sans se départir du sang-froid qui convenait à son rang.

A ce mot, il se fit une clarté soudaine dans l'esprit du lieutenant. Le *Fly* était un de ses bâtiments favoris, celui à bord duquel il avait fait ses plus heureuses pêches et dans ses jours les plus florissants. Bien des années s'étaient écoulées depuis lors; mais un rien suffisait pour le ramener à ces croisières de sa jeunesse. En rapprochant ce nom

de la physionomie de son interlocuteur, il vit à qui il avait décidément affaire :

— Vous ici, David ? lui dit-il ; sous ce costume ? avec cet ornement ? Par quel hasard, s'il vous plaît ?

— C'est toute une histoire, lieutenant Baby.

— Curieuse en effet, David ; contez-moi cela.

— Un peu plus loin, lieutenant ; on nous observe ; passons sur le gaillard d'avant ; nous y serons plus libres.

Ils firent quelques pas, et quand David se crut à l'abri des indiscrets, il commença son récit :

§ VIII.

UN COMPLOT EN MER.

« Lieutenant, dit-il, vous pouvez me rendre cette justice que j'aimais le *Fly* autant que vous l'aimiez vous-même et que je ne l'aurais pas plus quitté que vous, si, par un jour de brouillard, il n'avait laissé ses pauvres débris sur un écueil de la mer Vermeille. Est-ce vrai, lieutenant ?

— Oui, vous étiez dans ce temps-là un bon et loyal marin. Je vous rends volontiers ce témoignage.

« Ce ne fut donc pas par caprice, poursuivit David, que je fis un autre embarquement. On armait l'*Albatros* à Mobile, je m'y enrôlai comme second maître. Dieu me garde de mal parler de l'*Albatros;* seulement il ne valait pas le *Fly*. Ce n'était ni la même légèreté sur l'eau, ni la même solidité dans le gros temps; surtout ce n'était pas le même équipage. Vous me connaissez, lieutenant Baby, vous savez que les coquins et moi n'avons jamais cadré ensemble; eh bien! vous vous ferez alors une idée de ce que j'ai souffert dans ma navigation sur l'*Albatros*. Le capitaine n'avait pas regardé d'assez près au choix de ses gens; pour les avoir à quelques piastres de moins, il avait embarqué tout ce qui se présentait, et dans le nombre trois ou quatre garnements échappés des cellules de Philadelphie. Mauvaise compagnie et la suite ne le prouva que trop.

« Dans les premiers mois de la traversée, les choses marchèrent sur un pied décent. Il y avait

bien, par ci par là, quelques querelles entre matelots, des coups de poing échangés, des couteaux tirés; mais le capitaine y mettait bon ordre avec des corrections vigoureuses, administrées aux plus turbulents. Je puis dire que les maîtres l'aidaient dans cette besogne et que je ne m'y épargnais pas. Quand les vauriens virent qu'on le prenait ainsi, ils changèrent de conduite. Au lieu de mener du bruit, ils se mirent à monter un complot le plus mystérieusement possible, en séduisant ceux-ci et en effrayant ceux-là. Ils disaient aux uns, qu'une fois maître du bâtiment, on aborderait dans une île où chacun serait souverain et aurait cinquante Indiens pour le servir; ils disaient aux autres que s'ils bougeaient ou soufflaient mot, on les couperait en morceaux, après leur avoir arraché le cœur pour le jeter aux requins. Voilà comment ces misérables menaient leur monde.

« En apparence, tout allait au mieux. Jamais l'équipage n'avait été plus soumis, jamais les manœuvres ne s'étaient mieux exécutées. Sur un mot du capitaine, on voyait les plus revêches monter dans les hunes par le mauvais temps et sans qu'il

leur échappât un murmure. Encouraient-ils un châtiment, ils le recevaient d'une façon exemplaire et comme si leurs épaules eussent été de bois. Mais le diable n'y perdait rien et ils se promettaient bien, à part eux, de nous le rendre à la première occasion.

« Seul de tous les maîtres, j'avais des doutes sur ce qui se passait. Une nuit, pendant mon service, l'idée me vint de descendre à pas de loup dans la chambre où une portion de l'équipage reposait. Les hamacs étaient en ordre et les hommes couchés ; seulement, dans un coin, on se parlait à voix basse ; j'écoutai. Celui qui avait la parole était un scélérat fieffé, devenu libre depuis quelques mois seulement, après dix ans de cellule. Quels propos ! quel langage ! mes cheveux s'en dressaient d'horreur. Nous devions tous y passer, les officiers, les maîtres et quelques matelots suspects. D'ailleurs les moyens étaient pris et bien pris. La révolte devait éclater la nuit, pendant le sommeil du capitaine et quand il serait hors d'état de résister. On avait des armes, des munitions, et pour complice le mousse de chambre qui livrerait les clefs

de la soute aux poudres et avertirait les conjurés du moment opportun.

« Quand il ne me resta plus rien à apprendre, je me dégageai du mieux que je pus, mesurant mes pas, retenant mon souffle, de manière à ne pas me trahir. Une fois sur le pont, je respirai plus librement ; il me sembla que je sortais des entrailles de l'enfer. Que faire ? La trahison couvait partout; pour la déjouer et la punir, il fallait agir avec beaucoup de prudence. J'attendis que le capitaine reparût sur le pont et qu'il eût des ordres à me donner, pour l'informer de ma découverte. Je le fis en peu de mots ; mais chaque mot avait son prix. C'était un homme de fer et qui savait se décider. A l'instant même, il rassembla l'équipage, fit attacher au grand mât le chef du complot, et donna l'ordre de lui administrer cent coups de corde, puis de le mettre aux fers pour vingt jours. Je me chargeai d'une bonne partie de la correction, et n'y allai pas de main morte. Il est vrai que dès qu'il le put, il me le rendit bien.

« Grâce à moi, cette première alerte n'eut pas de suite ; les choses avaient été prises à temps. Le

mousse de chambre fut fouetté jusqu'au sang et remplacé dans ses fonctions; les plus mutins d'entre les matelots eurent leurs corvées; le capitaine mit les armes et les munitions sous clef; et dès ce moment, il porta sur lui une paire de pistolets, avec le ferme dessein de brûler la cervelle au premier homme qui broncherait. Ceci fait, on se remit en pêche; tout semblait fini.

§ IX.

LA RÉVOLTE.

Avant de poursuivre, David jeta un coup d'œil sur la dunette afin de s'assurer du point où en étaient les conférences entre ses compagnons et le capitaine Fox. Il vit que l'échange des civilités recommençait de plus belle, et se crut fondé à reprendre son récit :

« Le tort du capitaine de l'*Albatros* fut de croire qu'en frappant le chef du complot il en avait rendu le retour impossible ; c'était mal juger son ennemi, Quoiqu'aux fers, cet homme exerçait encore de

l'empire sur une portion de l'équipage, et il avait d'ailleurs des acolytes qui ne valaient guère mieux que lui et continuaient leur travail en dessous. Ce fut ainsi que se prépara, à notre insu, un terrible événement.

«Nous étions dans les plus belles mers du monde et sous un ciel qui restait toujours serein. Les travaux de la pêche suivaient leur cours; chaque matin des baleinières quittaient le bord pour aller attaquer le poisson que l'on apercevait à distance. Ce fut dans ces courses que se trama un nouveau complot, sans que rien en pût révéler l'existence; le jour, l'heure, les moyens, tout fut arrêté, et ni les maîtres, ni les officiers n'en eurent le plus léger soupçon.

«Il m'en souvient comme si c'était d'hier; la bombe éclata un dimanche au matin; ces mécréants avaient choisi le saint jour pour leur œuvre de démon. Le capitaine venait de se mettre à table avec ses officiers; nous autres maîtres, nous nous apprêtions à prendre aussi notre repas, quand une bande de forcenés, armés de couteaux, de haches et de harpons se précipita vers le gaillard d'ar-

rière : l'heure était venue, il fallait se défendre en désespérés ; de pareilles gens il n'y avait point de quartier à attendre.

« Au premier bruit, le capitaine s'était élancé sur le pont ; trois matelots l'y avaient devancé, et l'un d'eux lui asséna un coup de hache qui entama profondément l'épaule et eût suffi pour mettre hors de combat un champion moins vigoureux. La revanche fut prompte ; d'un coup de pistolet, le capitaine coucha l'agresseur sur le carreau, et du second coup, il tua un autre matelot qui commençait à le serrer de près. S'emparant ensuite de la hache du mort, il écarta les assaillants à l'aide d'un moulinet dont chaque choc était décisif. De ma vie je n'ai vu un homme plus beau sous les armes ; ses yeux brillaient comme deux tisons, ses cheveux se hérissaient comme la crinière d'un lion en fureur ; ils étaient dix autour de lui, écumants, acharnés, et pourtant il suffisait seul à les contenir.

« De notre côté, nous faisions tous nos efforts pour aller à son secours ; malheureusement il nous restait peu d'hommes fidèles, et à chaque in-

stant le nombre des révoltés augmentait. L'équipage entier se rangea de leur côté, dès qu'on vit qu'ils avaient des chances. Trois maîtres, deux officiers et le capitaine, voilà à quoi se réduisaient nos forces, et il fallait tenir tête à quarante enragés. Pour ma part, j'en avais quatre sur les bras et chacun de nous à proportion. Deux maîtres tombèrent à mes côtés pour ne plus se relever; plus loin un officier fut jeté à la mer après avoir été criblé de coups de harpon; enfin le capitaine, perdant des flots de sang, épuisé par des assauts repétés, ne pouvant faire face à tant d'ennemis, succomba dans une dernière surprise, fut achevé à coups de talons et littéralement dépecé par cette horde ivre de carnage.

« Seul je résistais encore avec cette énergie que donnent les situations désespérées; je savais bien que j'y laisserais la vie, mais je m'étais promis de la défendre jusqu'au bout et de la faire chèrement payer à ceux qui la menaçaient. Cependant je sentais mes forces me trahir; mon bras était las de frapper et se refusait à tout service; mes jambes chancelaient et fléchissaient sous moi; j'allais être

accablé et mis en pièces, lorsqu'une voix me sauva :

— « Ne le tuez pas, dit-elle, et qu'on l'attache au grand mât.

« Ce n'était pas une grâce, c'était un supplice plus raffiné. Le chef du complot, devenu libre, avait pris le commandement, et il voulait me rendre amplement les coups de corde qu'il avait reçus. On fit ce qu'il ordonnait; on me mit nu comme un ver, on me lia au même endroit où je l'avais si bien fustigé, on apporta un baquet plein de vinaigre, et l'équipage vint s'exercer à tour de rôle sur mes épaules ensanglantées. Comme assaisonnement, chaque homme plongeait sa corde dans le baquet et me frappait avec cet instrument de torture bien digne de si ingénieux bourreaux. Je sentais le vinaigre me passer dans le sang, me brûler, me causer d'horribles cuissons; c'était trop de souffrances; au quarantième coup, je m'évanouis.

§ X.

ENTRE LE CIEL ET L'EAU.

« Il faut, poursuivit David, que cette crise ait duré longtemps et qu'elle ait été bien vive, puisqu'il ne me reste aucun souvenir de ce qui survint alors. Quand je repris mes sens, il me sembla que j'étais ballotté sur la mer, mais d'une tout autre manière qu'on ne l'est à bord d'un bâtiment; mes mains, mes jambes étaient engourdies, et quand j'essayais de faire un mouvement j'éprouvais un obstacle invincible. Enfin mes yeux s'ouvrirent, et je pus distinguer les objets autour de moi : ce que je vis était si désespérant qu'involontairement je les refermai.

« J'étais garrotté et couché au fond d'un canot, jouet de la vague; à mes côtés, et si près que son souffle me chauffait le visage, était un compagnon d'infortune, garrotté comme moi et comme moi couvert de blessures. C'était un cadet de famille, qui faisait sa première campagne de pêche à bord

de l'*Albatros*, et que les matelots avaient surnommé *l'aspirant*. Pour un début, l'épreuve était rude et menaçait de le devenir plus encore. Nous étions l'un et l'autre abandonnés sur l'Océan Indien, dans une frêle barque, sans vivres, sans boussole, sans eau, et, qui pis est, liés de manière à ne pouvoir remuer un membre ni changer de position. La perspective n'était point encourageante.

« Cependant, dès que j'eus recouvré mes esprits, je sentis renaître en moi un vif désir de salut. Dans l'une de mes poches se trouvait un couteau, que mes bourreaux ne m'avaient point enlevé ; à force de patience, et quoique mes poignets fussent garrottés, je parvins à le saisir entre mes doigts et m'en servis pour couper les cordes qui enchaînaient mon compagnon. Dès qu'il eut les mains libres, il me rendit le même office, et nous pûmes disposer de nous-mêmes dans l'intérêt commun. Mais que faire ? à quoi recourir ? Tout au plus nous restait-il la ressource de veiller sur l'horizon et d'épier s'il n'y paraîtrait pas quelque voile à qui nous pussions faire des signaux de détresse. Deux fois nous

eûmes cette chance, deux fois elle se termina par un désappointement. Les navires passèrent sans nous voir, ou, nous ayant vus, ne voulurent pas se détourner de leur route. Et quels efforts pourtant nous faisions! quels cris nous poussions! Nos deux mouchoirs avaient été noués au bout d'une rame, et, afin que le signal fût aperçu de plus loin, je montais sur les épaules de mon compagnon et agitais ce funèbre drapeau d'une façon désespérée. Rien n'y fit; le destin semblait nous avoir condamnés.

« Trois jours se passèrent dans ces angoisses, pires que la mort. Vous pouvez juger en quel état nous étions et à quel point la faim nous remuait les entrailles. L'Aspirant, moins robuste que moi, n'avait pas l'appétit aussi aiguisé, et pourtant, dès le commencement du quatrième jour, nous en étions à nous traiter en ennemis et avec la conviction que l'un des deux mangerait l'autre. Toutes les chances étaient de mon côté; j'avais pour moi la vigueur du poignet et le couteau dont je ne m'étais point dessaisi. Quiconque n'a pas passé par là ne peut se faire une idée des sentiments qui as-

siégent alors un homme; on comprend les sauvages et leurs festins. J'en étais à me dire que peut-être avais-je tort de laisser maigrir l'Aspirant, et que, puisque j'en serais tôt ou tard réduit à en expédier quelques tranches, il valait mieux le faire pendant qu'il était en bon état. De son côté, probablement il faisait le même calcul, et j'en jugeais ainsi par les regards de convoitise qu'il attachait sur moi.

« Dans ces dispositions réciproques, il était difficile de s'abandonner au sommeil; cette privation fut un tourment de plus ajouté à tous les autres. Sitôt que mes yeux s'affaissaient, il me semblait voir le bras de mon compagnon se lever, et je me réveillais en sursaut. Mon premier mouvement était alors de m'élancer sur lui et d'en finir : un bon instinct me retenait à temps. D'ailleurs, il n'y eut bientôt plus à s'en mêler; la mort arrivait toute seule : le malheureux expira de besoin sous mes yeux, et moi qui l'aurais dévoré vivant vingt-quatre heures plus tôt, mort je ne m'en sentis pas le courage. Il est vrai qu'à mon tour je voyais mes forces s'éteindre et ma fin s'approcher. La mer,

belle jusque là, s'était mise en révolution; mon canot voltigeait sur la cime des flots, comme une coquille de noix, jusqu'à ce qu'une lame furieuse l'enveloppa, le roula, l'engloutit dans l'abîme avec tout ce qu'il portait. Ce fut un rude plongeon, on peut m'en croire.

« Quand je revins à moi, j'étais étendu sur une grève solitaire, et les premiers rayons du soleil réchauffaient mes membres glacés et endoloris. »

§ XI.

QUESTIONS INSIDIEUSES.

Le dignitaire à l'écrevisse d'or suspendit là son récit et ne parut pas disposé à le pousser plus loin. Ce n'était pas le compte de Baby : le plus piquant de l'aventure lui échappait. Aussi ne tint-il pas la conclusion pour sérieuse et pressa-t-il son homme de questions.

— Et que devîntes-vous alors? dit-il à David.

— Ce que vous voyez, lieutenant, répliqua celui-ci d'un air impassible.

— Comment? ce que je vois! mais encore fallut-

il que quelqu'un s'en mêlât? Est-ce un magicien? Étiez-vous tombé en pays d'enchantement?

— Peu s'en faut, lieutenant. J'étais sur le rivage que vous apercevez à un mille d'ici et dans un pays de ressources, comme vous le voyez; j'avais évidemment de la chance. Peut-être, à quelques lieues plus loin, mange-t-on les naufragés; ici on les sauve. Des pêcheurs me trouvèrent à demi mort, me recueillirent, me soignèrent et me remirent sur pied : ce fut l'affaire de quelques jours. Et voilà comment je me tirai du plus mauvais pas où jamais homme se soit trouvé.

Il était visible que le personnage éprouvait des scrupules à pousser les explications plus loin. Autant il s'était montré communicatif pour les événements de mer, autant il affectait d'être réservé pour la seconde partie de ses aventures, celle qui avait eu lieu en terre ferme. Il essaya même de se dégager des mains de Baby, afin de résister plus sûrement à ses instances. Mais il avait affaire à un garçon qui ne lâchait pas prise facilement et dont la curiosité s'excitait par ces refus mêmes. L'assaut continua.

— Voilà qui est bien, reprit le lieutenant en se plaçant devant David, de manière à ce que la retraite lui fut coupée; voilà qui est très-bien. Vous êtes sain et sauf, rendons-en grâces à Dieu. Mais, par Jonathan, dans quel pays étiez-vous donc, et comment y avez-vous fait si rapidement votre chemin?

A des questions si précises, le dignitaire à l'écrevisse d'or parut embarrassé; il hésita, jeta un coup d'œil sur ses compagnons qui s'épuisaient en cérémonial vis-à-vis du capitaine Fox, s'assura qu'aucun d'eux ne pouvait l'entendre, puis amortissant autant qu'il le put le son de sa voix, il ajouta :

— Dans quel pays nous sommes? L'ignorez-vous?

— Certainement je l'ignore. Comment l'aurions-nous su?

— En effet je n'y songeais pas. Eh bien, lieutenant Baby, vous êtes dans l'île des Aphones et devant la capitale de cet État.

— L'île des Aphones? Qu'est-ce que cette île? Où avez-vous vu cela? Sur quelle carte?

— Qu'importe, puisque vous y voici.

— Mais encore, par quelle latitude ?

— Inconnue, lieutenant Baby.

— Quelle longitude ?

— Indéterminée.

— Dans quelle partie du monde, au moins ?

— Celle que vous voudrez.

— Voilà qui est étrange, dit Baby en jetant les yeux au loin et comme s'il se fût parlé à lui-même. Et pourtant cette terre est bien une terre, le témoignage de mes sens ne me trompe pas. Elle a de belles forêts, de riches moissons, des cultures variées, une rivière qui serpente, des coteaux chargés de vignobles ou couronnés de bois. Non ce n'est point un rêve, une illusion, toutes ces choses appartiennent au monde positif. Je vois là des monuments qui sont des monuments, une capitale bruyante, riche, animée, une population qui couvre les quais, des fonctionnaires revêtus de leurs insignes, et près de moi David que j'ai eu pour matelot sur le *Fly*. C'est donc bien réel, cela existe incontestablement ! Mais comment alors s'expliquer qu'aucune carte n'en fasse mention, pas même celle d'Arrowsmith !

Le dignitaire de l'ordre de l'écrevisse écoutait en souriant cette sortie de l'officier : quand celui-ci eut fini, ce fut à son tour d'enchérir :

— Encore n'est-ce rien, dit-il. Ce que vous apercevez est à peine un échantillon de l'île des Aphones. Il faut voir nos provinces : quelles richesses ! quelle fertilité ! Cette ville est la plus grande, il est vrai ; mais combien d'autres ont aussi leur beauté, leurs merveilles, leur industrie ! Que de rivières valent mieux que celle-ci ! Que de campagnes sont plus fécondes ! Vous n'avez pas d'idée de ça.

—C'est donc le paradis terrestre ! s'écria l'officier. Mais comment n'est-il pas visité plus souvent ?

— Cela s'explique, lieutenant Baby ; l'île des Aphones n'a point de port. C'est un avantage que lui a accordé la nature, et que l'on y considère comme du plus grand prix. Autour de l'île et à une distance de plusieurs lieues, règnent des bancs qui interdisent jusqu'à l'accès des côtes, et pour arriver ici, il a fallu que la tempête vous ait fait faire un furieux saut par dessus l'écueil. Quant à à en sortir, il n'y faut pas songer : c'est réellement sans exemple.

— Allons donc, David, vous voulez railler.

— Pas le moins du monde, lieutenant; vous voici, comme moi, citoyen de l'île des Aphones : accoutumez-vous-y.

— Bah ! s'écria l'officier prenant les choses du côté plaisant, serait-ce vrai ?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai.

—Eh bien, dans ce cas, il faut s'en accommoder. Le vin y est-il bon ?

— Exquis.

— Les rosbeefs ?

— Parfaits.

— Et les femmes?

— Adorables ; vous les verrez.

— C'est-à-dire, David, qu'il n'y manque rien. Du vin, des rosbeefs et des femmes : je parie que le rhum y est convenable aussi.

— Excellent.

— Alors, va pour l'île des Aphones. Topez là, David, je m'enrôle dans les écrevisses, c'est convenu. Mais j'y songe pourtant, ajouta-t-il en retirant sa main ; il me vient un scrupule.

— Lequel, lieutenant Baby ?

— Un scrupule bien légitime, ma foi. Vous le savez, mon garçon, je suis citoyen d'un État libre ; il est naturel de s'informer de ce que je vais devenir. Non pas que j'y apporte des préjugés comme Fox, mais il y a des pays où l'on empale les gens, et je trouve cette manière de quitter le monde pleine d'incommodité. Voyons, soyez sincère, sous quel gouvernement vivons-nous ici?

A ces mots, il s'opéra comme un phénomène chez le personnage interpellé. Jusque là les paroles sorties de sa bouche avaient toutes un son clair et parfaitement distinct, l'organe était excellent ; sonorité, volubilité, rien n'y manquait. Et pourtant la réponse ne parvint pas cette fois aux oreilles du lieutenant. On voyait les lèvres de son interlocuteur s'agiter; mais il ne s'en échappait point de son. Baby ne savait à quoi attribuer cet anéantissement soudain de la voix; il craignit d'avoir été mal compris et répéta sa question.

— Je vous ai demandé sous quel gouvernement nous vivons ici? dit-il à David.

Celui-ci fit un nouvel effort, agita ses lèvres plus vivement encore ; le résultat fut le même : point

de son perceptible, point de mot que l'ouïe pût saisir. Par trois fois l'épreuve fut recommencée et toujours avec un désappointement égal. La volonté y était, mais rien de plus : la parole expirait sans retentissement.

— Voilà qui est curieux, dit Baby; la voix lui manque dès que je lui parle de son gouvernement. Voyons s'il la retrouvera sur un autre chapitre. Que me disiez-vous des femmes, David? ajouta-t-il, en rappelant l'attention de son auditeur par un geste familier; sont-elles vraiment bien?

— Délicieuses, lieutenant.

L'organe était retrouvé dans tout son éclat, un timbre plein, sonore, nourri comme celui d'une basse-taille en renom. Que signifiait ce phénomène?

§ XII.

LES CORVÉES DU DÉBUT.

La conférence du capitaine Fox avec les autres personnages décorés de l'écrevisse d'or, ne pouvait se prolonger sans tomber dans le domaine de

la comédie. Des deux côtés, on s'était salué à outrance, et les plus forts d'entre ces naturels, ceux qui répétaient avec le plus de succès huit ou dix phrases que David leur avait enseignées, avaient depuis longtemps épuisé ce fond d'anglais, qu'ils relevaient par l'accent indigène. Il était urgent de répandre un peu de variété sur un semblable divertissement. Au fond, tout n'était pas perdu, il est vrai, dans ce cérémonial : les dignitaires qui s'y prodiguaient, ne manquaient pas de s'acquitter en même temps d'une mission secrète, laquelle consistait à s'assurer que le bâtiment ne renfermât rien de suspect, et ne fût pas une machine de guerre dirigée contre les autorités du pays.

C'est que nos chevaliers de l'écrevisse, il est temps de l'avouer, n'étaient autre chose que des magistrats attachés à la surveillance publique, ce qui est le nom honnête de la police dans ce pays-là. David y représentait l'élément saxon ; un matelot basque, naufragé avant lui, l'élément gaulois. L'institution était d'ailleurs montée sur le plus grand pied, et payée de manière à imposer du respect aux populations. Pour la mieux relever, on

l'avait décorée de l'écrevisse d'or, qui était la troisième dans l'ordre des préséances. Les deux, placées au-dessus de celle-là, étaient, l'une en diamants, l'autre en topazes, la première réservée au souverain, la seconde aux grands de l'État. Après eux, venaient les magistrats de la surveillance, et David, qui y représentait l'élément saxon, était un personnage, dans la plus stricte acception du mot.

Ces messieurs n'avaient plus rien à faire à bord du *Star;* ils s'y étaient acquittés de tous les devoirs de leur charge; la forme des choses, la physionomie des gens, rien ne leur avait échappé : ils auraient pu, de retour chez eux, écrire le signalement des hommes de l'équipage, avec les verrues et les balafres inhérentes à un tel sujet. Dans leur opinion, le brick était un repaire de grands criminels, accourus de loin pour porter le trouble dans l'île des Aphones. Un pareil motif pouvait seul expliquer qu'ils eussent essuyé une tempête, franchi un écueil, perdu leurs mâts et leur gouvernail, risqué vingt fois leur vie. Fait-on ces prouesses-là pour rien? Ainsi calculaient ces prudents magis-

trats, habitués à pénétrer le fond des choses.

Aussi, avant de quitter le *Star*, eurent-ils soin de laisser une nombreuse garde sur le pont : trop de précaution ne nuit jamais. En même temps, et avec les formes les plus polies, ils prièrent le lieutenant Baby et le capitaine Fox de vouloir bien les accompagner sur le rivage, afin d'y remplir quelques formalités exigées par la loi du pays. Ce fut David qui porta la parole au nom des autres magistrats. En l'examinant bien, on aurait pu voir un sourire railleur errer sur ses lèvres, pendant qu'il faisait cette ouverture. Captieuse ou non, les deux officiers n'avaient qu'à y déférer; ils étaient à la merci de leurs hôtes, et ne savaient même pas s'il existait chez eux un droit des gens derrière lequel on pût se retrancher. D'ailleurs, l'impatience semblait gagner les autorités, qui, de leur observatoire, suivaient les scènes du bord, et une seconde fusée, éclatant dans les airs, vint rappeler aux magistrats en mission qu'il était temps de venir rendre des comptes.

On s'embarqua donc en toute hâte dans la gondole la plus agile et la mieux armée. Les digni-

taires de l'écrevisse d'or s'assirent en rond sur une plate-forme garnie de coussins, les deux étrangers sur des bancs en bois qui ressemblaient à des sellettes. Évidemment on les traitait en suspects. Les physionomies même avaient changé et pris une gravité qui approchait de la menace ; il n'était pas jusqu'à David qui ne se fût composé pour la circonstance un visage digne et refrogné. Ces messieurs entraient décidément dans l'exercice de leurs fonctions; ils devenaient officiels, ils posaient.

Quand la gondole aborda le quai, une multitude immense en couvrait la surface. Ce peuple aimait les spectacles, il abandonnait tout pour y courir; or la vue des deux étrangers en était un. Fox et Baby auraient eu tort néanmoins de s'en enorgueillir ; le moindre prétexte attirait de semblables concours ; la foule eût même été plus grande pour une giraffe. Pour assurer le débarquement, une escouade d'agents, décorés de petites écrevisses en laine, distribuait à la ronde des avertissements, au moyen de joncs flexibles affectés à cet emploi. Il fallut en user avec libéralité pour ouvrir un pas-

sage aux deux étrangers à travers ces flots de curieux. C'était à qui les examinerait de près, toucherait leurs vêtements, s'assurerait de leur conformation, ou s'égaierait aux dépens de leurs personnes. Peuple singulier et doué de bien des perfections! Il ne lui suffisait pas d'être frivole, il se piquait encore d'être railleur.

Enfin, nos deux officiers, sous l'égide des magistrats qui les accompagnaient, parvinrent devant le monument où ils devaient subir leurs premières épreuves. Sur la porte était un écusson sculpté, où deux superbes écrevisses, debout sur leurs queues, s'enlaçaient par les pinces, et au-dessus trois inscriptions dont Baby eut l'explication plus tard. On y lisait :

OFFICE DE SURVEILLANCE.

SURVEILLANCE DES HOMMES. — SURVEILLANCE DES CHOSES.

A l'intérieur, la même distribution se retrouvait. Dans une cour spacieuse s'élevaient deux palais placés en face l'un de l'autre, pareils par l'architecture et la décoration. Celui de gauche portait l'inscription : *Surveillance des hommes;* celui de

droite, l'autre inscription : *Surveillance des choses.*

Ce fut dans le palais de gauche qu'on introduisit d'abord les étrangers. Ils y arrivèrent entre deux haies d'agens, armés du jonc flexible, momentanément au repos.

§ XIII.

LES ÉPINES DE LA SURVEILLANCE

Une fois engagés sous les voûtes du palais, Fox et Baby se virent plongés dans une obscurité profonde, et n'eussent pu aller plus avant sans le secours de leur escorte. Un bras officieux vint les aider à propos et les guider dans leur marche au moment où la clarté leur manqua. Ce fut ainsi qu'ils parvinrent dans une vaste salle richement décorée et resplendissante de lumières; c'était la salle des enquêtes; ils allaient y subir un premier examen.

Rien de plus imposant que l'aspect du local, ni de plus solennel que la séance dont Baby et Fox devaient être les héros. Le ministre de la surveil-

lance avait cru devoir la présider en personne, et il y avait fort peu de vides sur les siéges des magistrats. La décoration de la salle consistait en des tentures rouges, parsemées d'écrevisses d'or; les fauteuils étaient en velours cramoisi. L'un de ces fauteuils se trouvait en face du banc où les étrangers devaient s'asseoir: il était destiné à David, qui représentait dans le conseil l'élément saxon, et servait naturellement d'interprète à ses deux compatriotes. Les autres siéges formaient un hémicycle à droite et à gauche de celui du président, placé sur une estrade élevée et sous une espèce de baldaquin.

Quand le capitaine et le lieutenant du *Star* entrèrent dans la salle, les magistrats étaient tous en place, et gardaient une attitude pleine de dignité. Le coup d'œil avait une grandeur sombre, et des cœurs moins résolus auraient pu s'en émouvoir. Ce fut dans ces conditions que l'interrogatoire commença. Le président posait les questions, David les traduisait ainsi que les réponses; le tout était suivi d'un commentaire, conçu avec une grande liberté d'interprétation, comme on va le

voir. Un secrétaire recueillait et couchait par écrit le dernier mot du président.

INTERROGATOIRE DU CAPITAINE.

DEMANDE. D'où venez-vous?

RÉPONSE. Du port de Savannah, États-Unis d'Amérique.

GLOSE.

Écrivez qu'ils prétendent venir du port de Savannah.

DEMANDE. Qu'êtes-vous venus faire dans ces contrées ?

RÉPONSE. Nous sommes venus y pêcher la baleine, comme c'est notre habitude sur toutes les mers.

GLOSE.

Ils font semblant de pêcher des baleines, afin de mieux déguiser des projets qui seront ultérieurement dévoilés.

DEMANDE. A quels usages employez-vous les fers pointus dont votre navire paraît avoir un terrible approvisionnement?

RÉPONSE. Ce sont des instruments qui servent à harponner le poisson.

GLOSE.

Ils essaient de donner le change sur les instruments de guerre que l'on a découverts dans les profondeurs de leur bâtiment.

Et ainsi du reste. On devine ce que peut être un interrogatoire, conduit de cette façon, et dans quel cercle captieux il roule. Point de circonstance, si insignifiante qu'elle fût, dont l'esprit ingénieux du président ne tirât parti, et qu'il ne fît tourner avec un art merveilleux au profit de l'opinion que d'avance il s'était formée. Le *Star* était un nid à grands criminels; rien n'eût pu le faire revenir de cette manière de voir. Tout y était complots, piéges, embûches, machinations; il fallait veiller sur lui comme sur un brûlot toujours près d'éclater.

Tel fut l'interrogatoire du capitaine, tel fut aussi celui du lieutenant, un arsenal complet où l'on pouvait trouver vingt motifs, plus plausibles les uns que les autres, de pendre Fox et Baby, chacun à un bout de vergue, et de passer ensuite par les armes l'équipage tout entier. Afin que rien

ne manquât à cette pièce accablante, le président avait eu le soin d'établir entre les réponses des deux officiers, des rapprochements insidieux, et de faire naître de flagrantes contradictions. Quiconque en eût parcouru le détail n'eût pas manqué de s'écrier que ces gens-là, pris en masse, et surtout le capitaine et le lieutenant, étaient des coquins fieffés, des scélérats de la plus abominable espèce, des drôles pour lesquels aucun supplice n'était assez cruel, ni aucune peine assez forte.

Ce début n'avait rien d'encourageant ; Baby commençait à trouver que le *Star* ne réussissait pas, et que l'hospitalité du pays présentait quelques inconvénients. En songeant aux peuples où la chair humaine est en honneur, il les sentait se relever dans son estime, et se disait qu'à tout prendre il valait mieux être dévoré en bloc que d'être démoli en détail : c'était plus loyal et plus expéditif.

§ XIV.

AUTRE FAGOT D'ÉPINES

Les deux officiers n'en étaient qu'à la moitié de

leurs épreuves et aux moins rudes sans contredit. C'est dans l'autre palais que les attendaient les traitements les plus imprévus et les cérémonies les plus bizarres. Il s'agissait de la surveillance des choses ; rien, dans l'île des Aphones, n'avait un caractère plus sérieux. Beaucoup de personnages en vivaient, et Dieu sait avec quelle vigilance ils y tenaient la main.

Cette fois l'entrée du palais ne fut accompagnée ni d'ombres, ni de mystères. De morale l'enquête devenait matérielle, et dès lors tout devait se passer au grand jour. Les magistrats qui exerçaient cette surveillance n'étaient pas assis sur des fauteuils ; ils étaient debout, l'œil au guet et armés d'instruments à l'aide desquels ils pénétraient les corps les plus réfractaires. Leurs connaissances embrassaient tous les produits du sol, de l'industrie et des arts ; ils devaient, au premier coup d'œil, discerner de quelle province venait tel et tel objet, et si rien d'étranger ne se glissait au milieu des fruits de l'activité nationale. Des peines sévères frappaient de semblables infractions, et de loin en loin il s'élevait des bûchers pour faire justice des articles suspects.

C'est à ce genre de surveillance que le capitaine et le lieutenant allaient être soumis ; on les traitait comme un ballot de café ou un sac de poivre. La loi ne plaisantait pas là-dessus ; bon gré, mal gré, il fallait s'y soumettre. Nos deux officiers l'éprouvèrent bien.

Ils étaient à peine entrés dans la grande salle où la surveillance s'exerçait qu'ils se virent entourés des magistrats chargés de ce service. Comme les autres fonctionnaires, ces messieurs portaient l'écrevisse sur la poitrine : seulement elle était en soie et du plus beau jaune ; on les eût pris pour des loriots. Le plus brillant et le plus jaune d'entre eux était le chef de la bande ; dans les grades inférieurs les nuances étaient moins vives et les emblèmes de moindre dimension.

Quand le cercle dans lequel Fox et Baby étaient renfermés n'offrit plus de lacune, le chef frappa dans ses mains, et six hommes vigoureux se détachèrent de la troupe pour aller se placer auprès des patients, le mot n'est pas exagéré. A un second signal ces hommes firent un mouvement gymnastique et prirent une pose qui n'avait rien de ras-

surant; ils tenaient les deux marins en arrêt et ne semblaient plus attendre qu'un dernier ordre. Le chef le donna :

— Qu'on les déshabille, dit-il en frappant pour la troisième fois dans ses mains.

David, qui assistait à l'opération en sa qualité d'interprète, traduisit cet étrange commandement.

Il est facile de comprendre les sentiments qu'éprouvèrent Fox et Baby à la pensée de l'affront qu'on voulait leur faire subir. Ils crurent d'abord qu'il n'y avait là dedans qu'une méprise ou une raillerie; mais quand ils virent que les hommes dont ils étaient entourés s'apprêtaient à exécuter de la façon la plus sérieuse l'ordre qu'ils avaient reçu, une colère terrible s'empara d'eux. Jamais plus héroïque résistance ne fut opposée à de plus énergiques assauts; des deux parts il y eut des prodiges d'accomplis. Baby ressemblait à un lion; il défendait ses vêtements pièce à pièce, et ne rendit sa culotte que par lambeaux. Fox résistait plus gravement, et se contentait de protester, au nom de sa nation et à la face de l'univers, contre l'humiliation infligée à des citoyens d'un État libre.

Colères ou menaces, tout fut vain, et en moins de cinq minutes le capitaine et le lieutenant se virent réduits au costume que portaient nos premiers parents à leur sortie du Paradis terrestre. Littéralement, ils étaient nus comme des vers.

Ce fut alors que le magistrat investi de l'autorité crut devoir adoucir par quelques bons procédés le traitement un peu rude auquel ses justiciables venaient d'être soumis. Il abaissa un regard paternel sur ces deux êtres, qui semblaient sortir des mains de la nature, et se dit que jamais il ne trouverait une occasion plus favorable de leur tenir le petit discours que voici :

« Messieurs, dit-il, je commence par vous poser une question à laquelle j'attends une réponse péremptoire. Point de déclaration mensongère surtout; nos lois les punissent très-sévèrement. Je vous adjure de descendre dans vos consciences et de vous épancher à cœur ouvert.

« N'auriez-vous rien sur vous de prohibé ?

« Parlez sincèrement. »

A ces paroles, Fox ne répondit que par un sourire de dédain; mais Baby se montra moins rési-

gné. Son irritation s'en accrut, et il l'exhala en jurons qui auraient troublé un magistrat moins flegmatique et moins à cheval sur ses devoirs. Celui-ci ne s'en émut guère et continua :

« Vous vous fâchez, dit-il, tant mieux ! c'est bon signe : les fraudeurs de profession ne se fâchent pas. J'aime donc à croire que vous ne célez rien d'interdit par les lois. Maintenant j'ai à vous expliquer pourquoi nous en agissons ainsi et pourquoi mes collaborateurs vous ont mis dans l'état où vous êtes. C'est tout un système, et je vous invite à en faire votre profit ; l'imagination humaine ne saurait aller au delà.

« On vous a dit peut-être que l'île des Aphones possède cet avantage inappréciable de ne donner accès, sur aucun point de ses côtes, aux bâtiments étrangers, et qu'ainsi une barrière puissante sépare ses produits des produits des autres peuples. A cette conformation particulière, elle a gagné de pouvoir garantir facilement son industrie du plus grand fléau qui puisse la menacer, c'est-à-dire de l'industrie des autres. La nature a beaucoup fait pour cela, et ce que nous y ajoutons n'est que

le complément de ses faveurs. En temps ordinaire, nous n'avons qu'à nous croiser les bras et à laisser aux récifs le soin de nous défendre; ils s'en acquittent merveilleusement. Mais quand la circonstance l'exige, nous sommes là; le conseil s'assemble à l'extraordinaire et applique la loi. Or, la circonstance extraordinaire, c'est vous, Messieurs, et la loi, c'est l'état où vous êtes.

« Mon Dieu! ne vous récriez pas; chaque peuple gouverne ses intérêts comme il l'entend! nous, c'est notre manière. Nous ne voulons rien recevoir de l'étranger, pas un brin de fil, pas un brin de coton, pas un grain de blé, pas une once de quoi que ce soit. On nous dit à cela : « Mais ce que vous n'avez pas? » Nous nous en passons. « Ce qui est de médiocre qualité? » Nous nous en contentons. « Ce qui est d'un prix trop élevé? » Nous n'en prenons que pour notre argent. Aucune objection ne reste sans réponse : nous sommes une nation de logiciens. Vingt fois nous avons prouvé que ce qui vient de l'étranger est une peste, et qu'il n'y a de bon, de beau, de sain, d'utile que ce que l'île des Apho-

nes produit. Sortir de là, c'est vouloir périr. Ce qu'il y a de certain, c'est que nous y péririons, nous chargés de ce service, et cette considération nous suffit. Les auxiliaires d'ailleurs ne nous manquent pas; nous avons à ce titre tous les fabricants de camelotte du pays, et le nombre en est grand.

« Maintenant, Messieurs, tout s'explique, notre rôle, notre manière d'agir, votre présence ici et le simple appareil dans lequel vous vous trouvez. C'est la loi, l'inflexible loi; elle ne transige pas et n'affranchit personne. Rien de ce qui est étranger n'est admis sur notre sol. Par une mesure récente, on a excepté la créature humaine et tout ce qui y est inhérent : les cheveux, la barbe, les ongles, les cils. Encore quelques bons esprits trouvaient-ils que c'était pousser bien loin la mesure des concessions. Mais cette exception même n'a fait que confirmer la règle et lui donner une plus grande vigueur. Vos vêtements étaient une insulte à nos institutions; voilà pourquoi nous vous en avons dépouillés : c'est déjà trop de la courte apparition qu'ils y ont faite. Pour expier ce scan-

dale, ils figureront sur le premier bûcher qui sera allumé en l'honneur de la nationalité de nos produits.

« A Dieu ne plaise néanmoins que nous vous laissions dans la toilette légère où vous figurez; les devoirs de l'hospitalité s'y opposent. Pour remplacer les hardes que condamnent nos lois, vous aurez un costume complet, comme en portent les habitants de l'île, et composé d'étoffes du pays. Allez-vous être heureux et brillants là-dessous! Quant à moi, je me réjouis d'avance à l'idée de vous voir ainsi troussés, et je me propose de rester ici jusqu'au bout afin de m'en donner le spectacle.

« Agents, habillez ces Messieurs, » ajouta-t-il en s'adressant aux estafiers qui avaient déployé un si beau zèle dans le cours de cette opération.

§ XV.

LA CÉRÉMONIE DES TOILETTES

Cet ordre n'était pas plus tôt donné, qu'il se fit un changement à vue dans les manières de tous ces

hommes, chefs ou subordonnés. On sait ce que la tradition raconte des mystères d'Isis et des épreuves que tout initié avait à subir. Mis aux prises avec les éléments, exposé à divers genres de mort, jouet des plus terribles illusions, il fallait que son courage ne faiblît pas, pour qu'il fût enfin admis dans le temple, où les prêtres l'attendaient au milieu de nuages d'encens et de torrents de lumières.

Fox et Baby en étaient là : ils avaient traversé la période la plus rude de leur initiation ; ils allaient passer à la seconde, celle qui procédait par contrastes. Plus de ténèbres, plus de procédés chatouilleux, plus d'outrages à la pudeur ; au contraire, un luxe d'égards, de formes polies et de délicates attentions. Pour obvier à ce que la simplicité de leur toilette pouvait avoir de fâcheux, la température s'était tout à coup élevée au degré où se maintiennent les établissements thermaux. Et non-seulement l'atmosphère se chauffait autour d'eux, mais elle se chargeait d'aromes suaves et légers. La clarté même avait pris des teintes plus douces; et une musique mystérieuse annonçait que les néophytes allaient être revêtus de la robe

d'honneur, signe distinctif de nationalité. Encore quelques instants, et l'île des Aphones compterait deux citoyens de plus.

Cet acte exigea pourtant quelques formalités : fait-on jamais rien sans cela? Les formalités sont l'âme et la parure de la vie; si on les supprimait, on ne saurait comment employer le temps. Là-dessus ce peuple était fort avancé; il ajustait à toute chose un peu de cérémonial. Cette fois, l'étiquette consistait à offrir aux deux étrangers, et avec un certain appareil, un grand choix de costumes, de manière à ce qu'ils se vêtissent suivant leur goût. Certes, s'ils n'y parvinrent pas, ce ne fut pas faute d'en voir de tous les genres et de toutes les couleurs. Jamais exhibition ne prit des proportions plus vastes. Les agents de la surveillance apportèrent trente coffres en bois de cèdre, tous remplis jusqu'au sommet des étoffes les plus riches et les plus variées. A mesure qu'un coffre arrivait, on en tirait les costumes pour les disposer sur des mannequins, comme c'est l'usage dans nos magasins de confection. Fox et Baby pouvaient ainsi juger de l'effet et se décider en toute connaissance de cause.

Ni l'un ni l'autre n'en avaient le goût; d'autres pensées les agitaient. Tout ce que Fox possédait de sentiments élevés se révoltait en lui : on venait d'outrager son corps, on allait outrager son âme. Lui qui appartenait à une secte intraitable sur l'article de la chasteté ; lui qui s'abstenait de nommer, par des motifs de pudeur, aucun des tissus qui touchent le corps humain, ou qui usait, pour les désigner, des périphrases incroyables, on l'avait dépouillé, livré sans voiles aux curieux, profané par le regard et le contact, traité comme une académie ou un modèle vivant. Était-ce assez de honte, et la mort n'eût-elle pas été préférable à un tel affront ?

Mais cette violence matérielle n'était rien auprès de la violence morale qu'il allait subir. En effet, il avait beau chercher, parmi les costumes étalés sous ses yeux, s'il n'en découvrirait pas un, un seul, dont il pût se revêtir sans blesser sa conscience. Cette satisfaction lui fut refusée. Tous ces costumes portaient l'emblème inévitable et fatal auquel les gens de l'île étaient assujettis; le choix ne pouvait rouler que sur les dimensions et la nuance de l'é-

crevisse. Il y en avait de jaunes, de bleues, de vertes, de rouges, de violettes; il y en avait d'énormes, il y en avait de moyennes, il y en avait de petites. Aucune ne se ressemblait; la fantaisie des artistes s'y était donné carrière. Mais qu'importait à Fox? La forme le touchait peu; il n'y voyait que l'objet même et surtout le sens qui s'y attachait. Un homme comme lui, un citoyen d'un État libre, endosser la livrée de la servitude! Son sang, à cette perspective, refluait vers son cœur et l'agitait au point de le briser. O comble d'ignominie! cette liberté, son idole et son bien, l'honneur et le blason de sa patrie, cette liberté qui inspire les grandes choses, élève les âmes, fortifie les cœurs, il allait la renier, lui infliger un démenti public, se parer des signes opposés, se conduire à son égard comme un abominable transfuge, et passer, avec emblèmes et accoutrement, dans le camp ennemi. Que l'on juge des combats auxquels son esprit était en proie, des hésitations et des douleurs qui l'assiégeaient!

Que faire pourtant, à moins de rester nu! Rester nu! lui Fox, si austère et si pudibond, qui n'avait péché jusque-là que par des excès de gaze. D'ailleurs,

l'eût-on souffert? Ce qui se passait était un odieux abus de la force; comment savoir où il s'arrêterait? Entre les mains de ces hommes, le capitaine ne se considérait que comme un corps inerte, sans volonté ni responsabilité; ses actes ne lui appartenaient plus, ses mouvements même n'étaient pas libres. Il se résigna donc, et se laissa affubler au basard du premier costume qui lui fut offert. C'était une étoffe de soie verte, ornée d'écrevisses couleur de feu. La coiffure était assortie au vêtement, et Fox, avec ses airs pensifs et ce mélange de vert et de rouge, rappelait assez bien un perroquet dépaysé et en proie aux tristesses de l'exil.

Quant à Baby, ce fut une bien autre affaire. Non pas que le lieutenant éprouvât les mêmes scrupules que son supérieur; ses opinions en matière de gouvernement le mettaient à l'aise, et l'écrevisse ne lui portait pas sur les nerfs. Un autre motif l'animait jusqu'à l'exaspération, c'était la perte de la plus belle partie de sa garde-robe. Il y avait surtout, parmi les objets anéantis, un paletot qu'il estimait être sans égal dans le monde entier, un véritable chef-d'œuvre, imperméable par destination, qui

lui avait rendu, dans les mauvais jours, de très-grands services et pouvait lui en rendre encore de plus grands. En vain s'efforçait-il d'oublier ce fidèle compagnon de tant de traversées orageuses; il n'y parvenait pas, et quand sa pensée y était ramenée, il lui prenait des rages folles, nées de l'amertume des souvenirs.

Sous l'empire de cette disposition, Baby avait pris un parti décisif; il voulait rentrer dans ses vêtements, et se refusait à tout autre costume. Rien ne le touchait, ni les belles étoffes, ni les beaux discours; il redemandait ce qui était à lui, rien de plus, rien de moins, ses culottes, fussent-elles en lambeaux, son gilet, ses bas, ses souliers, enfin ce qui le rattachait à une civilisation connue. Que si on ne lui rendait pas tout cela, il déclarait solennellement qu'il marcherait nu comme un homme des bois, et donnerait à l'île entière le spectacle de ce scandale. Ainsi parlait-il, et dans sa bouche ce n'était point un mot en l'air. Baby n'avait pas les principes rigides de Fox, et ses mœurs inclinaient beaucoup au relâchement. On pouvait donc craindre qu'il ne poussât jusqu'à

l'exécution cette menace d'une exhibition publique.

Le magistrat chargé d'assurer le respect de la loi comprit que vis-à-vis d'un entêté pareil, il fallait recourir à l'emploi des grands moyens. Cette nécessité admise, il n'hésita plus. Sur un signal qu'il donna, la température se modifia à l'instant même; elle s'était élevée au degré d'un établissement thermal, elle s'abaissa au degré d'une glacière. Des courants d'air, adroitement ménagés, se firent sentir dans tous les sens et avec une énergie soutenue. La place n'était plus tenable même pour les personnes que protégeaient leurs vêtements. Que l'on juge de la situation de Baby, réduit aux moyens défensifs que lui fournissait la nature, et n'ayant à opposer que son obstination à cet outrage des éléments! Il tint bon néanmoins, brava les premiers frissons, grelotta pendant quelques minutes sans faiblir; mais quand il vit que l'intempérie persistait, et qu'il en arrivait à la fluxion de poitrine, l'instinct de sa conservation reprit le dessus; il demanda grâce et capitula. Un costume d'un beau rose, à écrevisses d'argent, était à sa portée, il s'en enveloppa en toute hâte et s'y ré-

chauffa de son mieux. Ajoutons qu'il avait eu la main heureuse : le rose était la grande couleur du jour, la plus courue, la mieux portée, celle de la jeunesse florissante et des seigneurs de la cour.

Ainsi voilà Fox et Baby vêtus à la mode de l'île des Aphones, et ce n'est pas sans peine qu'ils s'y sont résignés. Mais leurs rancunes n'en vivent pas moins au fond de leurs cœurs : Fox songe à l'humiliant emblème qui pèse sur son sein, Baby aux mérites secrets de la garde-robe qu'il a perdue; l'un se nourrit de douleur, l'autre de regrets; tous deux se sentent mal à l'aise, gauches, empruntés; ce costume leur pèse, les incommode, les consume; c'est leur tunique de Déjanire.

§ XVI.

L'HOSPITALITÉ DES APHONES

Quand la cérémonie des toilettes eut été achevée, les deux officiers du *Star* se trouvèrent seuls avec David. Ni Fox ni Baby n'étaient satisfaits de la conduite que celui-ci avait tenue dans le cours

de ces déplorables scènes, aussi lui marquèrent-ils un peu de froideur. Mais David n'eut pas l'air de s'en émouvoir beaucoup.

— Lieutenant, capitaine, dit-il, vous voici quittes et à peu de frais.

— Comment, à peu de frais! s'écria Baby, dont ce mot réveillait les griefs, soixante piastres de hardes, au plus bas prix! vous appelez ça à peu de frais!

— Oui, lieutenant, vous pouvez m'en croire. Mes épreuves à moi ont duré trois jours, et j'en ai eu pour six semaines de catarrhes et de courbatures.

— Vous aussi, David? s'écria Baby.

— Moi comme tout le monde; point de grâce là-dessus. On n'aborde pas dans l'île des Aphones sans payer ce tribut aux usages du pays. Ces gens-là feraient mettre culottes bas à des princes, s'il s'en présentait.

— Choquant! choquant! dit Fox scandalisé de l'expression.

— Que voulez-vous, capitaine? C'est leur manière; ils regardent ce qui vient du dehors comme

suspect. Si c'est un homme, il est sujet à la surveillance; si c'est un objet, il est destiné à la destruction. Maintenant que nous voici en règle sur le dernier point, il ne me reste plus qu'à répondre de vos personnes.

— Comment? que dites-vous? s'écrièrent les deux officiers.

— C'est encore la loi, répliqua tranquillement David. Je représente ici l'élément saxon; à ce titre, je suis votre caution. Si vous étiez Français, cela regarderait mon ami le Basque, qui représente l'élément gaulois.

— Et puis? dit Baby.

— Rien de plus simple, répondit David en riant; si je suis votre caution, vous êtes mes hôtes. C'est le moyen de ne pas vous laisser échapper. Venez, Messieurs, je ferai en sorte que la surveillance soit douce.

Ce fut sur ce ton moitié sérieux, moitié badin, que David apprit aux officiers à quel régime ils allaient être assujettis. Cela ressemblait beaucoup à une captivité; il est vrai que leur geôlier n'épargna rien pour la changer en une fête perpétuelle.

Quand ils quittèrent avec lui le monument où ils venaient d'être si cavalièrement accueillis, la foule les attendait à la porte. Le bruit s'était répandu au loin que deux étrangers, revêtus d'un costume singulier, avaient été introduits dans le palais de la surveillance publique, et il n'avait pas fallu davantage pour grossir outre mesure le nombre des curieux. A chaque instant, il s'en formait des couches nouvelles et par rangs si serrés que, livrés à leurs seules forces, jamais Fox ni Baby n'auraient pu y avancer d'un pas. Heureusement les magistrats avaient mis à leur disposition un certain nombre d'agents armés du jonc flexible, et ce ne fut qu'ainsi, et au prix d'exécutions sommaires, que nos héros purent se dégager des flots de peuple qui obstruaient les abords du monument. Déjà leur rôle commençait; ils devenaient la fable du jour, les hommes de la vogue, ils marchaient à la popularité.

Sur divers points du trajet, il se fit pourtant des vides dans cette masse d'importuns, et Baby put exercer son esprit observateur. Ce qui le frappa d'abord, ce fut une quantité considérable de dé-

combres; on n'avait que cela sous les yeux. A droite, à gauche, devant, derrière lui, le lieutenant voyait les maisons tomber sous le marteau; ici des cheminées roulaient avec fracas, là des étages s'effondraient tout entiers; ailleurs un pan de muraille se détachait et couvrait la rue de débris. Ces ruines attristaient Baby et lui donnaient à réfléchir. Vainement avait-il essayé de pénétrer l'énigme de ce gouvernement; on a vu à quel mécompte cette recherche avait abouti. La voix humaine se refusait à une explication de ce genre; bon gré, mal gré, il fallait recourir à d'autres moyens d'informations. Or, de ces moyens, le plus sûr était l'aspect, la physionomie des lieux; et à voir tant de ruines, Baby était fondé à se demander si le dernier mot de ce régime ne consistait pas à démolir ce qui avait existé avant lui.

A part cette circonstance, les objets qu'il aperçut lui semblèrent dignes d'attention. La ville ne manquait pas de monuments d'une architecture élégante ou sévère; les deux côtés de la rivière en étaient bordés comme d'une longue décoration. Il lui parut aussi, dans ce premier coup d'œil, que ce

peuple était éveillé, vif, industrieux, et, qu'à défaut d'autre bonheur, il s'était au moins ménagé celui des castors. Les maisons ne manquaient pas d'apparence, et il y régnait une certaine harmonie, au milieu de beaucoup d'irrégularités; les chaussées étaient en bon état, les quais imposants, les ponts hardis, les boulevards spacieux et bien plantés. Une activité bruyante animait les rues; des magasins déployaient, aux yeux des passants, leurs étalages somptueux; ici des étoffes, là des tapis, plus loin des objets d'or ou d'argent. Peu de libraires et beaucoup de marchands de comestibles : ce qui laissait supposer que les habitants songeaient plus à la nourriture du corps qu'à celle de l'esprit.

Parmi les découvertes que Baby put faire en chemin, il en est une qui l'étonna : c'est que la capitale des Aphones n'avait ni chevaux, ni voitures. A peine y voyait-on circuler quelques chaises ou quelques palanquins destinés aux personnes valétudinaires ou aux riches indolents. Ces palanquins et ces chaises étaient portés à bras et ne se montraient que de loin en loin. Comment expliquer ce

fait au milieu d'une civilisation aussi raffinée? Baby en fut si intrigué, qu'il en demanda l'explication à David. Point de carrosses, point de landaus, pas même de coupés, était-ce croyable? Un peuple aussi pimpant, aussi tiré à quatre épingles, se passer de ce luxe? Allons donc!

— Il en a eu, répondit David.

— Ah! il en a eu, dit Baby; et depuis quand n'en a-t-il plus?

— Depuis qu'on l'a mis à pied, répliqua David.

— On l'a mis à pied, qu'est-ce à dire? quand? comment? A propos de quoi? demanda Baby avec pétulance.

David essaya de le satisfaire; mais ses lèvres s'agitèrent en vain, aucun son ne s'en échappa. Le phénomène se renouvelait. Il était évident qu'à son insu, Baby venait de toucher à des matières de gouvernement : de là cette extinction de voix. Mais fallait-il y voir un accident général, ou bien un accident isolé, produit d'une conformation particulière? C'est le problème que se posa le lieutenant, et qu'il se promit de résoudre à la première occasion.

§ XVII.

UN INTÉRIEUR

La distance qui séparait l'hôtel de David du quai de débarquement n'était pas très-grande, et pourtant les deux officiers mirent un temps considérable à la franchir. Le premier motif de retard vint de l'affluence des curieux, le second et le principal fut la gêne que leur imposaient leurs vêtements. Certes, ils étaient magnifiques là-dessous. Fox brillait par l'éclat, Baby par la délicatesse des couleurs; mais la forme des costumes se prêtait mal à la rapidité de la marche. Cette longue juape à laquelle ils n'étaient point accoutumés s'embarrassait dans leurs jambes, et ils avaient toutes les peines du monde à tenir en équilibre la coiffure dont leur chef était surmonté. Ils portaient tout cela comme on porte un travestissement, avec la même aisance et le même succès.

Enfin ils arrivèrent devant la résidence de David et ne purent contenir un témoignage d'admiration.

C'était un fort bel hôtel, d'une ordonnance simple et régulière, où l'ornement entrait dans une heureuse proportion et qui révélait un juste sentiment de l'art. A le voir, il était impossible de ne pas reconnaître que l'État des Aphones faisait bien les choses, et accordait à ses magistrats des logements dignes d'eux. La façade se composait d'une colonnade légère sous laquelle régnait une galerie que des stores mettaient au besoin à l'abri du soleil. L'édifice était en beau granit rose, pareil à celui de Syène, avec des médaillons en marbre bleu lapis, qui tranchaient sur le ton général des constructions. Une cour intérieure avait été ménagée entre les divers corps de logis, et au delà on pouvait apercevoir, dès l'entrée, les massifs et les perspectives d'un magnifique jardin.

Tel était l'asile où Fox et Baby allaient recevoir une hospitalité conforme aux lois du pays. David les conduisit vers le pavillon qui leur était destiné et qu'ils devaient occuper seuls ; on y avait réuni tous les raffinements de la vie des Aphones, les meubles les plus élégants, les lits les plus moelleux, les parfums les plus recherchés, tout ce qui était

nécessaire, et en outre beaucoup de superfluités, des objets d'art, des laques, des porcelaines, mille riens d'un prix infini et d'un goût achevé. C'est en cela que ce peuple se piquait d'être supérieur; il excellait dans la babiole. Tous les cerveaux y étaient en quête de colifichets nouveaux; toutes les mains s'exerçaient à en produire. Le contour d'un vase, le dessin d'une étoffe, y passaient pour des affaires d'État; on était fier d'une coupe de vêtement, glorieux d'une forme originale. On eût dit qu'il n'y avait pas d'autre esprit public. Ceux-ci sculptaient le bois avec un art exquis; ceux-là ciselaient le bronze d'une manière incomparable; on en voyait d'absorbés dans le tissage de la soie, d'autres dans l'impression du coton, d'autres dans la teinture de la laine; c'était à qui produirait sa petite merveille et s'élèverait ainsi aux honneurs de l'écrevisse d'or.

Le capitaine Fox n'accorda à ces détails qu'un regard distrait; il était sous le poids de ses douleurs, mais Baby avait un fonds de philosophie supérieur aux événements. Il examina donc d'un œil curieux les bagatelles dont il était environné, y prit goût

et essaya de celles qui étaient à son usage. David n'avait rien oublié ; il avait mis son cuisinier et son maître d'hôtel à la disposition de ses hôtes. Baby trouva convenable de noyer dans les boissons du cru ce qui pouvait lui rester de mélancolie. Il commanda un excellent repas et s'en fit les honneurs avec une aisance parfaite ; il put même s'assurer que le rhum du pays ne le cédait à aucun de ceux qui jouissent de quelque réputation. Certain du fait il s'y livra avec confiance. L'effet en fut prompt ; une vapeur chasse l'autre ; quand le cerveau fut touché, l'esprit se dégagea. Au sixième petit verre Baby avait oublié les rudes épreuves de la journée et ses soixante piastres de vêtements ; au neuvième il se leva et se mit à exécuter, au grand scandale de son supérieur, une danse nègre fort appréciée des planteurs du Sud. C'était léger de pose et de gestes surtout ; il n'y manquait que l'orchestre africain.

Qu'on juge de la surprise des deux officiers lorsque, du jardin même, il s'éleva une musique qui rappelait, à ne pouvoir s'y tromper, l'air mandingue sur lequel Baby prenait ses ébats. D'où venaient

ces sons familiers? Le lieutenant se demandait s'il n'était pas le jouet d'une illusion et s'il fallait ajouter foi au témoignage de ses sens. Pour le coup, la féerie s'en mêlait. La nuit était venue et ajoutait à cet incident le mystère de ses ombres. Baby n'y tint pas; il s'élança vers le jardin; coûte que coûte, il voulait en avoir le cœur net. Son audace fut mal servie; à l'instant même tout redevint muet; on n'entendit plus que le chant des rainettes et le cri des oiseaux de nuit. La féerie avait cessé.

Cependant notre officier n'abandonna pas la partie; il y mit de la persévérance, convaincu qu'il en recueillerait le fruit. Le jardin était vaste; il le parcourut dans tous les sens, avec l'espoir d'y obtenir quelque révélation. Les quinconces, les pièces d'eau se succédaient; çà et là se montraient des boulingrins, ornés de statues; plus loin, des châlets pittoresques ou des labyrinthes épais; ailleurs, des mouvements de terrain, de petits ruisseaux coupés par des ponts rustiques, ou bien des ruines savamment arrangées que tapissaient des lierres et des lichens. Baby explora tout sans recueillir aucun bruit, ni découvrir une âme vivante.

Las d'une recherche infructueuse, il allait prendre le parti de la retraite et regagner son lit, en se guidant tant bien que mal, lorsqu'à travers un massif d'arbres, plus serrés qu'un rideau, il crut voir briller une lumière qui se déplaça avec vivacité, puis disparut.

— Enfin! s'écria Baby.

Et il s'engagea dans le fourré, malgré les plantes épineuses dont il était obstrué. Au prix de quelques égratignures, il atteignit un espace libre et aperçut un palais en marbre, véritable chef-d'œuvre, qui reproduisait en miniature l'ordonnance et les détails du palais principal. Évidemment c'était là un asile mystérieux, et situé de manière à échapper aux regards. Une végétation touffue l'entourait d'une triple enceinte : aucune allée n'y conduisait, et à peine, à force de recherches, découvrait-on les sentiers qui venaient y aboutir.

Baby avait été bien inspiré; ce petit palais était le harem de David, la résidence de ses femmes. On y voyait peu à peu les feux s'éteindre et les mouvements cesser : c'était l'heure du repos. Notre lieutenant n'avait plus qu'à retourner sur ses pas;

mais il se promit bien de ne pas rester à mi-chemin et de mettre à profit sa découverte.

§ XVIII.

BABY DEVIENT UN HOMME A LA MODE

Le lendemain, le capitaine Fox pria son hôte de le tenir quitte d'un plus long séjour. Cette étiquette lui pesait; il demandait comme une faveur qu'on le laissât retourner à bord, où du moins il vivrait sans gêne et à sa guise. C'était là un vœu bien modeste, et pourtant, avant d'y déférer, il fallut de longues négociations. Les grands dignitaires persistaient à voir dans la présence du brick étranger une source de périls pour la sécurité publique, et rendre à ce brick son capitaine, c'était donner une âme aux complots qui allaient s'y ourdir. Ainsi raisonnaient ces hommes prévoyants. Enfin, à force d'instances, ils consentirent à se départir de leurs rigueurs. Le capitaine put regagner le *Star*, mais on tripla le nombre des hommes chargés de garder le navire et d'avertir l'autorité au premier mouvement suspect.

Quant à Baby, il ne songea nullement à suivre l'exemple de Fox et à présenter une requête identique : la résidence lui plaisait, et l'aventure de la nuit eût suffi pour l'y retenir. Puis il prenait goût à la vie des naturels et à l'ordinaire de la maison de David. Le rhum lui semblait chaque jour meilleur, et le quitter si tôt eût été à ses yeux le comble de l'ingratitude. Il appréciait aussi les services des gens qui l'entouraient, ceux du cuisinier, ceux du maître-d'hôtel, ceux du sommelier surtout ; il n'était pas fâché d'avoir à ses ordres un valet de chambre qui l'aidât à endosser son costume nouveau, lui enseignât l'art de le porter avec grâce et l'initiât aux belles manières du pays. Tous ces motifs l'attachaient au rivage, sans compter l'impérieux désir de pénétrer les mystères de ce harem en face duquel le hasard l'avait conduit.

D'ailleurs, à ces jouissances d'intérieur allaient bientôt s'en joindre d'autres, plus bruyantes, plus animées, et s'exerçant dans un cercle moins restreint. Voici comment. De temps immémorial, la ville des Aphones, avide de spectacles en plein air, avait éprouvé le besoin de se ménager un objet sur

lequel l'attention publique pût se porter avec une certaine fureur. C'était un homme, ou un animal, suivant la circonstance ; la curiosité s'y attachait pendant un jour, deux jours, une semaine quelquefois, limite extrême, atteinte rarement, jamais dépassée. Ce peuple aimait à changer d'idole. Mais tant que la vogue durait, l'esprit de la population ne se détournait pas de celui qui avait eu l'art ou le bonheur de la fixer à son profit. La foule lui servait de cortége ; sa marche était réglée, connue d'avance comme celle d'un souverain ; on se portait sur les points où on espérait le voir, lui parler, recueillir ses bons mots, lui adresser des discours et entendre ses réponses, quand il en faisait. Mille échos répétaient son nom, mille voix racontaient ses prouesses ; il n'avait qu'une heure de règne, mais d'un règne éclatant.

Voilà où Baby en était ; à peine touchait-il la terre que les honneurs de la popularité commençaient pour lui. Un succès si prompt tenait en grande partie à la belle défense qu'il avait faite à propos de ses vêtements. Le bruit s'en était répandu avec la rapidité de l'éclair, et chacun voulait admi-

rer le héros de cette mémorable campagne. On disait en outre qu'il avait fort bon air sous son costume rose et ses écrevisses d'argent, le teint frais et coloré, la repartie vive, le tour d'esprit original et une disposition particulière à s'accommoder du vin et de la cuisine du pays. Ces détails, livrés aux oisifs, provoquèrent un mouvement bien naturel ; on voulut contempler un homme qui ne livrait pas ses culottes sans coup férir, mais qui, une fois désarmé, prenait gaiement et philosophiquement les choses. Puis l'imitation s'en mêla ; l'impulsion une fois donnée, ce fut à qui y céderait. On sait que l'engouement s'engendre de lui-même et avec quelle force de multiplication ! Avant la fin du troisième jour, Baby était, pour ce peuple évaporé, un objet aussi curieux que la huitième merveille du monde.

Dès lors il n'y eut plus de limites à son succès ; tout ce qu'il y avait de noble, de spirituel, de distingué dans la ville des Aphones vint s'inscrire chez lui. Il eut la visite de savants qui lui parlèrent, en guise d'anglais, une langue de leur composition à laquelle il était impossible de rien comprendre. Il eut celle des dames de la halle, qui lui offrirent

un énorme bouquet composé de fleurs symboliques, où chacûne de ses perfections était représentée par un végétal assorti. Il eut la capitale entière ou peu s'en faut, les importants et les importuns, les marchands et les seigneurs de la cour, les artistes et les littérateurs, ceux-là pour le peindre, ceux-ci pour le célébrer. L'hôtel ne désemplissait pas; son lever était celui d'un prince du sang : pour arriver jusqu'à lui, il fallait prendre la file.

Rien n'eut lieu désormais qu'il n'y fût prié : bals, concerts, théâtres, tout se prévalait de son nom dans l'intérêt des recettes. Il ne se donnait plus de représentation extraordinaire que l'affiche ne portât ces mots :

Le lieutenant Baby y assistera.

Même dans les réunions privées, celles du moins qui visaient à l'effet, notre officier devenait l'un des attraits les plus vifs offerts aux conviés. Sur les lettres d'invitation figuraient invariablement ces mots :

On aura le lieutenant Baby.

C'était la formule, comme pour les violons.

Les choses ne se bornèrent pas là. Bientôt les

académies de l'île briguèrent l'honneur de se l'associer. Il devint, à son insu et malgré lui, membre de toutes les sociétés dont le pays était couvert. Des confins du territoire, on lui envoyait des brevets et des médailles, avec délibérations à l'appui. Parfois même ces témoignages étaient entourés de formes plus flatteuses. Le président et le secrétaire de la société accouraient en personne du fond de leurs districts pour lui faire hommage de leurs parchemins, en accompagnant cette cérémonie de harangues qui y étaient appropriées. On ne saurait se faire une idée du nombre des sociétés, instituts et athénées qui figurèrent dans cette manifestation. Baby passa tout en revue, même l'académie pour l'éclosion des vers à soie, et la société protectrice des animaux. Ce fut une véritable avalanche de diplômes.

Il était dit que rien ne manquerait à cette vogue. Dans les musées et les établissements publics, on apporta à Baby un registre spécial pour y recevoir sa signature. A la Monnaie, on frappa une médaille commémorative en son honneur. On alla même, dans quelques manufactures, jusqu'à exé-

cuter sous ses yeux, et à l'occasion de sa visite, des morceaux de choix qui lui furent offerts. Ailleurs on se disputait, comme une faveur de prix, les moindres de ses autographes ; si bien que sa signature devint un objet de commerce et se cota à la Bourse comme les fonds publics. Et en même temps, le flot des curieux ne diminuait pas ; il suffisait qu'on signalât sa présence en quelque endroit, pour qu'à l'instant même il se formât un attroupement. Sans compter que son portrait s'étalait fièrement aux vitres des marchands d'estampes, divers de pose et d'appareil, en pied ou en buste, gracieux ou sévère, au gré du crayon qui l'avait reproduit.

Baby portait son succès avec une aisance de gentilhomme et une modestie pleine de dignité : on l'eût dit accoutumé à de pareils hommages. Il connaissait déjà les gestes familiers à l'aide desquels on charme la foule, les sourires qui la subjuguent et les regards qui lui imposent. Il mélangeait tout cela en dose suffisante, et en usait comme eût pu le faire un personnage né dans les grandeurs et après dix ans d un exercice assidu.

§ XIX.

LES EXPÉRIENCES DE BABY

Au fort de ce triomphe, chaque jour renouvelé, notre officier ne négligeait pas la partie philosophique de son rôle : tout observé qu'il fût, il n'en restait pas moins un profond observateur. Certes le champ était vaste ; une civilisation inconnue et une langue nouvelle, un peuple original, des mœurs bizarres, une industrie très-raffinée, et l'amour du colifichet poussé à un point inouï, voilà plus qu'il n'en fallait pour exercer l'esprit le plus étendu. Ajoutons que la besogne n'était point aisée et qu'il s'y mêlait plus d'un embarras. Le premier était cette existence en relief que menait Baby, et ces promenades d'apparat où, chaque jour, on l'entraînait. Une enquête, dans ces conditions, n'avait rien de sérieux; elle ressemblait à ces voyages de souverain, où l'art des courtisans ménageait sur la route des villages artificiels. Le

second embarras et le plus grave était l'ignorance de la langue du pays; sans cet instrument, rien n'était possible.

Baby trouva dans sa patience et dans son génie de quoi résoudre les deux difficultés. On a vu que David avait placé un valet de chambre près de lui; c'était le sien propre, le plus intelligent de l'hôtel, ayant appris l'anglais dans le service de son maître et le parlant fort couramment. Notre officier en fit son professeur ordinaire : tous les matins, pendant que cet homme lui donnait des soins et l'affublait de l'écrevisse d'argent, l'entretien s'engageait entre eux de manière à prendre le caractère d'une leçon. Baby posait les questions en anglais, le valet de chambre les traduisait dans la langue des Aphones, qui était sonore, riche en voyelles et pleine de précision. En de pareils exercices, le lieutenant excellait; il y apportait une aptitude particulière et eut bientôt ajouté un vingt-quatrième idiome aux vingt-trois qu'il possédait. S'il éprouva un regret, c'était d'avoir dérogé pour cette fois à ses méthodes ordinaires, et de n'avoir pas eu une femme pour instituteur; il se promit

du moins de compléter à l'aide de ce moyen son éducation grammaticale.

Cet embarras surmonté, il fallait songer à l'autre, celui d'une notoriété poussée à l'excès. C'est ici que Baby donna carrière à son imagination. Comment tromper les regards qui partout s'attachaient à lui? Comment déjouer la curiosité publique? Un autre eût hésité sur le moyen; lui trouva à l'instant le meilleur et le puisa dans les souvenirs de ses études. En lisant les ouvrages qui traitent de l'Orient, il y avait remarqué ce fait digne d'attention, que plus d'une fois, dans l'intérêt de la police et des mœurs, les califes n'avaient pas dédaigné de parcourir sous un travestissement grossier les rues de leur capitale, les marchés, les halles, les bazars, écoutant les propos, interrogeant le menu peuple, recueillant les griefs, infligeant sur leur passage de terribles châtiments, heureux lorsque avant de rentrer dans leurs palais, ils avaient pu faire clouer sur son étal l'oreille d'un boucher qui vendait à faux poids, ou bâtonner le marchand d'étoffes avec l'aune en bois qui lui servait à tromper ses acheteurs. C'étaient là de

salutaires exemples, consacrés par la sagesse des temps, et bien faits pour séduire une intelligence cultivée et un esprit ingénieux.

Baby se décida donc à marcher sur les traces des califes : on ne pouvait se rattacher plus haut. Le succès dépendait du mystère, il y en mit beaucoup, et ne se livra qu'à un confident, son valet de chambre, qui devait être son guide et son truchement au besoin. Par les soins de cet agent, l'officier du *Star* put avoir un costume comme en portaient les gens de la classe inférieure, avec des écrevisses du dernier degré : la coiffure, la chaussure, y étaient assorties. Afin de compléter l'effet de ce déguisement, le valet de chambre y ajouta quelques coups de pinceau sur les joues, comme c'est l'usage parmi les comédiens avant le lever du rideau. Ainsi accommodé, Baby n'était plus reconnaissable : il ne lui restait rien des airs de prince qui le distinguaient dans ses tournées d'apparat, et avait, à s'y méprendre, les allures d'un homme né dans la condition la plus humble. L'illusion était complète.

Ce qui poussait plus particulièrement l'officier à

ces sorties mystérieuses, c'était le désir de tirer au clair le problème dont il se préoccupait depuis le jour de son arrivée. David n'était déjà plus le seul en qui il eût remarqué, à propos de points délicats, le phénomène de l'extinction de voix; il avait répété l'expérience sur son valet de chambre, en s'y essayant à plusieurs reprises et en variant à l'infini la forme des questions. Le résultat avait été identiquement le même; cet homme s'était efforcé de parler, sans qu'aucun son parvînt aux oreilles de l'interlocuteur. Cependant Baby ne considérait pas ces deux épreuves comme suffisamment concluantes; il se disait que cela tenait à l'air de l'hôtel, et qu'au dehors les organes devaient recouvrer leur liberté. Du moins voulait-il s'en assurer le plus promptement possible.

Dès le premier jour où il sortit incognito, sa pensée fut tournée de ce côté. Quoi de plus grave en effet, et n'est-il pas naturel, quelque part que l'on se trouve, de s'enquérir du régime en vigueur? Baby cédait donc à un mouvement légitime; l'essentiel était de le bien diriger.

— Que faire, dit-il, et comment s'y prendre? Les

bonnes méthodes sont les seules qui aboutissent, et c'est le cas d'en user. Voici deux tentatives malencontreuses, l'une sur un grand dignitaire, l'autre sur son serviteur; prenons maintenant deux autres classes, le bourgeois et l'ouvrier; si l'effet est le même, c'est que l'infirmité a un caractère général. Je crois ce raisonnement tiré des entrailles mêmes de la logique. Conformons-y nos actes, et tout ira bien.

En vertu de ce programme, ce fut d'abord à un bourgeois que Baby s'adressa; l'espèce abondait; il chercha seulement à obtenir une physionomie placide, indice d'une âme en repos. Ces sujets de choix ne se rencontrent guère que dans les jardins publics, et encore par des temps sereins. Le lieutenant eut la chance d'en trouver un à souhait. Il portait sur la poitrine et sur le dos deux écrevisses vert-choux du plus beau modèle, et semblait absorbé dans la lecture d'un papier imprimé.

— Voilà mon homme! se dit le lieutenant; l'écrevisse vert-choux dénote un penseur, et le papier imprimé un être profond. Nul doute qu'il ne s'occupe des affaires de l'État. Tâtons-le.

Et, s'approchant du bourgeois avec toute la politesse imaginable, il l'interrogea à brûle-pourpoint :

— Monsieur, lui dit-il, souffrez que je vous pose une question, une simple question : sous quelle forme de gouvernement vit-on dans ce pays-ci ?

Il est impossible de décrire l'effet que produisirent ces paroles sur le malheureux à qui elles étaient adressées. Sa physionomie se décomposa et passa du calme le plus parfait à la terreur la plus violente. Sa bouche s'ouvrit avec effort et exhala des sons inarticulés, comme en poussent les muets de naissance. En même temps il fit un geste de détresse, et se mit à détaler sans que Baby pût le retenir.

— Décidément, se dit l'officier, le mal est contagieux. Ces gens-là n'aiment pas à parler de leur gouvernement. Voyons les ouvriers : peut-être seront-ils moins boutonnés.

Il entra dans le premier atelier qui se trouva sur son chemin : c'était un magasin d'ébénisterie. Vingt compagnons y travaillaient avec ardeur, débitant ou sculptant des bois, polissant ou vernissant

des feuilles de placage. C'était un spectacle où la vue se reposait avec plaisir : ces bras vigoureux s'exerçaient à l'envi, ces visages exprimaient la résolution et la franchise. Baby ne douta plus du succès.

— Ceux-ci du moins, se dit-il, ne m'échapperont pas. Ils n'ont rien à ménager comme David, ils n'ont pas peur de leur ombre comme ce bourgeois. Posons-leur carrément les choses.

Il chercha de l'œil celui d'entre ces hommes à qui il devait s'ouvrir : tous semblaient être à la besogne au même titre, et de l'un à l'autre la tenue ne différait pas. Il prit alors le parti de s'adresser à l'atelier en masse :

— Mes amis, leur dit-il, pardonnez-moi si j'interromps un instant vos utiles travaux. Je suis étranger, curieux par conséquent. Depuis mon arrivée, je cherche à résoudre un problème, celui de savoir quelle est la forme de votre gouvernement. Pourriez-vous me mettre sur la voie?

Aux premiers mots de Baby, les vingt ouvriers avaient prêté une oreille attentive ; sa qualité d'étranger lui conciliait l'intérêt. Mais dès qu'il en ar-

riva à son idée fixe, il se fit une révolution complète dans les airs de ces braves gens. Un rire sardonique courut sur les lèvres, des regards étranges furent échangés ; il échappa même aux apprentis quelques gestes familiers qui n'étaient pas marqués au coin du bon goût. Cependant un des ouvriers s'était détaché des autres, comme si une responsabilité plus grande eût pesé sur lui, et, s'avançant vers l'officier :

— Monsieur, lui dit-il, en quoi peut-on vous être agréable ? Est-ce des bois de fauteuils qu'il vous faut ? En voici du dernier goût.

En même temps, il lui montrait des échantillons et des modèles assortis. Baby n'en revenait pas ; il croyait s'être exprimé dans un langage très-catégorique, et cet homme battait la campagne en lui répondant. Il insista :

— C'est de votre régime politique et non de vos marchandises que je vous ai parlé, mon ami. Je vous ai posé cette question bien simple : Sous quelle forme de gouvernement vivez-vous ?

— Très-bien, Monsieur, répliqua l'ouvrier, j'y suis maintenant. Mille pardons si je n'ai pas mieux

compris d'abord. Ce sont des chênes sculptés que vous désirez. Nous en avons de tous les genres, pour buffets, pour lits, pour chaises; vous aurez un grand choix.

— Mais non, mais non! s'écria l'officier avec un peu d'impatience. Votre forme de gouvernement?

— Ah! des incrustations! Que ne le disiez-vous plus tôt! reprit l'ouvrier. Est-ce en nacre ou en cuivre que vous les désirez? Vous faut-il de l'écaille ou de la laque? Et sur quel fond? Palissandre ou bois de rose? Expliquez-vous, décidez-vous.

— Votre forme de gouvernement? répéta Baby en criant à tue-tête et avec un accent irrité.

Il eut beau faire, l'impassible ouvrier ne sortit pas de ses offres et ne se départit pas de son sang-froid. Le reste de l'atelier s'était remis à la besogne et travaillait avec une ardeur nouvelle. Seulement quand, de guerre lasse, le lieutenant vida les lieux, deux apprentis coururent vers la porte et accompagnèrent sa sortie d'une dernière manifestation :

— Des bois de fauteuil, M'sieu; des chênes sculptés, M'sieu!

De toutes les campagnes du lieutenant, c'était la plus malheureuse ; il rentra en proie au découragement.

— Décidément je ne tirerai rien des hommes, se dit-il comme dernière consolation ; on leur a jeté un sort, un maléfice, un je ne sais quoi. Ce peuple est le plus bavard et le plus indiscret qui soit sur terre, et quand on lui parle de son gouvernement, bonsoir. Aussi je passe condamnation sur l'une des moitiés du genre humain. Heureusement que l'autre moitié me reste : nous verrons demain.

Il se coucha sur ces mots, et fut bercé pendant toute la nuit de songes riants, échappés de la porte d'ivoire.

§ XX.

LA GRANDE AVENTURE DE BABY

Le jour suivant, l'officier du *Star* se promit, à son petit lever, que le soleil ne se coucherait pas sans qu'il eût pénétré le secret du jardin et complété sa mystérieuse découverte. L'idée lui en

souriait, on le voyait à ses allures. Il foulait la terre d'un pied plus fier, et portait sa tête avec plus d'aplomb; toute sa personne respirait des airs de conquête, empruntés aux meilleures traditions. Quand vint le moment de sa toilette, il s'y montra d'une exigence à lasser le valet de chambre le plus patient. Rien n'était assez raffiné, assez recherché pour lui; les parfums étaient trop grossiers, les essences trop vulgaires; le peigne, à l'entendre, ne tirait pas de ses cheveux tout le parti qu'il aurait pu en tirer, et les cosmétiques n'adoucissaient pas suffisamment les ardentes couleurs de son visage. Assurément la nature avait beaucoup fait pour lui; mais il voulait que l'art y ajoutât ses ressources. A tout prix il fallait réussir.

Quand il s'agit du choix d'un costume, cette préoccupation s'éleva au plus haut degré. Il ne trouvait rien à son gré, rien d'assez beau, d'assez riche, d'assez éblouissant; ses gens de service en perdaient la tête. On alla chercher, dans la garde-robe de David, ce qu'il y avait de mieux en fait de coupe et d'étoffes; cela ne suffit pas. Il fallut mettre en réquisition le tailleur de la cour, qui fournit

enfin quelque chose de convenable et d'un goût entièrement nouveau. C'était un vêtement qu'il venait de composer pour un jeune et magnifique seigneur, lequel ne voulait rien porter comme les autres, et quittait une mode dès qu'il la voyait adopter autour de lui. Le fond de la robe était aurore, lamé d'argent; l'écrevisse, brodée au plumetis, se composait d'un mélange d'or et de soie du plus merveilleux effet : jamais la forme et la matière n'avaient été mieux combinées. Si difficile que fût Baby, il se rendit au premier coup d'œil; ses hésitations cessèrent; il prit le costume aurore, avec l'assortiment. Là-dessous il avait un éclat extraordinaire; le soleil dut en être jaloux.

Pour que rien ne vînt contrarier l'exécution de ses desseins, Baby avait pris toutes les précautions imaginables. Au dehors il avait fait annoncer que ce jour-là il ne sortirait pas, et à l'intérieur il avait donné l'ordre de ne laisser pénétrer personne jusqu'à lui. Il voulait être seul, avait-il dit, libre, solitaire, afin de se recueillir et de se livrer pendant vingt-quatre heures à la méditation. Les consignes comprenaient tout le monde, les grands personna-

ges comme le gros des curieux, les fournisseurs, les gens de service et jusqu'à David. Point d'importun, à quelque titre que ce pût être. Quand il se fut ainsi retranché dans son pavillon, Baby attendit l'heure propice, celle qu'une forme de langage attribue aux bergers, et qui n'est pas l'apanage exclusif de cette classe de citoyens. L'heure propice, c'était midi : par suite d'un usage, commun aux pays chauds, il se faisait alors une sorte de trêve dans le travail de la journée ; maîtres et gens goûtaient un peu de repos et se dérobaient ainsi aux ardeurs de la saison.

Dès que le soleil eut touché au méridien, Baby prêta l'oreille ; les bruits du dehors, ceux du dedans, s'éteignirent peu à peu ; la ville tomba dans l'assoupissement. Cependant il ne quitta son pavillon qu'avec une précaution extrême, examina de tous côtés s'il ne restait pas du monde sur pied, et ne s'engagea dans le jardin qu'après s'être assuré qu'aucun œil indiscret ne l'avait aperçu. Une fois sous la feuillée, il choisit de préférence les endroits les plus écartés, les labyrinthes les plus touffus, les fourrés les plus épais, afin de dérober sa marche à

toute espèce d'investigations. Un criminel n'y eût pas mis plus de soin, ni apporté plus de prudence. C'est que Baby était déjà criminel dans le fond de l'âme ; c'est que d'avance il s'était promis, dans les élans d'une passion déréglée, de pousser les choses jusqu'au bout, dût-il violer ce qu'il y a de plus digne de respect ici-bas, les devoirs de l'hospitalité.

Le but de ses recherches était cet asile retiré qu'il avait aperçu une première fois. Pour le retrouver, il s'aida des observations et des indices gravés dans sa mémoire ; la forme d'un arbre, d'une pièce d'eau, d'une statue, la qualité des essences, leur port, leur hauteur, les perspectives qui y étaient ménagées, enfin les détails qui frappent et dont l'œil se ressouvient. Faut-il le dire? La science de Baby se trouva en défaut ; il n'avait pas assez calculé les effets de lumière. Vus de jour, les objets n'avaient ni les mêmes teintes, ni les mêmes dimensions ; ils changeaient d'aspect et de rapports entre eux ; ils étaient tout autres. Par moments, notre héros se sentait maître du terrain, il se reconnaissait à de certains signes ; mais, quelques pas plus loin, il retombait dans le doute et les ta-

tonnements. Cette poursuite se prolongea au milieu de ces alternatives de clarté et d'ombre, sans qu'aucun résultat positif vînt récompenser un effort si soutenu. Tout ce que Baby y gagna, ce fut de compromettre plus d'une fois son costume aurore en l'exposant aux outrages des arbustes épineux.

Il est inutile de le dissimuler, les flammes de notre héros s'étaient singulièrement amorties dans cette première déconvenue; il en était arrivé à cette période de découragement qui suit un échec caractérisé. Tant de frais pour rien! cette pensée le navrait. Une toilette si irrésistible! un vêtement si glorieux! Mais qu'y faire? La fatalité s'en mêlait. Assis sur un banc de gazon, il en était à se remettre de cette course effarée et songeait même à battre en retraite vers son pavillon, afin d'y goûter un repos dont il avait grand besoin, lorsqu'une circonstance imprévue rendit à son cœur un peu d'espoir et à son corps quelque vigueur. Des sons d'une pureté et d'une douceur extrêmes venaient de frapper l'air; il prêta l'oreille : c'était une voix humaine qu'accompagnait un instrument; l'instru-

ment et la voix se mariaient si bien qu'à peine pouvait-on distinguer l'un de l'autre. Ce que c'est que les impressions! et qu'il faut peu de chose pour les transformer! Le ciel se fût ouvert devant Baby, qu'il n'eût pas éprouvé une joie plus grande; il lui semblait renaître ; il respirait avec plus d'aisance, et envoyait un sourire reconnaissant aux objets dont il était environné.

Ce sentiment fut si vif, que notre héros demeura quelque temps immobile afin d'en mieux jouir; il avait peur qu'au moindre bruit le chant ne cessât, et ne le laissât de nouveau livré à lui-même. Enfin la curiosité reprit le dessus; il se leva pour aller du côté de la voix, en retenant son souffle et amortissant le bruit de ses pas. A l'aide d'un sentier sinueux et en gardant l'abri du feuillage, il parvint à un point du parc d'où il pouvait découvrir l'apparition. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé : c'était une femme; elle reposait sur un hamac en fil d'aloës, ayant dans ses mains un instrument qui, par sa forme, rappelait l'accordéon, et s'en servant pour accompagner le chant le plus doux et le plus mélancolique du monde.

Vêtue de mousseline blanche, elle ressemblait à une colombe dans son nid; des fleurs naturelles sortaient de ses cheveux comme d'une corbeille et se répandaient autour d'elle en grappes de mille couleurs.

A cette vue, Baby resta plongé dans une longue extase; il croyait rêver.

§ XXI.

LES TÉMÉRITÉS D'UN OFFICIER DE MARINE

L'endroit où reposait cette femme était des plus discrets et des plus riants que l'on pût voir. On y avait réuni à dessein toute une collection de plantes grimpantes, lierres, chèvrefeuilles, liserons, vignes vierges, lianes d'Amérique, qui s'y enlaçaient et mariaient au hasard, et prenant pour support les branches et les troncs des arbres, élevaient dans les airs et à une grande hauteur, un dôme épais de verdure. A dessein, aucune gêne n'avait été imposée à l'essor de ces tiges; elles s'étaient développées librement, et sans que la main

de l'homme leur imprimât une direction. De là un aspect irrégulier et sauvage qui ajoutait au charme du décor; les lianes surtout s'en allaient follement dans l'espace, décrivant mille courbes de l'effet le plus hardi, des festons, des spirales, des ellipses, ou bien descendant en longues touffes, semblables à une chevelure dénouée, et qui se balançaient mollement au gré de la brise.

C'est à l'ombre de ce feuillage vigoureux et sous ces tentures d'un vert d'émeraude qu'était suspendu le hamac. Quelques bancs rustiques dessinaient une enceinte à demi envahie par les liserons, et dans la perspective régnait une volière où les oiseaux les plus rares étalaient leurs plumages éclatants. Aucun site ne pouvait être mieux assorti à la physionomie de celle qui en semblait être la reine. Il y avait sur ses traits quelque chose de mutin et de fier qui se mettait en harmonie avec cette nature agreste; ses yeux de jais, ses sourcils arqués, son visage d'un teint mat et d'un ovale parfait, ses lèvres où la grâce s'alliait au dédain, tout en faisait une de ces créatures piquantes qui captivent et tourmentent les cœurs, et les font

passer, à leur gré, par toutes les ivresses et toutes les angoisses.

Au moment où Baby arriva à l'endroit d'où il pouvait la découvrir, cette femme avait dégagé un de ses pieds, et prenant la terre pour point d'appui, elle imprimait à son hamac un petit balancement semblable à celui d'un berceau. Se croyant seule, elle n'avait pas songé aux perfections que ce mouvement pouvait trahir, et sa jambe était livrée sans défense aux yeux indiscrets. Cette circonstance déjoua les combinaisons de Baby ; son admiration ne put se contenir, et un bruit de feuilles dénonça sa présence. En vain reprit-il une immobilité complète ; c'en était fait, on l'avait apperçu. Non, rien ne saurait rendre l'expression de colère et de dépit qui éclata alors sur le visage de la beauté surprise. Diane à la vue d'Actéon ne dut pas prendre des airs plus courroucés, ni jeter sur le coupable un regard plus foudroyant. Et cependant la déesse avait livré à cet infortuné chasseur de bien autres secrets que ceux de sa jambe. Il est vrai qu'en mythologie ces préjugés ne sont pas sérieux, et qu'il faut toujours y faire la part de la fable.

Mais, chez la dame au hamac, l'indignation fut de bon aloi, ou du moins y en eut-elle les apparences. Rien ne sert d'approfondir ce point. D'un accent qu'une reine n'eût pas désavoué et qu'accompagnait un geste impérieux,

— Monsieur, s'écria-t-elle, qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

Baby, on le sait, était fortement trempé ; il avait vu et affronté, sans en être ému, des périls de plus d'un genre ; même sur les colères des femmes, il en savait aussi long que qui ce fût. Eh bien, pour la première fois, le cœur lui battit violemment, il se sentit troublé.

— Qui êtes-vous, Monsieur ? répéta la voix.

Sur une interpellation aussi formelle, il était impossible de reculer ; d'ailleurs Baby n'en avait pas le désir ; l'aventure se dessinait trop bien. Recomposant son maintien du mieux qu'il le put, il s'avança vers la fée du lieu, et de l'air le plus contrit et le plus humble, il répondit :

— Je suis un grand coupable, Madame, puisque j'ai eu le malheur de vous déplaire.

— Mais qui encore ? qui ? Point de faux-fuyants.

Vous savez bien que ce parc est à nous et qu'aucun homme ne doit y mettre les pieds.

Le ton, le geste étaient assortis au langage: cependant Baby essuya ce choc avec plus de fermeté; disons mieux, il y prit goût: ces airs de démon étaient adorables.

— En vérité, Madame! dit-il avec un parfait, aplomb et une apparente candeur.

— Sous peine d'être pendu, Monsieur.

— Pendu? Mais vous avez le droit de faire grâce, Madame.

— Non, Monsieur; tout au plus un droit de sursis.

— Je l'invoque pour me défendre : écoutez-moi. Vous me dites que cette portion des jardins est interdite aux hommes. Je l'ignorais.

— Vous n'êtes donc pas de l'hôtel, Monsieur?

— J'en suis seulement l'hôte, Madame, l'hôte indigne, je le vois. Je suis un étranger, arrivé d'hier dans l'île, et qui met à vos pieds ses hommages et ses regrets.

Baby dut se féliciter d'avoir donné à sa pensée une forme aussi heureuse, lorsqu'il s'aperçut du

changement que sa dernière phrase opéra sur la physionomie de celle qui l'interrogeait. Un coup de théâtre n'est ni plus prompt ni plus décisif. Le nuage disparut de dessus le front, et la lèvre s'anima d'un sourire.

— Un étranger? dit-elle. Vous êtes un étranger, Monsieur?

— Tout ce qu'il y a de plus étranger, Madame, et en même temps de plus empressé à vous servir, répliqua l'officier qui était en veine de galanterie.

La dame se releva sur son coude, regarda fixement son interlocuteur, l'examina avec attention; et comme si elle eût trouvé le mot de l'énigme qu'elle cherchait :

— Alors, dit-elle, vous êtes le lieutenant Baby.

Quel succès pour notre héros ! D'emblée et sans hésiter, on venait de le nommer sur son seul aspect. Il fallait donc que ce fût un visage à bien grand caractère que le sien. Et d'où lui venait cet honneur? de la plus ravissante créature qu'il eût rencontrée dans ses voyages. Rien n'était à lui comparer, ni les beautés de l'Asie, de tout temps célèbres, ni les nymphes d'Amérique et d'Europe

dont il connaissait les dangereuses faveurs, ni les femmes de l'archipel du Sud, qui mangent au besoin les gens qu'elles ont aimé. Aucune analogie n'était possible, aucun rapprochement permis. Plus il examinait le détail de ses charmes, plus il en était émerveillé et plus il se sentait enhardi : la crise approchait.

— Lui-même, Madame, le lieutenant Baby de Savannah, dit-il en essayant de s'emparer de sa main. D'où le connaissez-vous ?

— Le lieutenant Baby, reprit-elle en se refusant à cette marque de familiarité, qui ne le connaît pas ? qui ne l'a pas entendu nommer ? Parle-t-on d'autre chose dans ce pays-ci ? Est-il roi, empereur qui fasse autant de bruit ? Quelque part qu'on aille, c'est de lui qu'il s'agit. Baby, par-ci, Baby, par-là, toujours Baby, partout Baby. Ah ! c'est vous, Monsieur ? ajouta-t-elle en l'enveloppant de nouveau d'un regard curieux.

— Moi-même, Madame, répliqua l'officier qui se rengorgea involontairement.

— Eh bien, je ne m'en cache pas, je suis enchantée de vous voir.

Ces derniers mots eurent un effet désastreux ; ils furent pour le cœur inflammable de Baby, ce qu'est la mèche soufrée en contact avec une traînée de poudre.

— Décidément je la subjugue, se dit-il à part lui ; oui, je la subjugue ; mon costume aurore lui donne dans l'œil. Il est vrai qu'on n'est pas accoutumé, dans ces parages, à des garçons tournés comme moi. Allons, Baby, un peu de confiance ; elle sied aux gens de votre valeur. C'est l'instant de déployer tous vos moyens.

Il ouvrit donc l'assaut, commença par les petits manéges et essaya de passer aux grands. Mais il put bientôt voir à qui il avait affaire ; à chacune de ses manœuvres on opposa une manœuvre plus savante encore ; ses plus ingénieuses combinaisons furent déjouées avant même qu'elles eussent atteint un développement complet. Les plaisanteries, passe ; mais rien au delà. Le pauvre Baby suait sang et eau, et se retranchait derrière le sentiment après avoir voulu conduire les choses à la houssarde. Alors des rires éclataient, des rires intarissables, à morfondre l'homme le plus entreprenant.

Décidément la veine n'était pas heureuse, et si tristes qu'eussent été ses campagnes passées, celle-ci les dépassait toutes en incidents malencontreux. Il était tombé entre les mains d'une luronne qui connaissait l'art de défendre les places, mieux qu'il ne connaissait celui de les attaquer, avait sur tous les points la riposte prompte, et ne livrait que ce qu'elle voulait livrer. La déroute fut donc générale et sans espoir de revanche.

Quand Baby en eut acquis la conviction et compris l'inutilité de ses efforts, il essaya de se rabattre sur un chapitre moins délicat et où la pudeur n'eût pas de motif de s'effaroucher. Ce qui lui importait en l'état des choses, c'était de se ménager une retraite honorable et de sauver l'honneur du drapeau. Il s'en tira en tacticien consommé. Même dans ses poursuites les plus folâtres, il ne perdait pas de vue l'intéressant problème dont il était préoccupé et qu'à tout prix il voulait résoudre. L'un des deux sexes lui avait fait défaut; il s'agissait de savoir s'il y avait plus à attendre de l'autre. Que les hommes n'eussent pas la parole libre sur un point déterminé, on pouvait le comprendre; mais que les femmes

eussent laissé enchaîner leur langue à propos de quoi que ce soit, c'est ce qui ne s'était jamais vu ni dans aucun temps, ni dans aucune civilisation. Les chances étaient donc bonnes pour obtenir un éclaircissement définitif.

Dès que Baby se fut arrêté à ce dessein, il changea à l'instant de manières. Les airs conquérants séyaient mal à un homme profond. Puis, lorsqu'il crut la transition suffisamment ménagée, il entra hardiment dans le vif des choses, et posa son éternelle question :

— Madame, dit-il, sans être indiscret, peut-on vous demander sous quel gouvernement vous avez le bonheur de vivre?

La phrase n'était pas achevée, que deux coups secs retentissaient sous les voûtes du bois; Baby venait de recevoir la plus magnifique paire de soufflets que jamais main de femme eût administrée. Il en eut toute sorte d'éblouissements. En même temps, un homme déboucha d'une allée voisine et vint se mêler à cette scène, où le lieutenant avait joué un rôle peu avantageux.

— Madame David, madame David, dit-il, est-ce

ainsi que vous traitez mes hôtes? Peste! comme vous y allez!

Ainsi Baby avait à la fois deux soufflets sur les joues et une grande noirceur sur la conscience. Il n'était pas plus avancé dans le problème qu'il poursuivait, et s'était attaqué à la femme même de celui qui l'avait accueilli sous son toit. Quel criminel! et pour comble d'infortune, il ne l'était que d'intention.

§ XXII.

DE PLUS EN PLUS FORT

Ces mésaventures successives n'avaient fait qu'attacher davantage l'officier du *Star* à la recherche où il avait essuyé de si déplorables échecs. Plus le but semblait le fuir, plus il mettait d'obstination à l'atteindre. Il s'était dit qu'il n'en aurait pas le démenti, qu'il saurait enfin ce qu'était ce gouvernement, et pour y parvenir il se mit de nouveau en quête.

Une idée germa alors dans son cerveau. Au sein des pays où la civilisation a jeté quelques racines, il existe une institution qui a pour principal objet de

tout faire connaître au public, depuis les pommades les plus souveraines jusqu'au mécanisme des États. C'est là qu'il faut étudier les notions de toutes choses, élémentaires ou raffinées, la vie d'un peuple, les chocolats hygiéniques dont il use et les révolutions qu'il accomplit entre le lever et le coucher du soleil. Aucun mystère politique qui n'y soit dévoilé, aucun secret de toilette qui n'y ait une mention. Jamais répertoire des connaissances humaines ne fut plus universel, plus infaillible et mis à la portée de plus de gens.

Cette institution, on le devine, c'est un journal. Baby se demanda pourquoi il n'y avait pas songé plus tôt; il fallait pour cela que son esprit eût été jeté hors de ses voies. Un journal, où n'y en a-t-il pas? Une colonie n'a encore que des baraques ou des tentes pour abris, que déjà elle a un journal. On découvre aujourd'hui une île déserte, demain elle aura un journal. L'île des Aphones, peuplée et civilisée, devait avoir une légion de journaux, et dans ces journaux tous les renseignements de nature à éclairer l'étranger sur l'emploi de son temps et la constitution du pays.

— Enfin ! s'écria Baby dès que cette idée l'eut frappé, enfin je l'ai trouvé ! Et dire que je ne m'en suis pas avisé tout d'abord ! une idée si simple ! quelque chose qui saute aux yeux ! Allons bien vite réparer mon oubli. Cette fois je tiens mon problème.

Il sortit après avoir endossé un costume modeste qui ne pouvait le trahir. Ses connaissances dans la langue des naturels étaient assez avancées pour qu'il pût se tirer seul d'affaire et marcher sans truchement. Une fois hors de l'hôtel, il se dirigea vers l'une des rues principales, et aperçut une enseigne qui portait ces mots : *Salon de lecture*. Il entra et crut s'être trompé : au lieu de journaux et de lecteurs, il ne voyait devant lui que des buffets garnis de pâtisseries et des consommateurs qui les expédiaient à qui mieux mieux. Se croyant le jouet d'une méprise, il allait battre en retraite, lorsque par une issue entr'ouverte, il découvrit un petit salon contigu, où des papiers de toute dimension couvraient un vaste tapis vert. C'était le cabinet de lecture que l'affiche annonçait : seulement il formait une dépendance d'un magasin de pâtisseries : la nourriture du corps avant celle de l'esprit.

Quand le lieutenant entra dans ce réduit, fort simplement meublé, trois personnages d'un âge mûr s'y trouvaient assis. A leurs costumes plus que fatigués et à leurs écrevisses en laine rouge, on reconnaissait des lettrés. Ils étaient plongés dans leur lecture avec une conscience qui ne se démentait pas : on voyait qu'ils s'efforçaient de tirer le plus de parti possible de la séance et d'un droit acquis à titre onéreux. Aucun des papiers étalés sur la table ne se dérobait à leur infatigable appétit, et tout en parcourant celui qu'ils avaient dans leurs doigts, ils jetaient des regards de convoitise sur ceux que tenaient leurs voisins. On eût dit que c'était leur bien propre et qu'il se trouvait en péril.

Baby prit un siége et s'empara du premier papier qui fut libre. C'était un journal d'un fort bel aspect et d'un format imposant ; il passait pour l'un des plus considérables du pays, et avait la réputation d'être généralement bien informé. Sa prétention, et il ne s'en cachait pas, était d'être un journal du gouvernement :

— Voilà ce qui s'appelle frapper juste, se dit Baby en lisant l'intitulé. Un journal du gouverne-

ment? Ce serait jouer de malheur s'il ne m'apprenait pas ce qu'est le gouvernement. Voyons cela.

A l'appui de ces mots, il jeta les yeux sur la première page, et crut être le jouet d'une illusion : il n'y voyait qu'une feuille de papier blanc. Il y revint à deux et trois reprises; la page lui semblait toujours être en blanc.

— Bon, pensa-t-il, je devine; le gouvernement n'aura rien eu à dire aujourd'hui; il fait relâche. Passons à une autre feuille; elles n'auront pas toutes la même discrétion.

Il prit un second journal que venait de quitter son voisin de gauche : l'enseigne n'en était pas plus trompeuse que celle du premier; on lisait en tête : Journal de l'opposition.

— A la bonne heure, se dit Baby, si celui-ci ne parle pas, c'est qu'on lui aura coupé la voix.

Il entama sa lecture : même obstacle, même résultat; il ne voyait que du blanc sur la première page. Cette fois il passa outre; la seconde était mieux remplie; c'était la série des événements de la journée, les meurtres commis, les accidents survenus, ici un couvreur tombé d'un toit, là une

vieille femme trouvée morte dans son lit, tous les petits drames de la rue et du domicile privé. Plus loin venaient les comices agricoles et les expositions de fleurs, suivis d'une belle collection d'annonces en grand et petit format, hôtels à louer, carrosses à vendre, pâte pour la toux, onguent pour les engelures, sans compter les remèdes qui n'ont pas de nom. C'était complet.

Baby n'en revenait pas; tout, excepté des notions sur la nature du gouvernement. Il en demeura anéanti pendant quelques minutes, et n'eût pas poussé son expérience plus loin, si une circonstance ne l'eût frappé. Ces pages entièrement blanches pour lui ne semblaient pas avoir le même caractère pour les gens du pays. Ils les lisaient avec attention, souriaient à de certains passages, prenaient ailleurs des airs mécontents, en goûtaient les finesses, en appréciaient les beautés. Et Baby avait beau regarder par-dessus leurs épaules, il n'y voyait que du blanc. Sa surprise n'avait pas de bornes, et un moment vint où il ne put la contenir :

— Pardon, Messieurs, dit-il tout haut en s'adres-

sant à la compagnie entière; je vous vois suivre fort attentivement votre journal d'un bout à l'autre. Que trouvez-vous donc sur la première page? Sont-ce des opinions sur la nature de votre gouvernement?

Il est impossible de rendre l'effet que ces paroles produisirent. Les trois lettrés que renfermait le salon restèrent d'abord comme foudroyés sur leurs siéges, puis, sans tenir compte des droits de séance qu'ils avaient payés et dont ils n'avaient pas joui jusqu'à épuisement, ils se levèrent, lancèrent sur cet intrus des regards courroucés, et s'éloignèrent du cabinet de lecture comme d'un lieu maudit.

Baby demeura seul :

— Eh bien, se dit-il, voilà du sévère. Ai-je assez de malheur? Je crois tenir quelque chose et tout m'échappe. Allons, si les choses vont ainsi je ne saurai rien. Quel gouvernement mystérieux!

Tout en faisant ces réflexions, il avait gagné la rue et venait de déboucher sur l'un des quais, lorsqu'il découvrit, à peu de distance, un vaste et beau palais devant lequel la foule était rassemblée. Protégé par son travestissement, il s'y mêla, écouta

ce qu'on disait au sein des groupes, et apprit qu'en suivant la file, il pourrait pénétrer dans le monument. C'était dans son rôle d'observateur, et d'ailleurs un vague espoir l'y excitait. Il prit donc résolûment son parti, brava les ennuis de l'attente, et arriva lentement et à son tour sous un péristyle majestueux. De là, à travers des corridors sombres et des escaliers obscurs, il parvint à une galerie supérieure déjà encombrée de spectateurs. A grand'peine, il trouva à s'y placer et chercha à se reconnaître.

Au-dessous de lui, dans un hémicycle garni de divans, étaient assis des personnages richement vêtus, et au milieu d'eux, sur un divan plus élevé, un personnage qui paraissait être leur supérieur en fonction et en importance. Quels étaient ces personnages? que faisaient-ils? que disaient-ils? C'est ce qu'on verra dans le chapitre suivant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

